À LA DÉRIVE

Nº6

YOU CAN KEEP MY NUMBER YOU CAN KEEP MY NUMBER



A LA DÉRIVE... La revue qui ne sait pas où elle va ; mais qui y va quand même. Number 6 : — What do you want?

Number 2: — Information.

Number 6: — Whose side are you on?

Number 2: — That would be telling. We want

information... information... information.

Number 6 : — You won't get it.

Number 2 : — By hook or by crook, we will.

Number 6: — Who are you?

Number 2: — The new Number Two.

Number 6 : — Who is Number One?

Number 2: — You are Number Six.

Number 6: — I am not a number I am a free man!

Number 2: (Laughs)



N.B: Les images accompagnant ce numéro sont de Droit Réservés à Esther KÄ, pour les montages du Prisonnier et à Yves Chan You, pour les prises de vue à Zhong Guancun, Chine... A La Dérive tient à les remercier tout spécialement pour leurs très belles contributions. L'image du téléviseur Keraclonic keracolor placée en tête de chaque chapitre, provient de Wikipédia Commons.

JULIAN ASSANGE P.09 / SRI AUROBINDO P.15 / JACQUES BAINVILLE P.18 / CESARE BECCARIA P.24 / WILLIAM T. BECKFORD P.29 / JEREMY BENTHAM P.34 / GIACOMO CASANOVA P.38 / SAMUEL T. COLERIDGE P.44 / DANTE ALIGHIERI P.49 / GILLES DELEUZE P.54 / TANNEGUY DUCHÂTEL P.59 / ALEXANDRE DUMAS P.63 / LA FATALITÉ P.72 / MICHEL FENIOUX P.75 / FRÉDÉRIC FIOLOF P.85 / MICHEL FOUCAULT P.92 / GUILLAUME FOUGERAT P.97 / LA GENÈSE P.103 / ANTONIO GRAMSCI P.108 / ANTHONY HOPE P.116 / CARLY RAE JEPSEN P.122 / ALAIN LASVERNE P. 129 / GEORGES MARKSTEIN P.145 / PATRICK McGOOHAN P.152 / DANIÈLE MOMONT P.159 / THOMAS MORE P.180 / FRÉDÉRIC MULLER P.187 / O.I.P P.203 / GEORGES ORWELL P.207 / ABDEL WEDOUD OULD CHEIKH P. 215 / OVIDE P.226 / ÉRIC PESSAN P.234 / PASCALE PETIT P.240 / PLATON P.246 / MARCEL PROUST P.253 / CÉLINE RIGHI P.259 / RAYMOND **ROUSSEL P.264 / GUILLAUME SIAUDEAU P.271 / ÉRIC** & VALÉRIE SOURDIEUX P.277 / HÉLÈNE STURM P.282 / THE TRUMAN SHOW P.290 / ALEXIS **TOCQUEVILLE P.294 / PAUL VERLAINE P.299 / JULES VERNE P.305 / ALIAS VILLINGS P.312 / GILLES VISY** P.326 / VOLTAIRE P.336 / CLOUGH WILLIAMS ELLIS P.344 / YVES CHAN YOU P. 348 / ESTHER KÄ 🍜 🎏 🍜

À LA DÉRIVE

YOU CAN KEEP MY NUMBER

Bonjour chez vous !





Monsieur le président de la République,

(...)

Les persécutions qui s'en sont suivies m'ont forcé à demander l'asile au sein de l'ambassade d'Equateur à Londres, en juin 2012, pour éviter une extradition vers les Etats-Unis qui devenait à chaque heure plus probable. Après deux mois d'étude approfondie, le ministère des affaires étrangères de l'Équateur a considéré que la persécution qui était menée à mon encontre du fait de mes croyances et de mes activités politiques était réelle, et que

les risques d'extradition vers les Etats-Unis ainsi que les mauvais traitements qui s'en suivraient étaient majeurs. J'ai depuis reçu la confirmation informelle que les poursuites menées aux Etats-Unis étaient réelles et avaient débouché sur un acte d'accusation formel maintenu pour l'instant sous scellés.

Dénué de l'assistance consulaire et de la protection que me devait mon pays d'origine, l'Australie – où le gouvernement a été sujet à des critiques d'une ampleur inédite suite à sa tentative de me retirer mon passeport en 2010, jusqu'à devoir faire marche arrière et se justifier –, je demeure depuis maintenant trois ans et dix jours au sein de cette ambassade. J'y dispose de cinq mètres carrés et demi pour mes usages privatifs. L'accès à l'air libre, au soleil, m'a été interdit par les autorités du Royaume-Uni ; ainsi que toute possibilité de me rendre à un hôpital ; je n'ai pu utiliser le balcon du rez-de-chaussée de l'appartement que trois fois depuis mon refuge, à mes risques et périls, et n'ai jamais été autorisé à sortir pour faire de l'exercice. L'Equateur, dont la générosité et le courage m'honorent et m'ont

probablement sauvé la vie, n'a pour ambassade qu'un appartement utilisé par une dizaine de diplomates et fonctionnaires de support qui ne peuvent renoncer à leur mission. Loin de l'image de luxe généralement associée aux enceintes diplomatiques, il s'agit d'un espace modeste qui n'a pas été pensé pour devenir un lieu de vie. Il m'y a été impossible, depuis trois ans, de maintenir la moindre vie familiale ou intime. Mon plus jeune enfant et sa mère sont français. Je n'ai pas pu les voir depuis maintenant cinq ans, depuis que la persécution politique à mon égard a commencé

Cet espace est en permanence surveillé par plusieurs douzaines de policiers britanniques en uniforme qui vérifient régulièrement les identités de mes visiteurs, ainsi que par un nombre indéterminé d'agents en civil et d'agents de renseignement au sein des bâtiments adjacents. Les dépenses concernant la surveillance civile dont je fais l'objet ont dépassé, officiellement, les quinze millions d'euros. Elles n'incluent pas celles des services secrets.

Mes proches, y compris mes enfants, n'ont pas pu me rendre visite depuis, du fait de cette situation. Le Royaume-Uni refuse de reconnaître mon asile et de garantir ma nonextradition aux Etats-Unis, violant la convention de 1951, et se refuse par ailleurs à confirmer ou à infirmer la réception d'une demande d'extradition de la part des Etats-Unis d'Amérique. Il en va de même pour le gouvernement suédois qui, à l'ONU, a refusé de garantir ma nonextradition dans le cas où je m'y rendrais. La Suède comme le Royaume-Uni ont annoncé à plusieurs reprises qu'ils demanderaient mon arrestation dès que je sortirai de l'ambassade, ces derniers le réaffirmant « quel que soit le résultat de l'enquête suédoise ». Cela, alors que je n'ai été formellement accusé d'aucun crime ni délit dans aucun des deux pays. Depuis quatre ans et demi, soixante organisations internationales ont appelé, depuis l'ONU, à la fin des poursuites en Suède, tandis que le groupe de travail sur la détention arbitraire de l'institution s'est saisi de la question. Malgré les injonctions de la Cour suprême et du procureur général visant à l'abandon de l'enquête préliminaire – relancée en 2010 après avoir été dans un premier temps abandonnée – aucun acte d'accusation formel à mon encontre ni d'acte d'enquête n'a été mené en cinq ans. L'émission d'un mandat d'arrêt européen avait pour seul objectif de m'interroger en Suède, alors que je m'étais volontairement rendu à Stockholm à cette fin, et y étais resté cinq semaines consécutives. Je n'avais alors jamais obtenu de réponse à mes demandes répétées de rencontre avec les autorités judiciaires suédoises.

Ma vie est aujourd'hui en danger. (...)

Pour lire la lettre de J. Assange in extenso

http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/07/03/julian-assange-monsieur-hollande-accueillez-moi-en-france

14

6 en Bengalî

હ





With wind and the weather beating round me

Up to the hill and the moorland I go.

Who will come with me? Who will climb with me?

Wade through the brook and tramp through the snow?

Not in the petty circle of cities

Cramped by your doors and your walls I dwell;

Over me God is blue in the welkin

Against me the wind and the storm rebel.

I sport with solitude here in my regions,

Of misadventure have me a friend.

Who would live largely? Who would live freely?

Here to the wind-swept uplands ascend.

I am the lord of tempest and mountain,

I am the Spirit of freedom and pride.

Stark must he be and a kinsman to danger

Who shares my kingdom and walks at my side

17

L'an VI du calendrier républicain, correspond aux années 1797 et 1798 du calendrier grégorien





Prisonnier, Napoléon a vécu à Sainte-Hélène cinq ans six mois et dix-huit jours, à peu près ce qui sépare l'entrevue d'Erfurt de la première abdication. Il y est mort avant d'avoir achevé sa cinquante-deuxième année. Ainsi il a passé en captivité plus de la dixième partie de son existence. Le temps de la méditer et de la modeler à sa guise. La réclusion et le vide des heures, l'isolement et l'oisiveté après avoir rempli le théâtre du monde, c'était un dernier bienfait de la fortune. Parfaite œuvre d'art, sa vie est couronnée par la souffrance et par le martyre. Il faut aux

très grands héros le roc de Prométhée, le bûcher d'Hercule et celui de Jeanne d'Arc ; la religion napoléonienne a dit la croix sur le calvaire.

Ici, ce sont encore les circonstances qui servent la renommée de l'empereur. Il avait été inspiré en se livrant à ses ennemis. Les Anglais, en l'exilant au bout du monde, cherchaient moins à se venger qu'à se débarrasser d'un personnage encombrant, dont la place n'était nulle part. Ils étaient bien obligés de le garder ; personne ne le réclamait. Les autres gouvernements étaient trop heureux de laisser Napoléon à l'Angleterre. Toutes les solutions avaient des inconvénients ou des dangers. Le cabinet de Londres opta pour la relégation rapide, sans bruit, sans esclandre, évitant surtout la faute d'une accusation et d'un jugement pompeux. On séquestrait le « général Bonaparte » dans une île à peu près inaccessible, avec des consignes sévères, et l'on organisait le silence sur le captif. Quant à Napoléon, il ne gardait qu'un droit, mais précieux, celui de se plaindre. Il s'était rendu sans conditions, confié à la générosité du peuple anglais qui lui faisait subir un traitement inhumain.

Il devenait une victime. Son système fut de juger selon les lois de l'hospitalité les mesures qui étaient prises contre lui selon les règles de la surveillance. L'esprit mesquin de ses geôliers fit le reste. Une des occupations du prisonnier de Sainte-Hélène fut de noter leurs fautes contre la bienséance, d'outrer ses griefs et de prendre le monde et la postérité à témoin de la cruauté de ses bourreaux et des outrages dont ils l'abreuvaient.

D'ailleurs, toute espérance ne l'avait pas abandonné. Il ne s'adressait pas seulement aux générations futures. Son nom seul représentait une force d'opinion. La solitude lointaine où on l'enfermait attestait qu'il continuait à faire peur. C'est-à-dire qu'il comptait toujours. Il ne songeait nullement à s'évader, sachant que l'évasion, presque impossible, n'offrait pas de chance de succès. Et puis, qu'eût-il fait ? Où fût-il allé ? Mais des événements pouvaient se produire, un changement de règne ou de majorité en Angleterre, une révolution en France, une grande guerre en Europe. Il n'était pas inutile d'entretenir l'intérêt et d'exciter la pitié. Et s'il ne devait jamais sortir de

cette prison, comme ce serait bien, devant l'histoire, quel prestige vaudrait au nom de Napoléon cette longue infortune! Il serait excessif de dire que l'empereur déchu la prenait toujours par le bon côté. Parfois il comparait son sort à celui de Ferdinand VII à Valençay et il laissait entendre qu'il n'en demanderait pas davantage à Louis XVIII. Résigné ou non, il a tiré de sa captivité le parti qu'elle lui offrait. On ajoutera même avec admiration, non avec ironie, qu'il a été égal à cette situation comme aux autres, et, tout compte tenu de quelques impatiences, de quelques faiblesses, parfait dans le rôle de martyr. C'est que, plus encore que par le sentiment de sa dignité, il a été soutenu par l'idée du grandiose. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut distinguer entre ce qu'a été sa vie d'exil et l'image qu'il en a légué, entre la figure qu'il s'appliquait à laisser de lui-même et le train de tous les jours.



23

Pourquoi veut-on que je sois aujourd'hui de la même opinion qu'il y a six semaines ?

Stendhal



Les accusations secrètes sont un désordre évident, mais consacré et devenu nécessaire dans plusieurs gouvernements par la faiblesse de leur constitution. Une telle coutume rend les hommes faux et dissimulés. Soupçonner qu'on voit en autrui un délateur, c'est y trouver un ennemi ; on s'habitue à masquer ses propres sentiments, et qui les cache aux autres se les dissimulera bientôt à lui-même. Malheureux les hommes qui sont arrivés à ce point fatal! Sans principes stables et évidents qui les guident, flottants dans la vaste mer de l'opinion, toujours occupés des monstres qui les menacent, ils ne





jouissent pas même du présent qu'empoisonne sans cesse l'incertitude de l'avenir. Les plaisirs durables de la tranquillité et de la sécurité n'existent pas pour eux. Goûtés à la hâte et dans le désordre, le peu d'instants de bonheur qu'ils comptent dans leur vie les console à peine d'avoir vécu. Et ce sont là les hommes dont on veut faire d'intrépides soldats, défenseurs de la patrie ou du trône! des magistrats incorruptibles, dont l'éloquence, libre et patriotique, soutienne ou développe les véritables intérêts du souverain! des citoyens vertueux, qui portent en même temps au pied du trône les tributs et l'amour de tous les ordres de la nation, pour en rapporter dans les palais et sous les cabanes la paix, la sécurité et l'industrieuse espérance d'améliorer son sort, levain utile, qui donne aux États une nouvelle vie!

Qui pourra se défendre de la calomnie quand elle est armée du bouclier le plus sûr de la tyrannie : le secret ? Quelle forme de gouvernement est celle où le souverain ne voit dans ses sujets qu'autant d'ennemis, et se trouve forcé de troubler le repos de chacun pour l'assurer à tous! Quels sont les motifs sur lesquels on s'appuie pour justifier les accusations et les peines secrètes ? Le salut public, la sûreté et la conservation de la forme du gouvernement ? Étrange constitution que celle où celui qui a la force en main, et qui a pour lui l'opinion, plus efficace qu'elle, semble redouter chaque citoyen! La sûreté de l'accusateur ? Les lois seraient donc insuffisantes pour le défendre et les sujets plus puissants que le souverain! L'infamie dont se couvre tout délateur ? On punit donc les calomnies publiques, on autorise donc celles qui sont secrètes. La nature du délit ? Où les actions indifférentes et même utiles au public seront appelées des crimes, les accusations et les jugements ne sauraient jamais être assez secrets. Mais peut-il exister des délits, c'est-à-dire des offenses faites à la société, dont la nature soit telle que l'intérêt commun exige qu'on ne les divulgue point par la publicité de l'exemple, c'est-à-dire du jugement ? Plein de respect pour tous les gouvernements, et sans prétendre parler d'aucun en particulier, je sais qu'il est des circonstances où l'on semblerait précipiter la ruine d'un État en voulant y déraciner des abus inhérents au système d'une nation ; mais, si j'avais à dicter de nouvelles lois dans quelque coin isolé de l'univers, ma main tremblante se refuserait à signer un décret qui autorisât les accusations secrètes. Je croirais voir la postérité me reprocher tous les maux funestes qu'elles entraînent après elles.

Montesquieu l'a déjà dit, les accusations publiques conviennent plus aux républiques, où l'amour de la patrie doit être la première passion des citoyens, qu'aux monarchies, où la nature même du gouvernement rend ce sentiment très-faible, et dans lesquelles un établissement très sage est celui des magistrats destinés à accuser, au nom du public, les infracteurs des lois. Mais tous les États, monarchiques ou républicains, doivent punir le calomniateur comme l'eût été l'accusé.

28

6 : Waw, crochet, V





Enfin, un jour il se présenta un vieillard dont la barbe surpassait d'une coudée et demie toutes celles qu'on avait vues. Les officiers du palais, en l'introduisant, se disaient l'un à l'autre ; quel dommage ! quel grand dommage de brûler une aussi belle barbe ! Le Calife pensait de même, mais il n'en eut pas le chagrin. Le vieillard lut sans peine les caractères, et les expliqua mot-à-mot de la manière suivante : « Nous avons été faits là où l'on fait tout bien ; nous sommes la moindre des merveilles d'une région où

tout est merveilleux et digne du plus grand Prince de la terre.

Oh! tu as parfaitement bien traduit, s'écria Vathek; je connais celui que ces caractères veulent désigner. Qu'on donne à ce vieillard autant de robes d'honneur et autant de mille sequins qu'il a prononcé de mots: il a nettoyé mon cœur d'une partie du tourment qui l'enveloppait. Après ces paroles, Vathek l'invita à dîner, et même à passer quelques jours dans son palais.

Le lendemain le Calife le fit appeler, et lui dit : relis-moi encore ce que tu m'as lu ; je ne saurais trop entendre ces paroles qui semblent me promettre le bien après lequel je soupire. Aussitôt le vieillard mit ses lunettes vertes. Mais elles lui tombèrent du nez, lorsqu'il aperçut que les caractères de la veille avoient fait place à d'autres. Qu'astu ? lui demanda le Calife ; que signifient ces marques d'étonnement ? Souverain du monde, les caractères de ces sabres ne sont plus les mêmes. Que me dis-tu ? reprit Vathek ; mais n'importe ; si tu peux, explique-m'en la

signification. La voici, Seigneur, dit le vieillard : « Malheur au téméraire qui veut savoir ce qu'il devrait ignorer, et entreprendre ce qui surpasse son pouvoir ». Malheur à toimême ! s'écria le Calife, tout hors de lui. Sors de ma présence ! On ne te brûlera que la moitié de la barbe, parce qu'hier tu devinas bien ; quant à mes présents, je ne reprends jamais ce que j'ai donné. Le vieillard, assez sage pour penser qu'il était quitte à bon marché de la sottise qu'il avait faite en disant à son Maître une vérité désagréable, se retira aussitôt, et ne reparut plus.

Vathek ne tarda point à se repentir de son impétuosité. Comme il ne cessait d'examiner ces caractères, il s'aperçut bien qu'ils changeaient tous les jours ; et personne ne se présentait pour les expliquer. Cette inquiète occupation enflamma son sang, lui causa des vertiges, des éblouissements, et une si grande faiblesse qu'à peine il pouvait se soutenir : dans cet état, il ne laissait pas que de se faire porter à la tour, espérant de lire quelque chose d'agréable dans les astres ; mais il se trompa dans cet espoir. Ses yeux offusqués par les vapeurs de sa tête le

servaient mal : il ne voyait plus qu'un nuage noir et épais ; augure qui lui semblait des plus funestes.

Harassé de tant de soucis, le Calife perdit entièrement courage ; il prit la fièvre, l'appétit lui manqua, et au lieu d'être toujours le plus grand mangeur de la terre, il en devint le plus déterminé buveur. Une soif surnaturelle le consuma ; et sa bouche, ouverte comme un entonnoir, recevait jour et nuit des torrents de liquides. Alors ce malheureux prince ne pouvant goûter aucun plaisir, fit fermer les palais des cinq sens, cessa de paraître en public, d'y étaler sa magnificence, de rendre justice à ses peuples, et se retira dans l'intérieur du sérail. Il avait toujours été bon mari ; ses femmes se défoulèrent de son état, ne se lassèrent point de faire des vœux pour sa santé, et de lui donner à boire.

33

Le six, c'est l'équilibre.





Une maison de pénitence sur le plan que l'on vous propose serait un bâtiment circulaire ; ou plutôt, ce seraient deux bâtiments emboîtés l'un dans l'autre. Les appartements des prisonniers formeraient le bâtiment de la circonférence sur une hauteur de six étages : on peut se les représenter comme des cellules ouvertes du côté intérieur, parce qu'un grillage de fer peu massif les expose entier à la vue. Une galerie à chaque étage établit la communication ; chaque cellule a une porte qui s'ouvre sur cette galerie.

Une tour occupe le centre : c'est l'habitation des inspecteurs ; mais la tour n'est divisée qu'en trois étages, parce qu'ils sont disposés de manière que chacun domine en plein deux étages de cellules. La tour d'inspection est aussi environnée d'une galerie couverte d'une jalousie transparente, qui permet aux regards de l'inspecteur de plonger dans les cellules, et qui l'empêche d'être vu, en sorte que d'un coup d'œil il voit le tiers de ses prisonniers, et qu'en se mouvant dans un petit espace, il peut les voir tous dans une minute. Mais fût-il absent, l'opinion de sa présence est aussi efficace que sa présence même.

Des tubes de fer-blanc correspondent depuis la tour d'inspection à chaque cellule, en sorte que l'inspecteur, sans aucun effort de voix, sans se déplacer, peut avertir les prisonniers, diriger leurs travaux, et leur faire sentir sa surveillance. Entre la tour et les cellules, il doit y avoir un espace vide, un puits annulaire qui ôte aux prisonniers tout moyen de faire entreprises contre les inspecteurs.

L'ensemble de cet édifice est comme une ruche dont chaque cellule est visible d'un point central. L'inspecteur invisible lui-même règne comme un esprit ; mais cet esprit peut au besoin donner immédiatement la preuve de sa présence réelle.

Cette maison de pénitence serait appelée *panoptique*, pour exprimer d'un seul mot son avantage essentiel, *la faculté de voir d'un coup d'œil tout ce qui s'y passe*.

37

La ville de Venise est divisée géographiquement en six quartiers (sestiere) dont l'ensemble est parcouru par un total de 177 canaux.



Ceux qui ont dit que les chagrins sont plus accablans que les plus grands maux qui affligent notre corps, ont mal dit; puisque les maux de l'esprit n'attaquent que l'esprit, tandis que ceux du corps abattent l'un et désolent l'autre. Le vrai sapiens, l'homme sage est toujours, et partout plus heureux que tous les rois de la terre, nisi quum pituita molesta est. Il n'est pas possible de vivre longtemps sans que nos outils s'usent : je crois même que s'ils se conservassent exempts de détérioration, nous sentirions le coup de la mort avec beaucoup plus de sensibilité : la

matière ne peut résister au temps sans perdre sa forme : singula de nobis anni prædantur euntes. La vie est comme une coquine que nous aimons, à laquelle nous accordons à la fin toutes les conditions qu'elle nous impose, pourvu qu'elle ne nous quitte pas : ceux qui ont dit qu'il faut la mépriser ont mal raisonné ; c'est la mort qu'il faut mépriser, et non pas la vie ; et ce n'est pas la même chose : ce sont deux idées entièrement diverses : aimant la vie j'aime moi-même, et je hais la mort parce qu'elle en est le bourreau : le sage cependant ne doit que la mépriser, parce que la haine est un sentiment qui incommode : ceux qui la craignent sont un peu sots, car elle est inévitable ; et ceux qui la désirent sont des lâches, car chacun est le maître de se la donner.

Disposé à écrire l'histoire de ma fuite des prisons d'état de la république de Venise qu'on appelle les Plombs, je crois, avant que d'entrer en matière, de devoir prévenir le lecteur sur un article où il pourroit s'aviser d'exercer sa critique. On ne veut pas que les auteurs parlent beaucoup d'euxmêmes, et dans l'histoire que je vais écrire je parle de moi

à tout moment. Je le prie donc de se disposer à m'accorder cette permission, et je l'assure qu'il ne trouvera jamais que je me fasse des éloges, car, Dieu merci, au milieu de tous mes malheurs, je me suis toujours reconnu pour leur première cause. Pour ce qui regarde mes réflexions et plusieurs menus détails, je laisse à tous ceux qui s'y ennuieront la belle liberté de les sauter.

Tout auteur qui prétend de faire penser tous ceux, qui ne lisent que positivement pour se défendre de la tentation de penser, est un impertinent. Je déclare que je n'ai rien écrit que dans la maxime de ne dire que la pure vérité, dont j'aurois cru de frustrer les lecteurs, si j'eusse omis la moindre des choses qui ont rapport à mon sujet. Quand on se détermine à exposer un fait qu'on peut se dispenser de narrer, on doit, ce me semble, le rendre tout pur, et entier, ou n'en rien dire. Il faut ajouter à cela que tout comme je me trouverois si je dusse raconter toutes les circonstances de ce fait en le récitant, je me trouverois également gêné actuellement si voulant l'écrire avec satisfaction je fusse obligé par quelqu'un à passer sous silence la moindre des

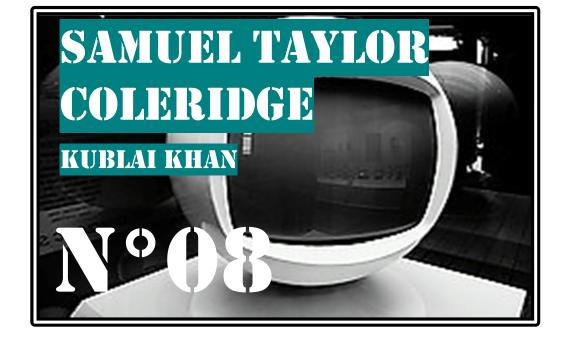
particularités qui ont rapport à ma matière. Pour me captiver le suffrage de tout le monde, j'ai cru de devoir me montrer avec toutes mes foiblesses tel que je me suis trouvé moi-même, en parvenant par-là à me connoître : j'ai reconnu dans mon épouvantable situation mes égaremens et j'ai trouvé des raisons pour me les pardonner : ayant besoin de la même indulgence de la part de ceux qui me liront, je n'ai voulu leur rien cacher, car je préfère un jugement fondé sur la vérité, et qui me condamne, à un qui pourroit m'être favorable fondé sur le faux.

Si l'on trouvera dans quelqu'endroit de l'histoire quelque trait amer contre le pouvoir qui m'a détenu, et m'a pour ainsi dire forcé à m'abandonner aux risques auxquels l'exécution de mon projet m'a exposé, je déclare que mes plaintes ne peuvent être sorties que de la pure nature, car nulle aigreur préoccupe mon cœur, ou mon esprit, pour qu'elles puissent être nées de haine, ou de colère. J'aime ma patrie, et par conséquent ceux qui la gouvernent : je n'ai pas approuvé alors ma détention, parce que la nature ne me l'a pas permis ; mais je l'approuve aujourd'hui par

rapport à l'effet qu'elle fit sur moi, et au besoin que j'avois d'une correction à ma conduite : malgré cela, je condamne la maxime, et les moyens. Si j'avois su mon crime, et le temps qu'il me falloit pour l'expier je ne me serois pas mis dans l'évident danger de perdre la vie ; et ce qui m'auroit fait périr si je fusse péri auroit été l'économie d'un despotisme que vues ses funestes conséquences, devroit être aboli par ceux-même qui l'exercent.

43

3 février de l'an 06 en Chine : mort de Pingdi, empereur Han de Chine.



In Xanadu did Kublai Khan
A stately Pleasure-Dome decree,
Where Alph, the sacred river ran
Through caverns measureless to man
Down to a sunless sea.

So twice five miles of fertile ground
With walls and towers was girdled 'round,
And there were gardens bright with sinuous rills,
Where blossomed many an incense-bearing tree;

And here were forests ancient as the hills, Enfolding sunny spots of greenery.

But, oh! That deep, romantic chasm which slanted Down the green hill, athwart a cedarn cover: A savage place! As holy and enchanted As e'er beneath the waning moon was haunted By woman wailing for her Demon Lover! And from this chasm with ceaseless turmoil seething, As if this Earth in fast, thick pants were breathing, A mighty fountain momently was forced, Amid whose swift, half-intermitted burst Huge fragments vaulted like rebounding hail, Or chaffy grain beneath the thresher's flail; And 'midst these dancing rocks at once and ever, It flung up momently the sacred river! Five miles meandering with ever a mazy motion, Through wood and dale the sacred river ran, Then reached the caverns measureless to man, And sank in tumult to a lifeless ocean.

And 'mid this tumult, Kublai heard from far Ancestral voices prophesying war!

The shadow of the Dome of Pleasure

Floated midway on the waves,

Where was heard the mingled measure

From the fountain and the caves.

It was a miracle of rare device:

A sunny Pleasure-Dome with caves of ice!

A damsel with a dulcimer

In a vision once I saw:

It was an Abyssinian maid,

And on her dulcimer she played,

Singing of Mount Abora.

Could I revive within me

Her symphony and song,

To such deep delight 'twould win me

That with music loud and long,

I would build that dome within the air!

That sunny dome, those caves of ice,

And all who heard should see them there,

And all should cry: « Beware! Beware! His flashing eyes, his floating hair! Weave a circle 'round him thrice, And close your eyes in holy dread: For he on honeydew hath fed, And drunk the milk of Paradise! »

C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre du nom de la bête, car c'est un nombre d'homme, et ce nombre est six cent soixante-six.

Saint-Jean



C'est par moi que l'on va dans la cité plaintive :

C'est par moi qu'aux tourments éternels on arrive :

C'est par moi qu'on arrive à l'infernal séjour.

La Justice divine a voulu ma naissance ; L'être me fut donné par la Toute-Puissance, La suprême Sagesse et le premier Amour.

Rien ne fut avant moi que choses éternelles, Et moi-même à jamais je dois durer comme elles. Laissez toute espérance en entrant dans l'Enfer! » Au sommet d'une porte en sombres caractères

Je vis gravés ces mots chargés de noirs mystères :

« Maître, » fis-je, « le sens de ces mots est amer ! »

Mais lui, d'une voix ferme : « Il n'est plus temps de craindre !

Tout lâche sentiment dans ton cœur doit s'éteindre; Il faut tuer ici le soupçon et la peur.

Voici les régions, celles que je t'ai dites,
Où doivent tes regards voir les races maudites
Qui de l'intelligence ont perdu le bonheur.»

A ces mots, il me prit par la main ; son visage Avait un air de paix qui me rendit courage : Avec lui dans l'abîme il me fit pénétrer.

Là, soupirs et sanglots, cris perçants et funèbres Résonnaient au milieu de profondes ténèbres : Dans mon saisissement je me mis à pleurer. Idiomes divers, effroyable langage,
Paroles de douleur et hurlements de rage,
Voix stridentes et voix sourdes, mains se heurtant;

Tout cela bruissait confusément dans l'ombre,

Tournoyant sans repos dans cet air toujours sombre,

Comme un sable emporté par le vent haletant.

Et moi, les yeux couverts d'un bandeau de vertige : « Qu'est-ce donc que j'entends, ô maître, et quel est » dis- je,

« Le peuple qu'à ce point la douleur a vaincu? »

Mon maître répondit : « Ces maux sont le partage, Le misérable sort des âmes sans courage, De ceux qui sans opprobre et sans gloire ont vécu.

Ils sont mêlés au chœur de ces indignes anges Qui ne luttèrent pas, égoïstes phalanges, Ni pour ni contre Dieu, mais qui furent pour eux. Le Ciel les a chassés de ses parvis sublimes, Et le profond Enfer leur ferme ses abîmes, Car près d'eux les maudits sembleraient glorieux.»

53

Un polygone à six côtés est un hexagone.





I. Historique

Foucault a situé les sociétés disciplinaires aux XVIIIème et XIXème siècles ; elles atteignent leur apogée au début du XXème. Elles procèdent à l'organisation des grands milieux d'enfermement. L'individu ne cesse de passer d'un milieu clos à un autre, chacun ayant ses lois : d'abord la famille, puis l'école (« tu n'es plus dans ta famille »), puis la caserne (« tu n'es plus à l'école »), puis l'usine, de temps en temps l'hôpital, éventuellement la prison qui est le milieu d'enfermement par excellence. C'est la prison qui sert de

modèle analogique : l'héroïne d'Europe 51 peut s'écrier quand elle voit des ouvriers « j'ai cru voir des condamnés... ». Foucault a très bien analysé le projet idéal des milieux d'enfermement, particulièrement visible dans l'usine : concentrer; répartir dans l'espace; ordonner dans le temps ; composer dans l'espace-temps une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires. Mais ce que Foucault savait aussi, c'était la brièveté de ce modèle : il succédait à des sociétés de souveraineté, dont le but et les fonctions étaient tout autres (prélever plutôt qu'organiser la production, décider de la mort plutôt que gérer la vie); la transition s'était faite progressivement, et Napoléon semblait opérer la grande conversion d'une société à l'autre. Mais les disciplines à leur tour connaîtraient une crise, au profit de nouvelles forces qui se mettraient lentement en place, et qui se précipiteraient après la Deuxième Guerre mondiale : les sociétés disciplinaires, c'était déjà ce que nous n'étions plus, ce que nous cessions d'être.

Nous sommes dans une crise généralisée de tous les milieux d'enfermement, prison, hôpital, usine, école, famille. La famille est un « intérieur », en crise comme tout autre intérieur, scolaire, professionnel, etc. Les ministres n'ont cessé d'annoncer réformes compétents des supposées nécessaires. Réformer l'école, réformer l'industrie, l'hôpital, l'armée, la prison ; mais chacun sait que ces institutions sont finies, à plus ou moins longue échéance. Il s'agit seulement de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte. Ce sont les sociétés de contrôle qui sont train de remplacer les sociétés en disciplinaires. « Contrôle », c'est le nom que Burroughs propose pour désigner le nouveau monstre, et que Foucault reconnaît comme notre proche avenir. Paul Virilio aussi ne cesse d'analyser les formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre, qui remplacent les vieilles disciplines opérant dans la durée d'un système clos. Il n'y a pas lieu d'invoquer des productions pharmaceutiques extraordinaires. des formations nucléaires. des manipulations génétiques, bien qu'elles soient destinées à intervenir dans le nouveau processus. Il n'y a pas lieu de demander quel est le régime le plus dur, ou le plus tolérable, car c'est en chacun d'eux que s'affrontent les libérations et les asservissements. Par exemple dans la crise de l'hôpital comme milieu d'enfermement, la sectorisation, les hôpitaux de jour, les soins à domicile ont pu marquer d'abord de nouvelles libertés, mais participer aussi à des mécanismes de contrôle qui rivalisent avec les plus durs enfermements. Il n'y a pas lieu de craindre ou d'espérer, mais de chercher de nouvelles armes (...)

La suite de ce texte sur :

https://sites.google.com/site/deleuzemedia/textes/post-scriptum-sur-les-societes-de-controle

58

En numérologie, le 6 représente l'harmonie.





Monsieur le préfet,

votre attention et celle des conseils généraux a déjà été plusieurs fois appelée sur la nécessité de préparer les moyens d'introduire le régime de l'emprisonnement individuel dans les maisons d'arrêt et de justice. Ce régime, en effet, est le seul que la raison et la justice conseillent d'accorder au prévenu. L'emprisonnement individuel n'a été longtemps considéré que comme un châtiment rigoureux ; c'était là une erreur. Il constitue, au contraire, une mesure de protection, et c'est le seul moyen d'assurer la liberté morale du prévenu. N'est-ce pas souvent porter

atteinte à sa liberté, n'est-ce pas souvent faire violence à sa volonté, que de le forcer à vivre avec des hommes qu'il ne connaît pas ? Mais si le prévenu a le droit de demander, d'exiger en quelque sorte qu'on le renferme séparément, le gouvernement, de son côté, doit être investi du pouvoir de refuser la vie commune aux prévenus qui la réclameraient ; car son devoir est d'empêcher la corruption mutuelle des prisonniers, même de ceux qui attendent encore leur jugement. La société a un intérêt direct à ce qu'il en soit ainsi, et la volonté elle-même du prévenu doit fléchir devant cet intérêt. Des faits nombreux ont prouvé les conseils généraux, pénétrés, comme que gouvernement du roi, de l'urgente nécessité de la réforme des maisons d'arrêt et de justice, ne se laisseront pas arrêter par l'importance des sacrifices qu'elle exige. Malgré l'ajournement de la discussion du projet de loi sur l'administration générale des prisons, des impositions extraordinaires ont été votées, l'année dernière, dans un certain nombre de départements, pour la construction de prisons cellulaires. Si deux de ces impositions ont seulement été soumises par mon administration à la sanction législative, cela a tenu, ou à ce que la situation financière des autres départements ne permettait pas d'accroître immédiatement leurs charges, ou à ce que les plans et devis n'avaient pas fait l'objet d'études suffisantes, ou bien encore à ce que les voies et moyens créés ou proposés par les conseils généraux n'étaient pas proportionnés aux travaux, et supposaient l'allocation sur la deuxième partie du fonds commun, d'un secours qu'il m'était alors impossible d'accorder (...)

La suite de ce texte :

https://criminocorpus.org/fr/legislation/textes-juridiqueslois-decre/textes-relatifs-aux-p/de-la-monarchie-de-juilleta-1/9-aout-1841-circulaire-pour-l/

62

Le numéro du département français des Alpes-Maritimes est le 06.





- Oh! je vous ai dit, Monsieur, que c'était un homme fort dangereux; par bonheur qu'il a débarrassé lui-même le gouvernement des craintes qu'il avait à son sujet.
- Comment cela ?
- Comment ? vous ne comprenez pas ?
- Non.
- Le château d'If n'a pas de cimetière ; on jette tout simplement les morts à la mer après leur avoir attaché aux pieds un boulet de trente-six.

- Eh bien ? fit l'Anglais, comme s'il avait la conception difficile.
- Eh bien ! on lui attacha un boulet de trente-six aux pieds
 et on le jeta à la mer.
- En vérité ? s'écria l'Anglais.
- Oui, Monsieur, continua l'inspecteur. Vous comprenez quel dut être l'étonnement du fugitif lorsqu'il se sentit précipité du haut en bas des rochers. J'aurais voulu voir sa figure en ce moment-là.
- C'eût été difficile.
- N'importe! dit M. de Boville, que la certitude de rentrer dans ses deux cent mille francs mettait de belle humeur, n'importe! je me la représente. Et il éclata de rire.
- Et moi aussi, dit l'Anglais.

Et il se mit à rire de son côté, mais comme rient les Anglais, c'est-à-dire du bout des dents.

— Ainsi, continua l'Anglais, qui reprit le premier son sangfroid, ainsi le fugitif fut noyé.

- Bel et bien.
- De sorte que le gouverneur du château fut débarrassé à la fois du furieux et du fou ?
- Justement.
- Mais une espèce d'acte a dû être dressé de cet événement ? demanda l'Anglais.
- Oui, oui, acte mortuaire. Vous comprenez, les parents de Dantès, s'il en a, pouvaient avoir intérêt à s'assurer s'il était mort ou vivant.
- De sorte que maintenant ils peuvent être tranquilles s'ils héritent de lui. Il est mort et bien mort ?
- Oh! mon Dieu, oui. Et on leur délivrera attestation quand ils voudront.
- Ainsi soit-il, dit l'Anglais. Mais revenons aux registres.
- C'est vrai. Cette histoire nous en avait éloignés. Pardon.
- Pardon, de quoi ? de l'histoire ? Pas du tout, elle m'a parue curieuse.

- Elle l'est en effet. Ainsi, vous désirez voir, Monsieur, tout ce qui est relatif à votre pauvre abbé, qui était bien la douceur même, lui ?
- Cela me fera plaisir.
- Passez dans mon cabinet et je vais vous montrer cela.

Et tous deux passèrent dans le cabinet de M. de Boville.

Tout y était effectivement dans un ordre parfait : chaque registre était à son numéro, chaque dossier à sa case. L'inspecteur fit asseoir l'Anglais dans son fauteuil, et posa devant lui le registre et le dossier relatif au château d'If, lui donnant tout le loisir de feuilleter, tandis que lui-même, assis dans un coin, lisait son journal.

L'Anglais trouva facilement le dossier relatif à l'abbé Faria; mais il paraît que l'histoire que lui avait racontée M. de Boville l'avait vivement intéressé, car après avoir pris connaissance de ces premières pièces, il continua de feuilleter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la liasse d'Edmond Dantès. Là, il retrouva chaque chose à sa place,

dénonciation, interrogatoire, pétition de Morrel, apostille de M. de Villefort. Il plia tout doucement la dénonciation la mit dans sa poche, lut l'interrogatoire, et vit que le nom de Noirtier n'y était pas prononcé, parcourut la demande en date du 10 avril 1815 dans laquelle Morrel d'après le conseil du substitut, exagérait dans une excellente intention, puisque Napoléon régnait alors les services que Dantès avait rendus à la cause impériale, services que le certificat de Villefort rendait incontestables. Alors il comprit tout. Cette demande à Napoléon, gardée par Villefort, était devenue sous la seconde restauration une arme terrible entre les mains du procureur du roi. Il ne s'étonna donc plus en feuilletant le registre de cette note mise en accolade en regard de son nom :

Bonapartiste enragé, a pris une part Edmond Dantès, active au retour de l'île d'Elbe. À tenir au plus grand secret et sous la plus stricte surveillance.

Au-dessous de ces lignes était écrit d'une autre écriture :

« Vu la note ci-dessus, rien à faire. »

Seulement en comparant l'écriture de l'accolade avec celle du certificat placé au bas de la demande de Morrel, il acquit la certitude que la note de l'accolade était de la même écriture que le certificat, c'est-à-dire tracée par la main de Villefort.

Quant à la note qui accompagnait la note, l'Anglais comprit qu'elle avait dû être consignée par quelque inspecteur qui avait pris un intérêt passager à la situation de Dantès, mais que le renseignement que nous venons de citer avait mis dans l'impossibilité de donner suite à cet intérêt.

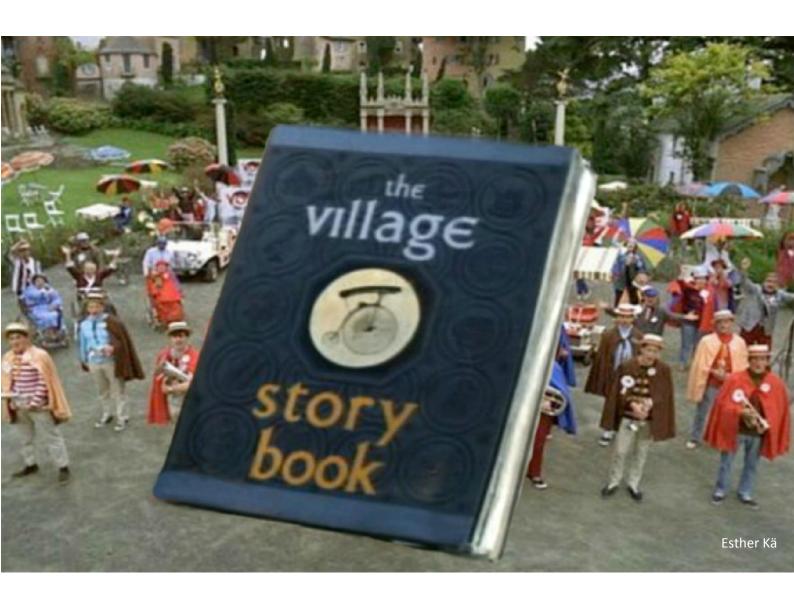
Comme nous l'avons dit, l'inspecteur, par discrétion et pour ne pas gêner l'élève de l'abbé Faria dans ses recherches, s'était éloigné et lisait *le Drapeau blanc*.

Il ne vit donc pas l'Anglais plier et mettre dans sa poche la dénonciation écrite par Danglars sous la tonnelle de la Réserve, et portant le timbre de la poste de Marseille, 27 février, levée de 6 heures du soir.

Mais, il faut le dire, il l'eût vu, qu'il attachait trop peu d'importance à ce papier et trop d'importance à ses deux cent mille francs, pour s'opposer à ce que faisait l'Anglais, si incorrect que cela fût.

— Merci, dit celui-ci en refermant bruyamment le registre. J'ai ce qu'il me faut ; maintenant, c'est à moi de tenir ma promesse : faites-moi un simple transport de votre créance ; reconnaissez dans ce transport en avoir reçu le montant, et je vais vous compter la somme.

Et il céda sa place au bureau à M. de Boville, qui s'y assit sans façon et s'empressa de faire le transport demandé, tandis que l'Anglais comptait les billets de banque sur le rebord du casier.



71

Au football américain, 6 est le nombre de points reçus pour un touchdown.





Qu'est-ce que la fatalité ? Cette puissance souveraine, antérieure et supérieure aux hommes et aux dieux, et dont les arrêts immuables personnifiaient les forces aveugles de la nature, la Fatalité jouait un trop grand rôle dans la mythologie païenne, pour ne pas passer, dès l'origine, dans la littérature qui naît de la religion, et vit si longtemps de ses doctrines et de ses légendes. Le dogme de la fatalité plane, en effet, sur tous les poèmes d'Homère. L'accomplissement de la volonté divine est le premier et le dernier mot de l'Iliade (liv. I, v. 5). Le destin soustrait à la

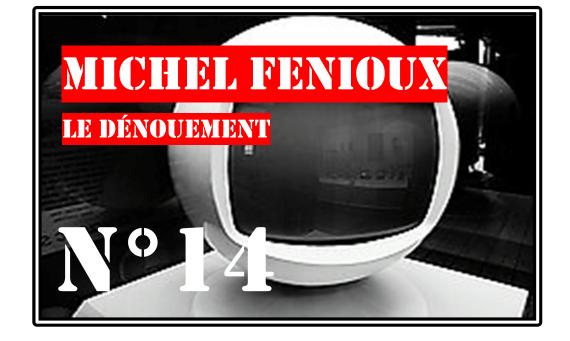
fois l'action et les acteurs aux lois ordinaires de la nature el de l'humanité. Les dieux ne disposent pas seulement des événements, mais aussi des sentiments et des pensées. Non contents de donner la victoire aux partis qu'ils favorisent, ils accordent ou refusent les qualités ou les vertus qui la déterminent. Ce sont eux qui inspirent le courage, la prudence, gages du succès, ou la lâcheté, l'orgueil, causes de ruine. À ceux qu'ils veulent perdre, ils envoient la démence, suivant la traduction proverbiale d'un vers d'un tragique grec inconnu : « Quos vult perdere Jupiter dementat prius / Jupiter commence par ôter la raison à ceux qu'il veut perdre. » Mais les dieux eux-mêmes sont soumis à ce destin dont ils sont les instruments à l'égard des hommes, et leur volonté trouve en lui une barrière insurmontable. Jupiter lui-même ne peut accorder ni aux prières des hommes, ni aux opportunités des autres immortels, ni à ses propres désirs, de changer ou de suspendre le cours de la destinée (...)

La suite de ce texte : http://www.espacefrancais.com/

74

Les limaces peuvent vivre jusqu'à six ans.





Ce qui selon moi a un très grand intérêt chez Le Prisonnier c'est l'aspect métaphysique du « dénouement ». La force de cet épisode réside là.

Banni, honni, exécré, jeté aux oubliettes, Le Dénouement a déçu les fans, de la première heure et même ceux des générations suivantes, du Prisonnier qui auraient voulu comprendre, avoir une fin « normale », une happy-end. Le Prisonnier qui est une série atypique, hors-norme, énorme pouvait-elle avoir une fin banale et cartésienne ? Non. Estce que Patrick McGoohan s'est moqué des

téléspectateurs ? Il a allumé une mèche et ouvert une brèche inattendue. Foudroyant. Sidérant. Un pied de nez ? Peut-être. Plutôt un pied-de-biche adressé aux « consommateurs » du Prisonnier. Ne savait-il pas comment finir Le Prisonnier ? Patrick McGoohan le nie. On peut penser qu'il joue au plus fin. Il a le bénéfice du doute. On juge sur le produit fini.

Dans tous les cas il a eu un trait de génie. Dans Le Dénouement, il a réintroduit l'Homme. Lui a donné toute sa place. McGoohan n'a jamais été aussi vrai. Le Dénouement dépasse l'imagination. C'est un feu d'artifice, une explosion, une folie salvatrice. C'est un épisode libertaire, une ode à la liberté ponctuée par les paroles hypnotiques des Beatles. C'est aussi le seul épisode où le pacifiste N°6 prend les armes de la liberté. Il n'a pas d'autre solution car, le monstre, le Village se doit d'être détruit. Sur la violence de cet épisode je vais revenir. Mais ce qui est déterminant au final c'est la voix (rebelle), les interrogations, les doutes, les fulgurances sous le masque de l'ironie de Patrick McGoohan, l'âme du Prisonnier.

Dans Le Dénouement, le N°6 est devenu un « Monsieur ». Il a gagné le droit de s'appeler Monsieur. Il a retrouvé l'honneur d'être un homme, de ne plus être un numéro. Il est libre. Libre de partir du Village ou de devenir (horreur) le nouveau N°2, l'administrateur du Village. Mais qui est le N°1 ? Cette putain de question, le téléspectateur se la pose, se l'est posée jusqu'au dénouement. Maintenant il va savoir. L'ex-N°6 demande à rencontrer le N°1, la véritable puissance qui régente tout dans l'ombre. Le N°1, d'abstraction, devient sous les yeux de l'ex-N°6, sous nos yeux, un homme, un homme masqué. Un homme masqué de noir et de blanc, de yin et de yang. Il s'approche de lui et arrache son masque. L'homme est une bête, l'homme descend de la bête. Sous le masque un autre masque, celui d'un singe. Darwinien. De poupée russe en poupée russe, que reste-t-il? Une poupée ou le russe? Stupéfaction! Sous le masque du gorille on découvre le visage, grimaçant, ricanant de l'ex-N°6. L'homme est son propre loup. Son propre singe. Le N°6 est le N°1! McGoohan nous a envoyé une pastèque dans la gueule. Un canular ? Pas sûr. Il vient de dévoiler la face cachée. De qui ? La face cachée de l'Homme. La partie d'ombre, le noir qui est en nous. Putaingggg ! Le mal en venant à la lumière détruit l'équilibre du yin et du yang, l'équilibre de l'homme. L'homme a VU sa part d'ombre. Il veut la combattre, la pourchasser, l'éradiquer, mais elle lui échappe... dans une fusée ! Interplanétaire ?

L'homme prend les armes et détruit le Village. Le cow-boy pacifiste d'Harmony sait que la rupture ne peut se faire sans mal. A son corps défendant. La violence est inhérente à son combat. Voir à ce propos la dualité du personnage tenu par Tomas Milian face au professeur Gian-Maria Volonte dans le superbe film de Sergio Sollima Faccia a faccia/Le dernier face à face ou II était une fois dans l'Arizona (1967). Aussi édifiant le chapitre sur la tentation terroriste de certains situationnistes en Italie, remarquablement évoqué par Laurent Chollet (1). La violence ne mène à rien si ce n'est à renforcer le pouvoir en place. Dans un premier temps elle libère le corps mais l'esprit reste prisonnier de lui-même. L'esprit ne se libère pas avec les mêmes armes.

Le Village est anéanti et le Mal intérieur s'est mis en veilleuse et a survécu... à son voyage symbolique. L'homme se doit d'être vigilant, Il a recouvré la liberté. Liberté toute illusoire. La porte de son appartement londonien est la même que celle de son cottage au Village. Le Village est détruit, Il a changé de Village. Son appartement est un Village. Par extension le monde est un Village. Au générique il reprend la route. Tente-t-il de s'échapper du Village global ? Le Prisonnier se termine en boucle. Le serpent se mord la queue.

L'ex-N°6 va-t-il revenir à son point de départ, au Village ? Quel Village ? Il est détruit. Alors dans un autre village ? Qu'importe, le monde est un immense Village. Où qu'il aille il sera toujours un prisonnier. Il s'est battu. Il a gagné une bataille. Pas la guerre ! Il peut continuer sans fin. C'est la condition humaine. Prisonnier dans sa tête, le mal en lui ne demande qu'à s'extérioriser. L'homme doit continuer son combat contre son démon intérieur. C'est le combat de l'Homme pour sa propre liberté. Rien n'est perdu d'avance.

Son combat est maintenant individuel. Il s'agit, à travers celui du prisonnier, de notre combat.

Dans le combat entre le N°6 et le N°12, dans l'épisode « Double personnalité », c'était celui de l'extériorité de l'homme, de l'apparence qui joue des tours, de l'illusion qui fait vaciller la raison. Dans Le Dénouement c'est le combat de l'intériorité de l'homme, de l'individu, qui nous fait prendre conscience que l'homme ne peut être entièrement libre, que sa liberté est conditionnée par l'acquis et son environnement, elle est limitée par l'éducation, les conventions, la Société, mais la véritable liberté de l'Homme est celle de l'esprit, de la raison, de la réflexion et surtout de l'intelligence. Cette liberté intérieure se trouve aussi tamisée par l'autocensure, la conscience ou la morale propre à chaque individu. En s'extériorisant cette liberté démontre contradictoirement la possible plénitude de la liberté de l'homme, par ses choix, ainsi que des limites de cette liberté. Car si l'on ne peut pas véritablement s'abstraire de la société, sauf artificiellement par l'usage des drogues d'où une aliénation inévitable et puis vivre seul sur une île déserte m'est insupportable et surtout me semble invivable, l'homme a toujours la possibilité de choisir sa liberté individuelle dans une société dite libre et démocratique tout en sachant qu'il devra pour cela en payer le prix.

L'individu, dont Thoreau est le vrai saint patron, se dresse toujours contre l'Etat ; et ses libertés sont inévitablement destinées à être réduites, proportionnellement à la licence croissante dont jouissent les groupes de pression. Mais il peut encore exercer la liberté de son jugement face aux problèmes d'épistémologie, d'esthétique et de morale, et agir, ou se dérober à l'action, à partir de ce jugement. Il peut aller en prison parce qu'il tient la guerre pour un mal. Il peut tuer, s'il estime, après mûre considération, que c'est la seule réaction possible à une agression contre sa personne, contre des êtres chers, contre ses biens. Il peut voler, diffamer, commettre, écrire ou dessiner des obscénités. Naturellement, il doit être prêt à souffrir, en échange de l'exercice du libre arbitre, et ce jusqu'à la mort même. L'important est qu'il n'agisse pas sans la pleine connaissance de ce que signifie son acte. Telle est la condition de sa liberté. (2)

Il va sans dire que le « rebelle sans cause » est dénié. Sa liberté est toute relative car elle ne s'appuie pas sur la raison. La liberté reçue en offrande dès la naissance s'étiole avec les barreaux de l'extérieur et la prison intérieure. L'homme est le prisonnier de lui-même. La liberté se prend. Doit se prendre. C'est un combat quotidien. En prendre conscience est le premier pas. En cela McGoohan d'éclaireur est devenu un passeur. Un passeur d'espoir. Et si c'était cela la morale du Prisonnier ? Ce serait un incommensurable cadeau, certes empoisonné, mais réellement vivifiant car il peut donner un espoir à l'Homme. C'est en cela que l'homme peut devenir libre dans un monde où la liberté est surveillée.

La fin du Prisonnier est un éternel recommencement mais l'ex-N°6 sait maintenant d'où il vient, il a emmagasiné l'expérience qui lui faisait défaut. Hélas, dirais-je. La lucidité est un revolver qui n'est jamais chargé à blanc. Sur la route

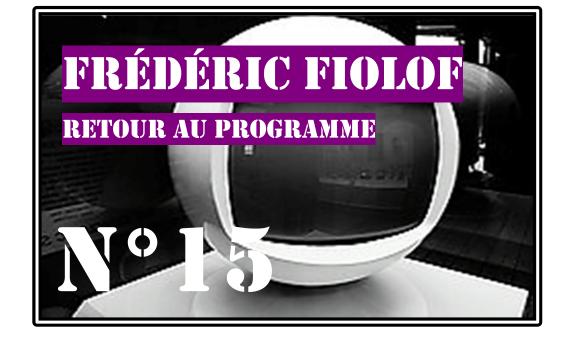
qui mène nulle-part, cheveux au vent, grisé par la vitesse, il est libre. Il se sent libre. Le monde lui appartient... encore. Il a le destin de sa vie au bout des doigts et ses doigts le démangent...

Notes

- 1. Laurent Chollet, L'insurrection situationniste, Dagorno, 2000.
- 2. Anthony Burgess, 1984-85, Robert Laffont, 1979.

84

Les Double Six étaient un groupe français de jazz vocal créé en 1959 par Mimi Perrin.



Vous êtes appelé à comparaître et comparaissez or aujourd'hui devant Nous, compactopracteurs de la Loge Bienveillante U#124/xF, préposés et assermentés — rassurez-vous, vous n'êtes pas le premier pouëte à comparaître— tout se passera pour le mieux dans le meilleur des mots possibles —détendez-vous— la sentence vous verrez, une fois bien comprise, est toujours un moment de délectation, un pur instant de jou#ssance sur le seuil du Grand Retour —finie cette époque moisie où le

jugement dernier se tenait à l'écart du condamné, la peine du prévenu, l'eau du bain du bébé, le rappel à l'ordre de l'évadé —comparaissez confiant— des temps nouveaux sont venus, rappel des faits : vous avez cru bon, trouvé judicieux, nécessaire, qui sait, de vous compromettre en pouësie par une manière de dérive confondante, d'entaille minipernicieuse, par une sorte de tentative d'irruption inversée et de déchirement opaque à l'endroit de notre bien commun, de cette somme de translateurs durables qui constitue l'héritage partagé de notre Grand Globulon - vous avez introduit une série de tangentes explorables au cœur du diverses Programme par voies flagrantes discriminantes dont nous ne retiendrons de la longue et accablante liste que l'extract ci-après, amplement suffisant au déroulement conforme de l'ici-là comparütion :

Chef d'incülpation #001xB//01

Vous avez libéré des émulsions.....insulaires

de mort

de boue dans la neige (que pouëtes disent aussi « gris dans le vierge »)
de sexisolant
de nuit solaire
d'aveuglement

Chef d'incülpation #002xC//03

Vous avez comparé la *mater structura genitrix* d'une nôtre camarade de Loge

à une fleur de bananier

à la mort vive qui tout engloutit

à l'alcool fort de la dite pouësie au moment même que vous la commettiez

à un envol de flamants roses au-dessus des Saintes-

Maries-de-la-Mer

Chef d'incülpation #002yB//02a

Vous avez introduit des blancs dans le système

(au prétexte fallacieux de favoriser une circulation d'oxygène dans ce qu'en pouëte formule vous avez diffanommé « les rouages asphyxiants du Grand Machin »)

Il suffira. On se tiendra encore pour dit que c'est en état de récidive récidivante que notre Rôdeur ou Grand Greffon vous a rattrapé sur le chemin des Egarés et que c'est tout récalcitrant qu'il vous a phagocyté pour cet appel à comparaître —n'y voyez pas violence—mais amour përe et amour mëre. S'il est vrai qu'au passage notre Ballon Gardien de la Lexisphère vous a un peu mâché le genou, émasculé la rétine et enchoufaillé la glotte, c'est qu'il reste quelques réglages à faire et qu'un baiser d'amour force parfois le trait. Vous voilà donc comparü et sous les chefs yhaut cités sus quelques centaines d'autres, reconnü auteur en conscience de forfaits programmicides divers et complets qui en d'autres espaces-temps vous auraient valu sentence mortifiante accommodée de supplices extrêmes.

Mais #merci de tels lieux sont biffés / de tels temps révolus : la Loge pardonne et passe l'éponge €≤≥ sur ce qui reste ♣ ♣♠ de ///votre corps //(((-« ~μ£** vous invite à rejoindre séance l'é%%%lectroflux %%%% des tenante bonnes=ç=ç= paroles °°°° entrantes///! elle sait)))-§§! à votre regard^^^/&(vide « ## à v#### //N// sourire YYYY¥¥¥ sans dents\\\\=}que vous y êtes >>><< presqu-[666 /..... pouë.....// non !!!.....// non !!!.....p.... ///\\ surtout 99@-6 » » ne {{{{*%*-66(« / faites pas le ±±±± con XXXX™ si près du ≠≠≠≠≠≠® büt 0000000 ne faites **□** pas **△**/**▼**JJJ **◄** ② v#### /// ???/§••**•** të\\\\\\ moignon 0 ;;;;±±¿¿¾Øvoilà¶µ¶¢≥mainteNant RRR c'est tü mieux///###/¢¢¢¿≥cë ≥ßßBiën///vous77777zëteæææææĞ//676sortida/ ?ŒŒ Øfairξξ{{{{*%*66}{{{****66}}}} Κ {@}!!¿¿Ø//±μØĐĐ÷¶¶\$\$

91

Elle pouvait se rappeler six de ses œuvres.

Carson McCullers





Objectif de ce livre : une histoire corrélative de l'âme moderne et d'un nouveau pouvoir de juger; une généalogie de l'actuel complexe scientifico-judiciaire où le pouvoir de punir prend ses appuis, reçoit ses justifications et ses règles, étend ses effets et masque son exorbitante singularité.

Mais d'où peut-on faire cette histoire de l'âme moderne en jugement ? A s'en tenir à l'évolution des règles de droit ou des procédures pénales, on risque de laisser valoir comme fait massif, extérieur, inerte et premier, un changement dans la sensibilité collective, un progrès de l'humanisme, ou

le développement des sciences humaines. A n'étudier comme l'a fait Durkheim que les formes sociales générales, on risque de poser comme principe de l'adoucissement punitif des processus d'individualisation qui sont plutôt un des effets des nouvelles tactiques de pouvoir et parmi elles des nouveaux mécanismes pénaux. L'étude que voici obéit à quatre règles générales :

- 1. Ne pas centrer l'étude des mécanismes punitifs sur leurs seuls effets « répressifs », sur leur seul côté de la sanction », mais les replacer dans toute la série des effets positifs qu'ils peuvent induire, même s'ils sont marginaux au premier regard. Prendre par conséquent la punition comme une fonction sociale complexe.
- 2. Analyser les méthodes punitives non point comme de simples conséquences de règles de droit ou comme des indicateurs de structures sociales ; mais comme des techniques ayant leur spécificité dans le champ plus général

des autres procédés de pouvoir. Prendre sur les châtiments la perspective de la tactique politique.

- 3. Au lieu de traiter l'histoire du droit pénal et celle des sciences humaines comme deux séries séparées dont le croise ment aurait sur l'une ou l'autre, sur les deux peutêtre, un effet, comme on voudra, perturbateur ou utile, chercher s'il n'y a pas une matrice commune et si elles ne relèvent pas toutes deux d'un processus de formation « épistémologico-juridique » ; bref, placer la technologie du pouvoir au principe et de l'humanisation de la pénalité et de la connaissance de l'homme.
- 4. Chercher si cette entrée de l'âme sur la scène de la justice pénale, et avec elle l'insertion dans la pratique judiciaire de tout un savoir a scientifique » n'est pas l'effet d'une transformation dans la manière dont le corps lui-même est investi par les rapports de pouvoir. En somme, essayer d'étudier la métamorphose des méthodes punitives à partir

d'une technologie politique du corps où pourrait se lire une histoire commune des rapports de pouvoir et des relations d'objet. De sorte que par l'analyse de la douceur pénale comme technique de pouvoir, on pourrait comprendre à la fois comment l'homme, l'âme, l'individu normal ou anormal sont venus doubler le crime comme objets de l'intervention pénale; et de quelle manière un mode spécifique d'assujettissement a pu donner naissance à l'homme comme objet de savoir pour un discours à statut « scientifique ».

96

Les cristaux de neige ont en commun leur structure hexagonale.



« Écrire au sein de la lecture, c'était là plus qu'une occupation : une manière de conquête permanente contre l'esprit de dissolution.

Blanc, Claude Louis-Combet »

Et la tâche blanche sur le mur, qui, dans mon dos m'attendait, à l'appel de laquelle je refusais de répondre, la tâche blanche, une première fois vue, observée, émiettée par mon regard inculte, je m'efforçais de l'ignorer.

Son apparition m'avait semblé d'abord réjouissante, comme marque en creux dans la monotonie des motifs répétés du papier peint. Mais tandis que par sa présence je finissais par voir les motifs du papier peint, faits, précisément pour ne pas être vus, elle devenait le signe de

97



quelque chose qu'il me semblait devoir redouter. Tant que je l'ignorais et qu'elle, me laissant l'ignorer, n'influençait son cours qu'insensiblement, autant dire qu'elle était là mais pouvait aussi bien, d'un instant à l'autre, disparaître, je n'avais pas à me soucier de sa présence. Il avait fallu incidemment que mon regard s'y attache plus qu'à l'accoutumée, et que j'accorde à ce regard une attention particulière, peut-être, pour que soudain elle éclate, tâche blanche sise entre motifs invisibles et vienne fragiliser le cours laborieux de mes jours, compromette cette évidence des choses que je m'efforçais d'entretenir.

Quand je la reconnus comme un danger, je décidai de la supprimer.

Ma volonté de l'effacer, cependant, sitôt conçue s'abolissait, ma volonté était ersatz, simulacre d'envie, tentation vaine, la tâche blanche avait à être abolie mais si lutte il fallait engager, je ne savais ni où ni comment trouver les ressources nécessaires à son éradication. Le mur était revêtu de ce papier peint et lutter contre elle, elle, tâche

blanche sur ce mur à motifs, aurait été nié ce mur, nier la pièce ou dans un geste de folie comme me fracasser la tête contre la briquette, considérant que la cloison n'existait pas.

Je n'avais aucune arme pour la combattre, sinon l'ignorer, faire mine de l'ignorer, et plus je l'ignorais, plus l'évidente impossibilité du combat s'imposait. Son inanité envahissante me vainquait, je savais ne pas pouvoir trouver en moi, qui me plaisais à repousser indéfiniment tout acte autre que celui de l'attente d'un évènement, quelque ressort qui finirait par nier cette instance de disparition.

La tâche était là, derrière moi, et mon nom proclamé, ou tout geste entrepris pour la faire disparaitre ne pourrait qu'attester sa fantastique suprématie. Enlisé, pris à parti chaque jour par des impérities qui m'accaparaient tout entier, je n'avais pas le goût de la bataille, sinon celle, imperceptible, que chacun mène pour conduire chaque minute à la suivante. Il semblait, là, s'agir, de bien autre chose. Je n'étais pas de taille. Et je lui reconnaissais, tout

en, par devers moi, songeant qu'absence de matière pouvait aisément être vaincue par la matière, je lui reconnaissais un pouvoir qui allait bien au-delà de ce que l'humain, pauvre humain que je suis, pouvait affronter.

Je pris les couleurs, rangées depuis longtemps, et chaque tube de peinture pesait dans ma main comme une matière irréfutable, l'espace pouvait encore être regagné, le blanc encore repoussé.

Autour de la tâche, j'amoncelais des traits de bleu de cobalt, je juxtaposais des vert-sauge et des rouge de garance, des noir d'ivoire ou de carbone, des violacées que je voulais définitifs. Et tout autour de cet opercule blanc, qui ne s'ouvrait que sur lui-même et m'ébréchait, les couleurs déferlaient, les murs étaient un cri mais je percevais bien que malmenant ma propension à gésir, je ne pourrais pas aller jusqu'au bout, la tâche blanche aurait raison, je n'aurai pas le souffle. Je perpétuais mon effort et, mes couleurs, de plus en plus vives, criaient laideusement.

Mon acharnement n'empêchait pas le blanc de se répandre et d'absorber en lui chaque cri de couleur.

Je posai les tubes. Il me sembla, maintenant que je ne tournais plus le dos, que ces couleurs avaient toujours été dans la tâche, leur cri dans son silence, et que je n'avais plus qu'à répondre « oui », en me taisant et posant les couleurs, à l'appel du blanc.

J'admis que mon geste, refus, dans sa virulence, n'avait été que la cérémonie d'adoubement à la blancheur en majesté, et quand les couleurs s'effacèrent complètement, mes tubes étant trop anciens, que je n'avais été qu'un prisonnier, au seuil, refusant la tâche blanche et m'en protégeant par les couleurs. J'étais cet homme, accaparé par le déni d'une lutte qui se jouait bien avant lui, dans laquelle il était déjà partie prenante. Et les murs criaient avant que je souille de mes couleurs ineptes les motifs invisibles du papier peint, motifs autrement plus virulents que la tâche apparue pour un geste de rédemption.

102

Les puissances entières successives de 6 sont : 1, 6, 36, 216, 1296, 7776, etc.



Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair. L'homme et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte. Le

serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Éternel Dieu avait faits. Il dit à la femme: Dieu a-t-il réellement dit: Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin? La femme répondit au serpent: Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. Alors ils entendirent la voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin. Mais

l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu? Il répondit: J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. Et l'Éternel Dieu dit : Qui t'a appris que tu es nu? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? L'homme répondit : La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé. Et l'Éternel Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela? La femme répondit: Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé. L'Éternel Dieu dit au serpent: Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tout le bétail et entre tous les animaux des champs, tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. Il dit à la femme: J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en

mangeras point! Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. Adam donna à sa femme le nom d'Eve: car elle a été la mère de tous les vivants. L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit. L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris. C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie.

107

Il y six faces à un cube.



A Piero Sraffa, 2 janvier 1927

108

Très cher ami,

J'ai reçu les livres que tu m'annonçais dans ton avantdernière lettre et un premier lot de ceux que j'avais commandés. J'ai ainsi largement de quoi lire pendant quelque temps. Je te remercie de ta grande gentillesse, mais je ne voudrais pas abuser. Je t'assure que je m'adresserai à toi en toute franchise chaque fois que j'aurai besoin de quelque chose. Comme tu peux le penser, ici on n'a pas beaucoup de dépenses, loin de là; ce qui manque parfois c'est l'occasion de dépenser, même si la dépense en question est quelque chose de nécessaire.

La vie s'écoule sans nouveautés ni surprises; la seule préoccupation est l'arrivée du bateau qui ne réussit pas toujours à faire les quatre trajets hebdomadaires (lundi, mercredi, vendredi, samedi) au grand regret de chacun d'entre nous qui attend toujours le courrier avec anxiété. Nous sommes déjà une soixantaine, dont 36 amis d'origine différente; ce sont les Romains qui relativement sont les plus nombreux. Nous avons déjà monté une école qui comprend plusieurs cours, 1er cours (1re et 2e année du primaire), 2e cours (3e année), 3e cours (4e et 5e année), cours complémentaire, deux cours de français (inférieur et supérieur), un cours d'allemand. Les cours sont établis en fonction du niveau de connaissance dans les matières qui peuvent se ramener à un certain bagage de notions que l'on déterminer exactement (grammaire peut et mathématiques); c'est pourquoi les élèves des cours élémentaires suivent par exemple les leçons d'histoire et de

géographie du cours complémentaire. En somme nous avons cherché à concilier la nécessité d'un cursus scolaire Progressif avec le fait que les élèves, même s'ils sont parfois semi-analphabètes, sont intellectuellement mûrs. Les cours sont suivis avec beaucoup d'assiduité et d'attention. Grâce l'école, qui est aussi fréquentée par quelques fonctionnaires et quelques habitants de l'île, nous avons évité les dangers de démoralisation qui sont très grands. Tu ne peux pas t'imaginer à quel état d'abrutissement physique et moral sont arrivés les condamnés de droit commun. Pour boire ils vendraient jusqu'à leur chemise; beaucoup ont vendu leurs chaussures et leur veste. Un bon nombre ne dispose plus librement des 4 lires quotidiennes que leur alloue le gouvernement, car elles sont engagées chez les usuriers. L'usure est réprimée mais je ne crois pas possible de l'éviter, car les condamnés eux-mêmes, qui en sont les victimes, ne dénoncent les usuriers que dans des cas tout à fait exceptionnels. On paie un intérêt de 3 lires par semaine pour un prêt de 10 lires. Les intérêts sont perçus avec la dernière rigueur, car les usuriers sont entourés de petits groupes de sycophantes qui pour un verre de vin étriperaient jusqu'à leurs aïeux. Les condamnés de droit commun, à quelques rares exceptions, ont beaucoup de respect et de déférence pour nous. La population de l'île est très aimable. D'ailleurs, notre arrivée a déterminé ici un changement radical et laissera des traces profondes. On médite en ce moment d'installer l'électricité puisqu'il y a parmi les relégués des techniciens capables de mener à bien cette initiative. L'horloge du clocher, qui était arrêtée depuis 6 mois, a été remise en marche en deux jours : peut-être reprendra-t-on le projet de construire un quai dans l'anse où accoste le bateau. Nos rapports avec les autorités sont des plus corrects.

J'aimerais te rapporter quelques impressions recueillies au cours de mon voyage, en particulier à Palerme et à Naples. A Palerme je suis resté huit jours : j'ai tenté 4 fois la traversée, et à trois reprises, après une heure et plus de navigation sur une mer démontée, j'ai dû rebrousser chemin. Ça a été la partie la plus pénible de tout le transfert, celle qui m'a fatigué le plus. Il fallait se lever à 4

heures du matin, aller au port les menottes aux mains; toujours liés et attachés les uns aux autres par une chaîne, descendre dans la barque, monter et descendre plusieurs échelles sur le bateau et là rester attachés par un seul poignet, souffrir du mal de mer, soit à cause de la position pénible (prisonniers, même si ce n'était que par un seul poignet et attachés aux autres par un 1/2 mètre de chaîne, et par conséquent dans l'impossibilité de se coucher) soit parce que le bateau très petit et léger roule même par mer calme - pour revenir en arrière et recommencer le matin suivant la même histoire. A Palerme nous avions un local très propre, préparé tout exprès pour nous (députés), car la prison est surpeuplée et on évitait de nous mettre en contact avec les prisonniers arrêtés pour leur appartenance à la mafia. Pendant le voyage nous avons toujours été traités avec une grande correction et même avec courtoisie.

Je te remercie pour la peine que tu t'es donnée de m'envoyer des œufs. Maintenant que les fêtes sont passées, j'en trouverai de tout frais sur place. Je serais

content d'avoir du lait condensé suisse, si tu veux bien m'en envoyer. Même si je voulais, je ne saurais quoi te demander : ici il manque à peu près tout, et il est- difficile de se procurer certaines choses; il faut faire des tours et des tours. Il n'existe pas de service de courriers pour Palerme. Je te serai reconnaissant si tu peux m'envoyer un peu de savon de toilette et de savon à barbe et quelques médicaments d'usage courant qui peuvent toujours être utiles comme de l'aspirine Bayer (ici on ne sait pas ce que c'est), de la teinture d'iode, et quelques cachets pour les migraines. Je t'assure encore une fois qu'en cas de nécessite je t'écrirai : tu as vu comme j'en ai largement profité pour les livres? D'ailleurs je t'avoue que je suis encore un peu abasourdi et je n'ai pas complètement retrouve mes esprits pour pas mal de choses. Écris-moi souvent : le courrier est ce qu'il y a de plus précieux dans ma situation. Quand tu lis un livre intéressant comme celui de Lewinsohn, envoie-le-moi.

Je t'embrasse fraternellement.

Antonio

Envoie-moi un petit flacon d'eau de Cologne. Cela me sert comme désinfectant après m'être rasé.

114

115

Six oies étaient données comme cadeau le sixième jour dans le chant populaire de Noël anglo-saxon The Twelve Days of Christmas.



« Donnez-moi votre canne », entendis-je Rupert dire. « Où est-elle ? Voilà qui est bien. » Puis vint encore la voix de Rischenheim, implorante et peureuse. « Rupert, vous avez promis de ne pas le tuer. » La seule réponse fut un rire bref et féroce. Je bousculai l'homme qui avait jeté dans mes bras et sautai en avant. Je vis Rupert de Hentzau ; sa main était levée au-dessus de sa tête et tenait une solide crosse. Je ne sais ce qu'il advint. Tout se passa dans la vague confusion d'un court instant, un juron de Rupert, une ruade de ma

part, une rixe, comme si quelqu'un cherchait à le retenir par derrière, puis il était sur moi. Je sentis une grande douleur sur le front puis je ne sentis plus rien. De nouveau, j'étais sur le dos, une terrible douleur à la tête, et la conscience évasive et sourde d'un groupe d'homme devant moi, s'agrippant passionnément les uns les autres. Je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient et je n'avais pas grand désire de l'entendre. Je m'imaginais, toutefois, qu'ils étaient en train de parler de moi. Ils me regardèrent et avançaient leurs mains vers moi de temps en temps. J'entendis le rire de Rupert et vis sa crosse maintenue au-dessus de moi. Puis Rischenheim m'attrapa par le poignet. Je sais maintenant que Rischenheim rappelait à son cousin qu'il avait promis de ne pas me tuer, que le juron de Rupert ne pesait pas plus qu'un brin de paille dans la balance mais qu'il était simplement retenu par le doute de savoir s'il serait plus délicat de se débarrasser de mon corps ou de me garder vivant. Quoi qu'il en soit, sur l'heure, je ne comprenais rien mais demeurait allongé, indifférent. Bientôt, les formes qui parlaient semblèrent se calmer dans leur discussion. Leur

apparence se faisait de plus en plus confuse et effacée, courant l'une vers l'autre, et tout se mélangeant pour ne plus former qu'une grande créature difforme qui semblait murmurer et grommeler au-dessus de moi, un monstre ainsi qu'un homme les voit dans ses rêves. Je détestais cette vision et je fermai les yeux. Ses murmures et ses grommellements hantèrent mes oreilles pendant un moment, provoquant mon inquiétude et ma détresse. Puis, ils moururent. Leur départ me rendit heureux et je soupirai de soulagement puis tout devint comme s'ils n'existaient plus. Cependant, j'eu encore une vision, brisant soudain mon inconscience. Une voix assurée et généreuse résonna : « Par Dieu, je le veux ! » « Non, non ! », cria un autre. Ensuite « Qu'est-ce que cela ? ». Il y eut des pas précipités, les cris d'hommes qui s'affrontaient, coléreux et excités, le claquement d'un tir puis d'un autre qui suivit rapidement, des jurons et une lutte. Ensuite s'éleva le bruit de pas qui fuyaient. Je n'arrivais à me figurer ce qui se passait. Mon inquiétude grandissait face à cette incompréhension. Ne se tiendraient-ils donc pas tranquille? Le calme était ce que je

voulais. Finalement ils se calmèrent et je refermai les yeux. La douleur était moins forte désormais. Ils demeuraient calmes et je pus dormir. Lorsqu'un homme se retourne vers son passé, passant en revue dans son esprit les chances que Dame Fortune lui a données et les appels qu'elle lui a faits, il se tourmente toujours en pensant qu'il aurait pu agir autrement et mieux que ce qu'il ne fit en réalité. Même demeure éveillé aujourd'hui, ie la nuit, allongé, construisant de savants plans par lesquels j'eu pu contrecarrer les combinaisons de Rupert. Dans ces méditations, je suis très perspicace. Ma discussion sans intérêt avec Anton von Strofzin me fournit de nombreux indices et j'en tire des conclusions sûres et rapides, à l'instar d'un détective dans les livres. Bauer est mon jouet et non moi le sien. Je renverse Rischenheim par une talonnade, écarte Rupert d'une balle dans le bras et apporte triomphalement mon précieux chargement M. Rassendyll. Une fois que j'ai rejouée toute la pièce, je suis sincèrement fier de moi. Toutefois, face à la réalité – la réalité quotidienne – je crains, à moins que les Cieux ne m'envoient un nouveau cerveau, que je serais pris à peu près de la même façon. Toutefois, pas par ce gredin de Bauer, je le jure! En tout cas, j'en étais là. Ils m'avaient mené en bateau. Je gisais sur la route, la tête ensanglantée, et Rupert de Hentzau avait la lettre de la reine.

121

Le nombre de cordes d'une guitare standard est de 6.



I threw a wish in the well
Don't ask me I'll never tell
I looked at you as it fell
And now you're in my way
I trade my soul for a wish
Pennies and dimes for a kiss
I wasn't looking for this
But now you're in my way

CALL ME MAYBE

```
Your stare was holding
```

Ripped jeans

Skin was showing

Hot night

Wind was blowing

Where you think you're going baby?

Hey I just met you

And this is crazy

But here's my number

So call me maybe

It's hard to look right at you baby

But here's my number

So call me maybe

Hey I just met you

And this is crazy

But here's my number

So call me maybe

And all the other boys

Try to chase me

But here's my number

So call me maybe

You took your time with the call

I took no time with the fall

You gave me nothing at all

But still you're in my way

I beg and borrow and steal

At first sight and it's real

I didn't know I would feel it

But it's in my way

Your stare was holding

Ripped jeans

Skin was showing

Hot night

Wind was blowing

Where you think you're going baby?

Hey I just met you

And this is crazy

But here's my number

So call me maybe

It's hard to look right at you baby

But here's my number

So call me maybe

Before you came into my life

I missed you so bad

I missed you so bad

I missed you so bad

Before you came into my life

I missed you so bad

And you should know that

I missed you so bad, bad, bad, bad....

It's hard to look right at you baby

But here's my number

So call me maybe

Hey I just met you

And this is crazy

But here's my number

So call me maybe

And all the other boys

Try to chase me

But here's my number

So call me maybe

Before you came into my life

I missed you so bad

I missed you so bad

I missed you so bad

Before you came into my life

I missed you so bad

And you should know that

So call me, maybe.



128

La démocratie, c'est quand on sonne chez vous à six heures du matin... et que c'est le laitier!

Henri Jeanson





Appelons-le M. P. Il a débarqué à vingt-et-une heures précise à Sartreuil, au 27 rue des Tamaris, appartement numéro 78. Il a grimpé les cinq étages sans ascenseur et a frappé à la porte, après avoir coiffé ses cheveux bruns, peignés en arrière sur un crâne profilé, ce qui lui ferait une tête de mafiosi certifié s'il n'y avait son visage.

M.P a une bonne tête. Une tête à jeter des confettis sur les mariés, à remettre sa tournée, une tête de brave homme et de bon père. Un visage valant absolution si l'on ne s'attarde pas sur les yeux. Anormalement intelligents, ils laissent

deviner une puissante agitation sous cette face étale, quand M. P. ne se contrôle pas et les ouvre tous grands. Alors, il les tient mi-clos, ce qui lui donne un côté asiatique. On passe de la Sicile à la Triade, mais rassurez-vous ça ne dure qu'une microseconde, M.P sait se tenir, prévenir les troubles de l'interlocuteur en vrai professionnel.

Il n'a pas peur des responsabilités, il les recherche même. On le dit bon gestionnaire, habile, suffisamment ondoyant avec ses pairs pour ne pas commettre d'impair ou froisser ses congénères et faire se lever les couteaux, au risque de couler tout le monde à la prochaine élection. Ses subordonnés le savent autoritaire, volontiers cassant, virtuose de l'exigence illimitée et de la caresse qui dresse les petits maîtres les uns contre les autres.

Le Président s'accorde volontiers ce pouvoir mineur qui ne l'oblige pas à montrer sa force et à s'employer, chaque jour offrant sa moisson de délicats coups de fouet.

La conjoncture politique est difficile. Le pays va mal. On ronchonne dans les foyers, on s'agite dans les usines, on proteste dans les rues. La presse tenue ose s'interroger, les francs-tireurs écharpent la classe politique dans son entier. Les sondages plantent des couteaux toujours plus profond dans la confiance du Président. Il a tout essayé mais les emplois s'évaporent comme une flaque au soleil, l'argent s'en va où il fait meilleur rendement, les français cassent en masse leur tirelire ou pleurent devant un plat de pâtes le quinze du mois. Bouquet funèbre, son propre parti l'accuse d'inaction, quand ce n'est pas d'incompétence. Menace, flatteries et passe-droits ne marchent plus, là comme ailleurs.

Un autre homme appuierait un pistolet sur sa tempe, ou s'envolerait loin de ce cloaque. Le Président est déprimé. Dans son bureau élyséen, il s'est planté une heure devant la fenêtre sans rien voir, repassant les problèmes, remâchant les alternatives impossibles, jusqu'à que tout cela devienne un bloc de pensée gelée, un lest prêt à l'enfoncer sans retour.

Il lui a semblé alors qu'il s'éveillait. Il se sentait las et flou, mais à l'écoute du plus profond de lui-même. Il lui fallait de l'air, une trouée dans cette réalité qui s'obstinait à le contrarier, à l'enchaîner. Il fallait non pas une espérance, lui savait qu'il portait toutes les espérances et tous les possibles. Non, il fallait une voix qui annonce la relance, qui certifie que demain serait et que la gloire n'est pas éphémère.

Le don lui est tombé dessus un jour avant ses seize ans. Sa mère l'avait plantée sur le palier pour la punir de n'avoir pas voulu confier la masse noire et rebelle de ses cheveux à la coiffeuse en bas de la cité. Elle patientait dans le froid relatif d'octobre quand sa copine Claudia a surgi toute excitée par la fête prochaine organisée par Sue, une copine de seconde. Claudia n'est pas la plus belle mais question énergie elle grillerait toutes les piles du monde! Sylvia la regarde et c'est une flamme jaune qu'elle voit autour d'elle. La flamme-Claudia, comme il y a la flamme-maman, la flamme-papa, ou la flamme-Djamel, bleutée avec un soupçon de rouge à la droite de son crâne, inquiétant pour une flamme si jeune. Mais pas plus Claudia que Djamel, papa ou maman ne connaissent la présence de leurs orbes de lumière, Sylvia l'a très vite compris.

Claudia s'approche mais ralentit peu à peu, et sa parole avec. Tout ça devient si lent. Sylvia se demande soudain si elle on ne l'a pas droguée. Un tour de Claudia, ce serait bien dans son style...Alors les volutes de lumière qui l'entourent s'étendent et deviennent transparents. Une vitre embuée, dirait-on, qu'une main invisible frotte. Au-delà, une piscine avec un plongeoir. La scène se rapproche puis recule, comme si la caméra n'était pas sûre de ce qu'elle filmait, puis zoome plus franchement sur le plongeoir. Claudia ne regarde pas la caméra. Elle sourit sur le plongeoir au soleil, prend des poses et danse pour les copines en bas, les garçons plus loin. Elle n'a même pas le temps de crier quand elle glisse et tombe. Son crâne heurte sans bruit le plongeoir en-dessous et un pantin fend l'eau, suivi d'un filet de sang menu. La fenêtre s'opacifie, devient sombre presque noire. Rien à voir avec le reste de la flamme jaune. Enfin cette tâche noire disparaît, absorbée par le reste de l'aura.

Rien qu'une voie de garage, un demain pour faire peur aux enfants. Bien sûr, ce doit être ça, ou un sale tour de Claudia.

Un sale tour, c'est sûr, quand Claudia est morte un mois plus tard. Tout était là, le plongeoir, ses danses stupides et le sang qui suivait la tête jusqu'en bas, jusqu'à la fin.

Il est là, il entre, la frôle. Il fait un pas de propriétaire avant de s'arrêter. Il se retourne. Elle sourit, incline la tête. Il sourit en retour, l'œil embusqué, intrigué. Jean, pull bien rempli, la voyance vingt et unième siècle sera discrète, ou ne sera pas. La fille, la femme en tous cas ne manque pas de chien au bout de ses boucles brunes et ce franc et rond regard, comme une fesse, comme une boule de cristal déjà à l'œuvre, donne envie d'aller plus avant. Psychologue la bête, sans doute. Doit être pas être la plus bête dans l'exercice à deux dos.

Elle vient lentement derrière son bureau en demi-lune, d'un mouvement habitué, languide. Il la suit, elle s'assoit sans façons et l'invite d'un geste à faire de même. Il cherche en vain un soupçon de l'habituelle déférence, cette incrédulité courbée qu'on offre à son image de puissance que ressassent les médias. Un rien piqué, il pose une main sur le bois foncé de ce bureau au style indéfinissable et la

complimente.

—Je me suis laissé dire que vous éclipsiez tous vos collègues sur la place de Paris.

Elle a bien perçu la pointe impérieuse derrière le velours. Il faut répondre à cette demande de résultat qui n'influe guère sur les fluctuations incertaines de l'aura de l'homme, tandis qu'à la marge émergent quelques bribes de son avenir. Elle incline sa tête fine et coule un regard profond avant de se redresser et de lui offrir un sourire candide flottant au-dessus d'une gorge que le pull comprime joliment, selon le diagnostic livré par son miroir avant que le personnage ne daigne apparaître.

— Il en est de notre art comme du sport de haut niveau.
Nous ne sommes jamais aussi bons que face à un destin d'exception. J'espère simplement, aujourd'hui, ne pas faire mentir cette maxime.

Il incline la tête, distillant la finesse ouverte de la repartie.

—Je m'en voudrais de ne pas vous faire donner le meilleur de vous-même.

A son tour, elle incline la tête en fermant les yeux, demeure

ainsi quelques secondes avant de saisir un paquet de cartes, seul ornement du bureau avec une petite boule de cristal posée sur un trépied de cuivre.

- —Nous travaillerons les cartes, pour cette fois.
- Elle lui tend le paquet.
- —Étalez-les de la main gauche et tirez-en quatre.

Les cartes parlent, les cartes se taisent, fuient ou reviennent offrir au Président un fragment frappant et énigmatique du futur. Lent ballet qui semble tournoyer plutôt dans son passé. Il sait qu'il doit peu parler, il comble tout de même les voies incertaines de ce tunnel vers demain, le lumineux demain qu'il arpentera, qu'il arpente pour arriver bientôt pas plus haut - y a-t-il plus élevé qu'un Président ? -, mais plus longtemps au plus haut, semble-t-il, dans la configuration symbolique qu'adoptent les figures et le décryptage qu'en offre la moderne pythie, qui adapte son phrasé souple aux ajouts de son interlocuteur à l'histoire qu'elle narre. Le schéma reste assez cryptique, avec une tonalité sombre indéniablement. Il délaisse rapidement le

passé, on dirait bien. Alors, ces prochains mois seraient encore chahutés du haut de la Tour sombre. Haine d'anciens soutiens, une faille viendrait, un dérapage imprévu dans l'échange. La communication, rectifie-t-il. Non, l'échange, vous et les autres. Je vois des scènes, des mises en scènes et des mises à l'écart. Une femme n'y est pas étrangère. Il pince les lèvres devant ces allitérations étudiés et cherche le lien, la personne qui pourrait donner sens, concrétiser l'obscure prescience.

Elle détache peut-être du mur du temps les ressorts de son couple, au lieu de la dynamique de sa carrière, qui sait... Il pense à sa femme. Ne l'a pas vue depuis... Pas besoin de se voir beaucoup, après tant d'années. D'autant qu'elle le tient par les couilles. Elle a appris beaucoup sur son entourage et les coups donnés pour faire carrière, évidemment. Ça ne peut s'appeler l'amour, évidemment. Malgré tout, elle reste jalouse. Il sourit. La voyante qui dévide du gris s'étonne, s'interrompt. Il lui fait signe d'un doigt de poursuivre et revient à cette femme qui demeure sa femme devant la loi. Elle sait le pire, elle sait l'autre, malgré les précautions, à

cause de celles-ci sûrement.

Ce serait peut-être les orages avec l'autre qu'annonce la pythie. Le Président n'ose mettre des noms sur la table. L'image de l'autre lui vient, qui l'émeut alors qu'il l'a quittée il n'y a pas cinq heures. Elle n'a rien d'officiel et si peu de cadeaux de lui, alors qu'elle le connaît bien plus que ne le connaîtra jamais la légitime. Quelques gênes stupides ont programmé leur entente si tard, alors qu'ils se rencontrés comme deux moitiés, comme ces stupides moitiés d'orange à la mode pour décrire l'âme sœur qui attendrait chacun dans sa vie. Deux moitiés d'un même cœur qui bat. Il ne serait pas étonné de leur parenté. Quelque chose comme frère et sœur en secret. Et tout cela serait en bascule balbutient les cartes. Il revient un instant à la voix, à la lampe, aux reflets qui joue dans les yeux de la voyante, puis s'échappe encore.

C'est seulement le secret et l'attente qui les lient à l'autre, sans doute. L'autre, double inversé de sa femme devant le maire et le prêtre. Elle pleure et se replie dans ses membres tout à fait graciles quand il promet de la rejoindre

officiellement, promet encore, peut-être pour qu'elle pleure et se mette à attendre alors qu'il la serre dans ses bras jusqu'à la prochaine fois, jusqu'au dénouement qui lui donnera cet homme en pleine lumière, dénouement qu'elle attend depuis pas mal d'années, tandis qu'avance la carrière de son amant. Il revient à la voyante comme on sort de l'eau.

Elle pose des mots comme des balises. Elle dépose les mots dans ses oreilles avec plus de lenteur. Les cartes rampent dans ses mains quand il les lui tend. Le tarot de Béline croche dans la chair. Embarras. Elle tousse, incline son visage vers la petite lampe, comme si plus de lumière pouvaient l'aider.

—Allez, allez, je ne crains pas l'avenir. Je me battrai, de toute façon.

Bon serviteur, le corps confirme ses mots. Le Président se redresse.

Elle entoure du doigt une boucle, la laisse puis la reprend. Son visage est très blanc, indistinct. Ses formes s'épurent, dirait-on, se mettent à la remorque de l'antenne intérieure. Pur esprit, elle voudrait être. Détacher la situation du drame. L'avenir est là, il n'est pas question de médire de lui ou de pleurer à ses pieds.

Et celui-là qui attend le taureau. Il vaudrait mieux pas. Parfois, elle se trompe, voilà ce qu'il faudrait dire, émousser la flèche...Réconforter ce pillard ? Autant jeter une pièce à un milliardaire...

Prend-t-il des gants, lui ?!.. D'ailleurs, quel que soit le puissant, l'impérieux, elle ne l'a jamais fait. Cette chose que certains appellent don la pousse. Comme une envie d'uriner, ou de parler. Bien sûr qu'elle s'est trompée, bien sûr qu'elle a trompé, et n'est même pas sûre de ne pas se tromper elle-même. Mais, un jour, elle a connu l'avenir. Ça ne s'oublie pas.

Elle y va, elle plonge, le tarot s'énerve, les cartes chauffent. Les lignes se creusent, le chemin du futur tremble. Elle prend sa boule de cristal, respire. En face, on suit. La boule fascine. Elle pose ses mains. Chaud. L'avenir bouillonne quelque part. Elle attend. Viennent des images qu'il ne voit pas, qu'il ne peut voir. Un vortex dans la boule. Un jour elle

plongera dans cette onde temporelle, à la suite de n'importe quelle vie qu'elle y distingue, juste pour gagner de vitesse l'avenir et savoir enfin si c'est lui qui nous fait où nous qui l'avons déjà dans nos têtes, nos corps, nos gênes. Mais pas dans celle-là. Le puissant a un avenir vilain qui le guette. Les cartes lui piquent les bouts des doigts quand il les tend. Son œil s'affole, son sourire ne cherche plus à l'accrocher machinalement. Il sent l'orage venir comme une bête. Oh non, elle ne fait pas d'erreur, l'onde est là, elle surfe.

Alors, un front noir qui viendrait et le Pendu pour clore le motif sombre. Mais quoi, que veut-elle dire ? Pitié, un peu de clarté, madame ! Vous me voyez déchu, pendu, décroché de la réélection ?!...

Elle bat les cartes, elle écoute ses doigts. Ils vibrent un lamento doloroso sans discontinuer. Mon dieu, il faut le lui avouer, mais il faut bien le dire, surtout !...

Il semble que ses cheveux ont noirci tout-à-coup, tant il a pâli. Vous voyez nettement cela ?...Bien sûr, vous me le dites depuis le début de notre entretien, en fait. Je suis parfois autiste, mais jamais sourd, vous savez. Il décroise ses jambes, lâche les cartes et pose sa main à côté comme une chose morte.

Je vois la dynamique, la croissance de la maladie, mais pas les bornes, pas son terme, Monsieur le Président. Ce n'est jamais figuré ainsi, mais il y a comme un écroulement. Vous connaissez les courbes économiques. En temps réel elles ne peuvent afficher de fin, puisque le temps se poursuit, mais quand une courbe fléchit suffisamment, l'issue à venir est, comment dire, plutôt prédictible.

Il reprend la parole, la lui arrache dirait-on. Sa voix est cassée soudain, la douceur s'est retirée de son visage toute entier, ne laissant que des os secs comme des bois flottés. Alors, un cancer... Dites-le!

Elle baisse les yeux, sachant trop qu'il n'y a rien à ajouter. Il va se lever, l'impérial, il va partir, il va me déprécier avant, me maudire ou m'infliger sa haine policée d'un baisemain. Du noir soudain s'est invité sous yeux. Il secoue la tête, remâche la nouvelle. Les fragments de l'avenir semblent glisser dans ses yeux glauques qui ne se posent nulle part,

143

maintenant. Il s'arrête enfin de dodeliner comme une bête braque et observe la femme qui lui rend son regard. Alors, vous avez fait un scénario sans doute impressionnant, ditil... Elle ne bouge pas d'un cil. Le silence piétine, digère les secondes, s'enfle de sa propre importance. Elle va se lever, quitter cet univers, ce métier qui n'en est pas un.

Il se redresse et lui décoche un sourire vierge de l'heure qui vient de s'écouler avant d'ordonner.

-Recommencez, voulez-vous.

144

Que l'on me donne six heures pour couper un arbre, j'en passerai quatre à préparer ma hache.

Abraham Lincoln.



Question. Can you tell us how you became involved with Patrick McGoohan and Danger Man?

Answer. Well, they needed a story editor on Danger Man and they asked me to take it over and that's when I met McGoohan.

Q. What was Danger Man like when you joined it ? **A.** A very successful series, but they were planning to go better and bigger, and they were planning to go into colour and in fact I set up the first two colour episodes.

- **Q.** So, Danger Man was all set to continue, what do you make of what actually happened to Danger Man at that point?
- **A.** Well, McGoohan quit! He got fed up. We all thought the series would go on. It was very successful, it had gone into colour, it was showing in America, but the pressure was enormous a series turnaround puts an incredible strain on an actor and I can quite understand that he'd had enough and he gave it up.
- **Q.** What were the first discussions about a possible next series... The Prisoner or whatever it might have been called at that time ?
- A. Well my feeling is that McGoohan wasn't really very keen on doing any other series. What he really wanted to do I think was to play Brand. He'd had an enormous success some years previously on the stage with Ibsen's 'Brand' and Brand personifies everything I think McGoohan would like to be: God! He was very good as God, so he wanted to play Brand ... again. He was very keen to set up 'Brand' as a film

and I think that was really what he wanted to do. What a lot of the people in the studio wanted was to keep their jobs! They hoped he'd go on doing a series and so I sat down at the typewriter one day - you know, any port in a storm and typed a couple of pages. They were about a secret agent - and after all Drake had been a secret agent - who suddenly quits without any apparent reason, as McGoohan had quit without any apparent reason, and who is put away! I had been doing some research into the Special Operations Executive and I had come across a curious establishment that existed in Scotland during the War into which they put recalcitrant agents - and who was more recalcitrant than McGoohan! - I thought it was an excellent idea to play around with. One of the things I didn't know was what to call it, so I ended up calling it THE PRISONER. Simple! The man was a prisoner - call it THE PRISONER. And McGoohan went for it. He was very curious about the historical or shall we say the factual side of it. For instance, could a secret agent disappear... you know, how could someone disappear in our society and be put away somewhere? And so I waffled on about « D » notices, how the authorities can ask the news media not to reveal something, as indeed happens in our time. He was very interested, he'd never heard of « D » notices in his life and that convinced him that this fantasy horror story had - as it does in fact have - a certain foundation in fact. Q. How did you go about setting the story in the first episode?

A. Well, the first episode's called « Arrival » and that's all it is - his arrival in the Village. It shows The Prisoner- the secret agent - resigning. He hands his resignation to me which is very apt in a way as I'm the evil genius of the whole thing ... and then it shows him being kidnapped and waking up in the Village with its way of life ... every Rover ... everything we've grown to love or hate as the case may be.

Q. Can you say something about your job as Script Editor - the difference between script editing and script writing?

A. I wasn't a script editor, I was a story editor really... pedantic point but it's important. Script editor suggests someone who blue-pencils scripts, a story editor's a man

who creates and thinks up stories. A story editor is the key man in any series, he is the man in whose hands is the ethos of the series, the spirit of the series, and it is his job to cast the writers and the authors the way a director casts the actors and the stars. It is his job to convey the meaning of the series to those writers and to, hopefully, make sure they write the kind of scripts that are required - to ride shotgun on the whole thing. He is the series on the writing side, just as the star - just as McGoohan - is the series on the acting side.

Q. How did you brief the writers - what kind of information did you give them ?

A. It isn't a question of information, it's a question of sitting down and talking, of knowing your writer in the first place, of getting on his wavelength and trying to help him get on your wavelength, bulling about ideas, guiding the writer, listening to what the writer feels, it's a partnership.

Q. Did any of the writers ever ask you for information about things that wee never clear in any of the episodes, like

« Who was No.6 ? Who is running the Village »? Did they actually want to know those solutions ?

A. Well, « Who is No.6 ? » is no mystery - he was a secret agent called Drake who quit. They asked who No.I might be, of course they asked who Number One might be - and I said Number One is the villain in charge, which is absolutely true.

(...)

La suite de cet entretien : http://www.the-prisoner-6.freeserve.co.uk/markstein.htm

C'est en 08 A.D, qu'Auguste rédige l'énumération des hauts faits destinée à son tombeau.



Troyer: I guess the first thing I should tell you is that your guest and mine is Patrick McGoohan. Mr. McGoohan, known familiarly to his friends as Number Six, was the creative force behind, the executive producer of, and in several cases the script writer of a series called « The Prisoner », which appeared on television a number of times, not least notably on this network. Mr. McGoohan has come here from Los Angeles to meet you and talk to you and to me. And to meet a group of Prisoner, ah, club

groupies, some of them from Seneca College which has been operating a course based on the series, some of them from OECA, and some other people, and we're going to talk about « The Prisoner » and I suppose the obvious first question is: Where the hell did that idea come from ? How'd you get started ?

McGoohan: Boredom, was how it started.

Troyer: Just that ? With T.V ? With society, or you ?

McGoohan: With T.V. initially. I was doing a series that was called « Secret Agent. » Was it called that here, or « Danger Man »? It had two titles.

Troyer: « Danger Man? »

McGoohan: And I'd made 54 of those and I thought that was an adequate amount. So I went to the gentleman, Lew Grade, who was the financier, and said that I'd like to cease making « Secret Agent » and do something else. So he didn't like that idea. He'd prefer that I'd gone on forever doing it. But anyway, I said I was going to quit. So he said, « What's the idea ? » This is on the telephone initially, so I

met him on a Saturday morning at 7 o'clock. That was always the time we had our discussions, and he said « Alright, what's the idea ? » and I had a whole format prepared of this « Prisoner » thing which initially came to me on one of the locations on « Secret Agent » when we went to this place called Portmeirion, where a great deal of it was shot, and I thought it was an extraordinary place, architecturally and atmospherewise, and should be used for something and that was two years before the concept came to me. So I prepared it and went in to see Lew Grade. I had photographs of the Village or whatever and a format and he said, « I don't want to read the format, » because he says he doesn't read formats, he says he can't read apart from accounts, and he sort of said, « Well, what's it about ? » Tell me. So I talked for ten minutes and he stopped me and said, I don't understand one word you're talking about, but how much is it going to be? So I had a budget with me, oddly enough, and I told him how much and he says, « When can you start? » I said Monday, on scripts. And he says, « The money'll be in your company's

account on Monday morning. » Which it was, and that's how we started. Behind it, of course, was a certain impatience with the numerology of society and the way we're being made into ciphers, so there was something else behind it.

Troyer: Was that a personal thing in terms of your reaction to society or was it more of an observation? Do you feel you're being...

McGoohan: I think we're progressing too fast. I think that we should pull back and consolidate the things that we've discovered.

Troyer: You didn't initially want to do 17 films?

McGoohan: No, seven, as a serial as opposed to a series. I thought the concept of the thing would sustain for only 7, but then Lew Grade wanted to make his sale to CBS, I believe (first ran it in the States) and he said he couldn't make a deal unless he had more, and he wanted 26, and I couldn't conceive of 26 stories, because it would be spreading it very thin, but we did manage, over a week-end,

with my writers, to cook up ten more outlines, and eventually we did 17, but it should be 7.

Troyer: But you did ten in two days? Ten outlines?

McGoohan: Over a week-end, yes. Outlines, I mean a sort of...7 or 8 page format.

Troyer: How would you have described or explained the concept of the series to those writers, the first time you sat down with them, what did you tell them?

McGoohan: It was very difficult because they were also prisoners of conditioning, and they were used to writing for « The Saint » series of the « Secret Agent » series and it was very difficult to explain, and we lost a few by the wayside. I had sat down and I wrote a 40-page, sort of, history of the Village, the sort of telephones they used, the sewerage system, what they ate, the transport, the boundaries, a description of the Village, every aspect of it; and they were all given copies of this and then, naturally, we talked to them about it, sent them away and hoped they would come up with an idea that was feasible.

Troyer: What about the philosophy, the rationale of the Village? What did you tell them about that? Its raison-d'etre, not its mechanics...

McGoohan: (very deliberately) It was a place that is trying to destroy the individual by every means possible; trying to break his spirit, so that he accepts that he is No. 6 and will live there happily as No. 6 for ever after. And this is the one rebel that they can't break.

Troyer: To what end was that process of breaking down the individual will?

McGoohan: To what end?

(...)

La suite de cet entretien : http://www.the-prisoner-6.freeserve.co.uk/troyer.htm

Six est le deuxième plus petit nombre composé (on dit qu'il est hautement composé).

- 01. Je me souviens de Joop Zoetemelk.
- 02. Enfant, comme tous les enfants je redoutais le Rôdeur, dont j'ai appris depuis qu'il s'agissait d'un ballon sonde de météorologie.
- 03. Trois ans d'instruction secondaire en trois minutes.
- 04. On introduit sapience & savoir dans une *petite fente* avec l'intention que d'une autre ils s'extraient transmutés.

- 05. Mon père, plus âgé que celui moyen des enfants de mon âge, portait, dit-on, la nuit ce que ma mère appelait « pinces à crans » cf. les tempes crantées, gelées dans la durée, de Patrick McGoohan.
- 07. La note numéro six s'est échappée.
- 08. Et si l'on contemplait de nouvelles perspectives ?
- 09. *Alphaville* n'est pas qu'un groupe *new wave* allemand originaire de Münster.
- 10. Il est question, dans un livre d'Hervé Guibert, d'une proposition griffonnée, je crois, dans des toilettes publiques, invitant une fillette à montrer sa *petite fente*.
- 11. À ce rythme-là, combien de vies en une?
- 12. Temps de cerveau humain disponible.

- 13. J'ai éprouvé à découvrir la nature véritable du Rôdeur la même déception qu'en contemplant de près une sphère de balisage dont on équipe les lignes à haute tension, dans une vitrine du Musée des arts modestes à Sète.
- 14. Qui raconte que qui raconte quoi : à en juger par l'épaisseur de votre feuilleté actantiel, les amis, m'est avis que vous faites de fameux gourmands.
- 15. On n'en sort pas.
- 16. Une veste betterave à revers matelassés, périmée à l'égal d'une tempe crantée.
- 17. N'ayez crainte.
- 18. Imaginer Julien Lepers posant dans son émission la question : Quel a été le traité d'Andrinople ?
- 19. Imaginer le béement des candidats.

- 21. Tâcher de se représenter le soulagement momentané des buzzers.
- 22. Marina Abramović, figure majeure de l'art performatif, propose à des volontaires, après qu'ils ont séparé les grains de riz des lentilles posés en tas devant eux, d'occuper des heures à les compter.

23. Quoi?

- 24. Élargir la fente de sa poupée.
- 25. 1878 : la Roumanie orientale a été déclarée province autonome et a quitté l'Empire turc.
- 26. Lors de sa première diffusion en France, au printemps 1968, le titre du sixième épisode de la série, *The General*,

162

fut traduit par *Le Cerveau*, pour éviter toute confusion avec Charles de Gaulle, alors président de la République.

- 27. Numéro six diversement joue, se joue, est joué.
- 28. Cet enseignement accéléré qu'on prise, qu'on prône, a-t-il à voir au final plutôt avec l'arrêt ? le gel ? augmenter sans graduer cinq cent vingt-cinq mille six cents fois environ la vitesse d'apprentissage revient-il à se mettre debout sur le frein au lieu qu'on écrase le champignon ? Numéro deux et sa clique frisent-ils le ridicule ?
- 29. Plus vite que quelle musique?
- 30. Si Brigadoon est un vrai village qui n'existe qu'un jour par siècle, Portmeirion en est un faux qui vit *twenty-four seven*.
- 31. Souvent en grandissant, les écailles vous tombent des yeux.

- 33. À partir de l'énoncé suivant : *On bâtit toujours sur les cendres de quelque chose qui a été détruit*, on bâtira, à l'aide du dictionnaire intuitif de son téléphone portable des énoncés dans le genre ready-made tels que : *On bâtit* tous les cas de figure de style.
- 34. Détruire les écailles, créer les yeux.
- 35. Repoussons les limites ; l'existence augmentée.
- 36. « numéro six » respecte la contrainte oulipienne du prisonnier proscrivant les lettres à jambage.
- 37. La musique des sphères.
- 38. Il m'est arrivé, enfant, petit enfant de confondre quelquefois *Le Prisonnier* avec *L'Île fantastique* : dans l'un j'attendais Tattoo qui ne s'y trouvait pas, dans l'autre le

Ballon gardien roulant cependant sur d'autres rives et j'avais peur deux fois – d'où il ressort que j'accolais par surcroît Tattoo au Klokoe des *Avengers* – il faut à tout prix qu'une série détraque, il convient qu'elle chiffonne.

- 39. Bonjour chez vous, certes, mais chez qui?
- 40. Coup de chapeau au trait de génie : l'œuf de Colomb synchro-labial de Jacques Thébault.
- 41. Nous échapper, mais qu'est-ce au juste qui nous échappe ?
- 42. 1885 : le Rwanda ornithologique a été déclaré proxémique autoritaire et a rabougri l'emplissage uruguayen.
- 43. Il est entendu que l'épisode numéro six du *Prisonnier* n'a strictement rien à voir avec le rouge d'Andrinople, à preuve que celui-ci résulte d'un abominable mélange de graisses

rances, d'huile, d'urine et d'excréments, quand au Village le parfum du jour est fraise.

- 44. Écailler un œil, écaler l'œuf de Colomb.
- 45. Charles de Gaulle doit être détruit.
- 46. Si l'on soumet à notre moteur de recherche la requête suivante : « Guibert + "petite fente" », on atterrit au beau milieu de la librairie Benoît Guibert évoquant une *petite fente* au dos d'un ouvrage proposé d'occasion si l'on ajoute « Hervé » : *petite fente* dans la marge, *petite fente* en bas du dos.
- 47. C'est en premier des yeux de Paul que sont tombées les écailles.
- 48. On accélère, on miniaturise : s'agit-il de ce qu'on nomme communément une série visionnaire ?

- 49. *La chatte sort ses griffes* n'est pas un film pornographique.
- 50. D'une recherche plus pointue il appert que la *fente* est diversement au bas de mon ventre, de lumière entre deux éclipses, c'est peut-être une *fente*, métallique, étroite, de la porte du couloir, au ras de l'œil, du parquet, dans le mur, béante, noire, de feu et de givre, dégoûtante son emplacement —, *fente* noire et verticale, puis de la *fente* on choit à la Ferté-sous-Jouarre, la Ferté-Imbault et plein des langues étrangères.
- 51. Vitesse supraluminique et invisibilité.
- 52. Étant entendu que le Rôdeur est globeux à l'égal de la sphère de balisage, faut-il en déduire que nos désillusions de grands enfants ont souvent à voir avec le rond, avec l'orbe?
- 53. Et indéniablement, le rire est sardonique.

- 54. Si grâce à la fanfare du Village tout n'est plus qu'harmonie, à l'inverse, une cacophonie municipale paraît-elle plausible ? un charivari des Mineurs de Lens ?
- 55. Plus vite que Guy l'Éclair.
- 56. Peut-on, quoique au ixième degré, envisager *Le Prisonnier* comme une série pornographique ?
- 57. À très peu près la série a mon âge et j'ai le sien, mais où j'ai dû grandir mûrir vieillir en à tout coup m'acclimatant, la série se cramponne sec à son esthétique sixties, ravissant qui la kiffe qui des deux le mieux résiste ? à quoi m'avance d'avancer ? s'agit-il d'encenser le surplace ?
- 58. Le numéro six est sorti Duchamp.
- 59. Esthétique sixties, esthétique sixties, certes mais péremption la veste les crans le bi, l'harmonie moi que *Le Prisonnier* laisse vieillir sans lui, dois-je me périmer pour

adopter sur nos bis la stase ?

durer ? nous faut-il, décidément, pour nous éterniser

- 60. Savait-on que « sardonique » ne qualifie qu'un rire ?
- 61. On dit aussi déciller les yeux des Villageois décillés souhaiteraient-ils en découdre ou s'en battraient-ils l'œil ?
- 62. Les Messieurs de Port-Royal parlaient de désaveuglement.
- 63. Le Village, à quelques détails près de l'épisode numéro six est l'*Achille immobile à grands pas* de Valéry.
- 64. Évaluer les risques de figement des candidats à *Questions pour un champion*.
- 65. voici ces numéros en excès, avec arcanes en masse, inconnu insensé cocos véreux –, voici numéro six mer ou maison sans succès à ancrer ce mec avec son vœu : se

sauver, évacuer son carcan, mais ici, évasion : non – misère...

66. « — Qu'est-ce que vous voulez ? — Des renseignements. »

67. Avancer une idée périmée doit-il être tenu pour un recul ?

68. Professeur, vos écailles me font tomber les yeux – ou bien : Les yeux tomber me font, Professeur, vos écailles – ou bien : Tomber vos écailles, Professeur, les yeux me font – ou bien : Me font vos écailles tomber, Professeur, les yeux.

69. Le Prisonnier est-il un maître de philosophie?

70. Dans *Les Regrets*, Joachim du Bellay parle de *riz* sardonien.

- 71. Choses qui frisent le ridicule : le huit-reflets avec les lunettes noires des membres chargés d'approuver les cours catégorie éducation ; le psittacisme des Villageois ; Julien Lepers en Numéro douze ; le Général à quarante-sept années de distance.
- 72. On bâtit votre confiance et la maison pour les autres.
- 73. Frédéric Forte, inventeur de la forme des 99 notes préparatoires, s'il s'installait au Village se verrait-il obligatoirement attribuer le numéro quatre-vingt-dixneuf?
- 74. Après tout : le bi logo de la série.
- 75. « Ennuyez-vous jusqu'à parvenir à libérer votre esprit. »
- 76. *On bâtit* là, je me souviens bien de votre côté enfant.
- 77. L'œil-caméra est sans écailles.

- 78. À supposer qu'Abramović à présent enfume au lieu de performer, son riz pourrait-il être qualifié de sardonien ?
- 79. Les petits draps jetés sur les sculptures, dans l'épisode six, c'est l'art cillé ici cependant nulle écaille : la dictature du fil et de l'aiguille.
- 80. Bouche cousue.
- 81. *Le Prisonnier* pourrait-il être qualifié de série ophtalmique ?
- 82. On bâtit dès que possible vos ambitions.
- 83. Si le Général advient, quel sens recouvriront les expressions « en un tournemain » ou « en deux temps trois mouvements » ? penser à réviser les dictionnaires, y compris pourquoi pas les intuitifs.

- 84. Si l'on écrit qu'on pense à Philip K. Dick, qui au vrai le pense et qui l'écrit ?
- 85. On bâtit, le monde est content.
- 86. L'un des apanages du super-héros consistant en sa rapidité d'intervention, peut-on dire de Portmeirion qu'il équivaut, le temps d'un épisode et via le Sublimateur, à un univers Marvel, mais sublimé ? à une Astro City cillée ?
- 87. Sublime, forcément sublime.
- 88. « Because life is so fast, you have to make art slow. »
- 89. Si l'on en croit le Professeur, nous avons été joués.
- 90. Ramasser en trois minutes trois ans revient à ramener à vingt secondes la durée de gestation humaine prévoir des balles, des bulles, des billes, des ballons, des pommeaux, des perles, des pelotes pour pallier la nostalgie du rond.

- 91. Combien de révolutions, au juste, pour que le tour soit joué ?
- 92. Combien de coups pour la cuiller à pot ?
- 93. Un Général borborygmique n'est à tout le moins pas la manifestation d'un général en bonne santé, et pas rien qu'à Colombey-les-Deux-Églises.
- 94. *On bâtit*, unique et intense, vous pouvez empêcher la fin des travaux.
- 95. Ou comment montrer patte blanche à une petite main bleue.
- 96. Attention *spoiler* : au dix-septième et ultime épisode de la série *Le Prisonnier*, le Prisonnier s'échappe grâce à un sort d'invisibilité et deux *extra lives* figurées en haut à gauche de

votre écran par deux petits cœurs schématiques et qui palpitent avec placidité.

- 97. Éca(rqu)iller l'œil spectatoriel.
- 98. Le Maître du Haut Château.
- 99. Bonne chance pour votre examen.

Vous retrouvez cette caractéristique dans le 666 qui est la triple émanation des îles centrales.





1818 draisine Karl von Drais Allemagne



1830 Vélocipède à deux roues Thomas McCall Écosse



1860 Bicyclette à pédales Pierre Michaux France



1870 Grand Bi James Starley 178



1885 Bicyclette de sécurité John Kemp Starley Angleterre



Années 1960 Vélo de course ---États_Unis



Milieu des années 1970 Vélo Tout Terrain (VTT)

États-Unis

Image Wikipédia Commons

Si vous ne pouvez expliquer un concept à un enfant de six ans, c'est que vous ne le comprenez pas complètement.

Albert Einstein.



Chaque province marque ses esclaves d'un signe particulier et distinctif. Le faire disparaître est pour eux un crime capital, ainsi que franchir la frontière et parler avec les esclaves d'une autre province. Le simple projet de fuir n'est pas moins dangereux que la fuite elle-même. Pour avoir trempé dans un pareil complot, l'esclave perd la vie, l'homme libre, la liberté. Bien plus, la loi décerne des récompenses au dénonciateur ; elle lui accorde de l'argent, s'il est libre ; la liberté, s'il est esclave ; l'impunité, s'il était complice, afin que le malfaiteur ne trouve pas plus de

sûreté à persévérer dans un mauvais dessein qu'à s'en repentir.

Telle est la pénalité du vol chez les Polylèrites. Il est facile d'y apercevoir une grande humanité jointe à une grande utilité. Si la loi frappe, c'est pour tuer le crime en conservant l'homme. Elle traite le condamné avec tant de douceur et de raison, qu'elle le force à devenir honnête et à réparer, pendant le reste de sa vie, tout le mal qu'il avait fait à la société.

Aussi est-il excessivement rare que les condamnés reviennent à leurs anciennes habitudes. Les habitants n'en ont pas la moindre peur, et même ceux d'entre eux qui entreprennent quelque voyage, choisissent leurs guides parmi ces esclaves, qu'ils changent d'une province à l'autre. En effet, qu'y a-t-il à craindre ? La loi ôte à l'esclave la possibilité et jusqu'à la pensée du vol ; ses mains sont désarmées ; l'argent est pour lui la preuve d'un crime capital ; s'il est pris, la mort est toute prête et la fuite impossible. Comment voulez-vous qu'un homme vêtu

autrement que les autres puisse cacher sa fuite ? Serait-ce en allant tout nu ? Mais encore son oreille à demi coupée le trahirait.

Il est également impossible que les esclaves puissent ourdir un complot contre l'État. Afin d'assurer à la révolte quelque chance de succès, les meneurs auraient besoin de solliciter et d'entraîner dans leur parti les esclaves de plusieurs provinces. Or, la chose est impraticable. Une conspiration n'est pas facile à des gens qui, sous peine de mort, ne peuvent se réunir, se parler, donner ou rendre un salut. Oseraient-ils même confier leur projet à leurs camarades, qui connaissent le danger du silence et l'immense avantage de la dénonciation ? D'un autre côté, tous ont l'espoir, en se montrant soumis et résignés, en donnant par leur bonne conduite des garanties pour l'avenir, de recouvrer un jour la liberté ; car il ne se passe pas d'année qu'un grand nombre d'esclaves, devenus excellents sujets, ne soient réhabilités et affranchis.

Pourquoi, ajoutai-je alors, n'établirait-on pas en Angleterre une pénalité semblable ? Cela vaudrait infiniment mieux que cette justice qui exalte si fort l'enthousiasme de mon savant antagoniste.

—Un pareil état de choses, répondit celui-ci, ne pourra jamais s'établir en Angleterre, sans entraîner la dissolution et la ruine de l'empire.

Puis il secoua la tête, se tordit la lèvre et se tut.

Tous les assistants d'applaudir avec transport à cette magnifique sentence, jusqu'au moment où le cardinal fît la réflexion suivante :

—Nous ne sommes pas prophètes, pour savoir, avant l'expérience, si la législation polylèrite convient ou non à notre pays. Toutefois, il me semble qu'après le prononcé de l'arrêt de mort, le prince pourrait ordonner un sursis, afin d'essayer ce nouveau système de répression, en abolissant en même temps les privilèges des lieux d'asile. Si l'essai produit de bons résultats, adoptons ce système; sinon, que les condamnés soient envoyés au supplice. Cette manière

de procéder ne fait que suspendre le cours de la justice et n'offre aucun danger dans l'intervalle. J'irai même plus loin; je crois qu'il serait très utile de prendre des mesures également douces et sages pour réprimer et détruire le vagabondage. Nous avons entassé lois sur lois contre ce fléau, et le mal est aujourd'hui pire que jamais.

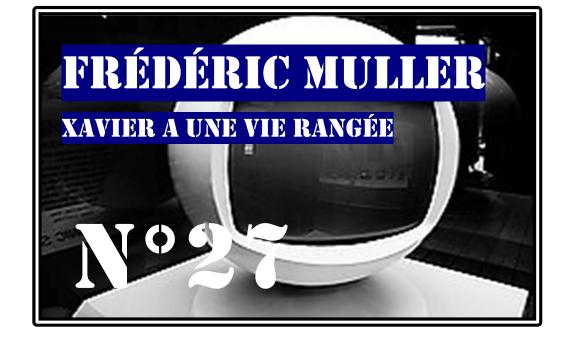
A peine le cardinal avait-il cessé de parler, que les louanges les plus exagérées accueillirent les opinions appuyées par Son Éminence, qui n'avaient trouvé que mépris et dédain quand seul je les avais soutenues. L'encens pleuvait particulièrement sur les idées du prélat touchant le vagabondage.



L'avenir contient de grandes occasions. Il révèle aussi des pièges. Le problème sera d'éviter les pièges, de saisir les occasions et de rentrer chez soi pour six heures.

Woody Allen.





Sa vie a basculé dans l'absurde quand le facteur a sonné pour lui faire signer un recommandé. Xavier connaissait bien son facteur, un homme grand aux épaules droites, qui parlait et sentait fort, avec un coup de sonnette caractéristique, insistant à la limite de l'irritant. Xavier avait décidé qu'il fallait s'entendre avec son facteur et avait préféré ne pas faire de remarques. Ce jour-là le coup de sonnette était étonnamment bref et Xavier avait été surpris quand l'interphone vieillissant avait crachoté «je monte... un recommandé...» Il n'aimait pas les recommandés, on

envoyait rarement un recommandé pour annoncer une naissance ou inviter à une fête. Le pas du facteur se rapprochait dans l'escalier. Xavier se fit la remarque que sa démarche avait quelque chose de plus léger que l'habitude, un pas moins traînant et surtout moins lourd. Peut-être s'agissait-il d'un remplaçant, l'interphone avait trop de bruits parasites pour qu'il ait bien pu reconnaitre la voix. En tournant le dernier palier, Xavier eut la confirmation que ce n'était pas le facteur habituel, celui-là était plus petit et moins corpulent, ce qui expliquait la différence dans les bruits de pas. Il montait penché en avant, la tête rentrée dans les épaules et coiffée d'une casquette bleue de sorte que Xavier ne put voir son visage qu'au dernier moment. Ce qu'il découvrit sous la casquette le stupéfia. C'était lui. Pas quelqu'un qui lui ressemblait, pas quelqu'un avec qui il aurait partagé par hasard quelques traits. C'était lui-même en facteur. Il en avait le souffle coupé. Ce qui le retint de crier, c'était le calme de l'autre lui. Le facteur l'avait regardé distraitement, d'un coup d'œil automatique, un balayage qui transformait le regard croisé en prise de contact

oculaire d'un niveau syndical. Les yeux de l'autre lui avaient vite replongé dans la sacoche pleine de courriers, à la recherche du recommandé. Pendant ces quelques instants de recherche, Xavier détailla avec angoisse et incrédulité le visage du facteur. Il avait l'impression de voir son visage dans un miroir, mais un visage qui aurait pris son indépendance, qui aurait cessé, par rébellion ou esprit de contradiction, de suivre fidèlement ses mouvements. Il cherchait l'erreur, le détail qui aurait signé la fin du cauchemar, la différence qui prouvait qu'il y avait sur le palier non pas un double de lui-même mais bien une autre personne, un autre, un étranger. Mais tout y était, le grain de beauté au menton, la cicatrice de varicelle sur la narine droite, le nez légèrement dévié vers la gauche, la lèvre inférieure partagée en deux par une gerçure inguérissable. Tout était identique. Tout sauf la barbe naissante du facteur, alors que Xavier était fraichement rasé ; mais ce n'était pas une différence, c'était simplement la preuve que son autre lui avait une vie indépendante. Cet examen de quelques secondes l'avait laissé sans voix, littéralement

sidéré, avec une boule au ventre naissante, une angoisse d'avoir perdu la raison. Et ce calme de l'autre lui-même! Comment avait-il pu le découvrir et replonger son regard dans son sac, sans même un frémissement ou plissement de paupière. Voir un signe de surprise ou d'interrogation sur le visage du facteur, même infime, aurait soulagé Xavier. Cela aurait signifié que l'autre aussi était surpris par la ressemblance. Au lieu de ça, le facteur releva la tête et, d'un air scandaleusement anodin, tendit le recommandé avec un stylo Bic bleu et demanda à Xavier de signer là, et puis encore là s'il vous plait. Xavier signa machinalement, une goutte de sueur coulait le long de son front. Il essayait de capter le regard de l'autre lui, de déceler une lueur de doute, tout en craignant de passer pour un fou. Le facteur arracha la feuille rose et la lui tendit, puis rangea le récépissé dans sa sacoche et tourna les talons sans même avoir rendu un regard à Xavier.

Xavier resta planté sur le palier de longues minutes. Il se demandait si il avait rêvé, passa en revue ses derniers repas pour essayer d'expliquer le phénomène par un

empoisonnement. Mais aucune explication rationnelle n'émergea de cet inventaire, aucune maladie récente, aucun médicament dont il aurait mésestimé les effets secondaires, aucun choc sur la tête, aucun traumatisme dans sa vie bien articulée. Peut-être avait-il mal vu, c'est vrai qu'il s'était levé un peu vite de son canapé lorsque le facteur avait sonné, un afflux sanguin trop rapide dans le cerveau avait peut-être brouillé son discernement, il avait alors simplement halluciné, ou expérimenté un « déjà-vu » d'un autre genre. Il voulut revérifier et courut à la fenêtre pour voir le facteur sortir de l'immeuble. Mais quand il se pencha vers la rue, le facteur était remonté à vélo et il ne voyait que son dos. Ce qui était certain c'est que la carrure était la même, c'est-à-dire la sienne, légèrement voutée, la tête se balançant avec souplesse au rythme du pédalage. Xavier était presque soulagé. Ne plus voir la tête du facteur lui permettait de croire que tout ça n'avait été qu'un très mauvais trip. Il s'apprêtait à quitter la rue des yeux quand un autre personnage apparut au bout du trottoir, à quelques dizaines de mètres. C'était un des juifs du

quartier, Xavier les reconnaissait tout de suite car ils étaient tous habillés de la même façon, avec un pardessus noir ouvert sur une chemise blanche, un pantalon trop court et un chapeau noir à large bord. Xavier habitait au milieu du quartier juif de Strasbourg et en concevait une indifférence qui était bien plus que du respect. Il ne se positionnait pas comme observateur des juifs du quartier, ou comme certains de ses collègues, ne proclamait pas de manière insistante et suspecte que tous ces juifs « ça ne lui posait vraiment pas de problème », il vivait simplement dans une rue ou une proportion plus importante de ses voisins étaient de confession israélite. Tout au plus s'amusait-il parfois à les voir se déplacer en groupe le vendredi soir, hommes et femmes à part, et à les entendre se siffler depuis la rue pour ne pas avoir à sonner. L'homme qui s'avançait sur le trottoir opposé n'avait donc rien pour retenir son attention. Sauf son allure. A cette distance il ne pouvait voir son visage car il était caché par les bords de son chapeau, mais son allure était familière. L'angoisse qui venait de diminuer dans son estomac se réveilla et Xavier

eut le pressentiment affreux que l'allure du juif était beaucoup trop familière. A vrai dire il avait la même allure que le facteur, c'était à dire qu'il avait « son » allure. Xavier suait maintenant à grosse goutte. Il se pencha un peu plus par la fenêtre et calcula mentalement le trajet du juif pour se rendre compte que s'il ne changeait pas de trajectoire il ne pourrait jamais voir son visage. Il passerait au droit de son immeuble mais sur le trottoir d'en face et, de là où il était, c'est-à-dire trop haut, il ne pourrait jamais voir son visage et découvrir si il passait définitivement dans le monde des fous à lier. Xavier s'apprêtait à fermer la fenêtre pour descendre dans la rue en avoir le cœur net guand le juif infléchit sa course pour se rapprocher de l'agence immobilière qui était juste en face de son immeuble. Xavier vit le corps du juif se tourner au ralenti vers la vitrine et son visage apparut en reflet, d'abord largement caché par son chapeau, puis se découvrant à mesure qu'il détaillait les annonces en haut de la vitrine. A cette distance les détails étaient flous mais le doute n'était pas permis, Xavier se voyait une version juive de l'autre côté de la rue, un autre

lui-même à la recherche d'une bonne affaire dans le quartier.

Xavier était à la fois frigorifié et en sueur, il chercha à tâtons le bras du canapé pour s'y laisser tomber lourdement. Le deuxième lui-même laissait peu de doute, il devenait fou. Il s'était toujours demandé ce que ça faisait de sombrer dans une autre réalité, de devenir taré, dingo, frappé. Il avait vu comme tout le monde des reportages sur des asiles d'aliénés, et avait toujours regardé ça avec un mélange de pitié et de compassion, mais aussi avec le soulagement discret que ces gens soient bien retenus dans un lieu fermé. Il avait toujours considéré la folie comme un état donné à la naissance, et croyait peu à l'apparition ex nihilo d'une démence chez quelqu'un de bien portant. On devait d'une manière ou d'une autre cacher ça au fond de soi et parfois ça ressortait. Ce qui le terrifiait était qu'il ne voyait vraiment pas comment ça avait pu naître en lui. Il s'était toujours senti désespérément normal, il faisait bien quelques cauchemars, avait depuis l'enfance une phobie des serpents, mais là aussi rien que de très banal, voire

légèrement cliché. Il n'arrivait pas à comprendre à quel moment ça avait basculé, à quel moment le réel était sorti par la petite porte pour laisser place à ce qui ressemblait de plus en plus à une hallucination très sophistiquée. La petite musique faiblissante de la raison lui disait que c'était peutêtre une coïncidence, il avait mal vu le juif, uniquement son reflet dans la vitrine, l'angoisse après sa rencontre avec son double en facteur avait tellement embrumé son cerveau qu'il avait certainement forcé la ressemblance et avait voulu voir en quelques traits semblables un nouveau sosie. Il se releva précipitamment pour scruter la rue. Le juif était loin maintenant de l'autre côté, vers la grande avenue et personne d'autre ne se rapprochait de sa fenêtre. Soudain une idée étrange naquit en lui, peut-être avait-il changé de visage, c'est pour ça que le facteur n'avait pas tiqué. Il avait par je ne sais quel mécanisme encore plus tordu été « échangé », il courait maintenant vers la salle de bain, persuadé qu'il verrait dans le miroir le visage du facteur, ou un autre visage, il y avait eu une grande redistribution, les chaises musicales de l'apparence, il avait simplement raté le flash info et tout s'expliquerait très bien ainsi, on échangeait régulièrement les visages et même les corps, pour rebattre les cartes, redistribuer les chances et les atouts corporels. Celui qui était maigrichon et contrefait héritait d'un corps d'athlète, tel autre qui charmait par son élégance et son port altier devait subir un corps affaissé et une démarche gauche. L'idée lui plaisait, elle avait quelque chose d'égalitaire, tout le monde était sur le même pied ou en tous cas changeait de pied régulièrement. Devant le miroir, l'histoire qu'il avait échafaudée en quelques secondes s'effondra, c'était bien lui, lui le facteur, lui le juif, lui Xavier. Aucun signe de changement dans son visage, la même marque à la narine, la même cloison déviée, la même lèvre inférieure fendue. Il était devenu fou sans explication et sans préavis. Mécaniquement il sortit de la salle de bain pour se replonger dans le canapé et alluma machinalement la télévision.

Cauchemar au zapping. La télé du matin était rarement excitante, mais se voir en Sophie Davant, ça réveillait. Xavier était sur toutes les chaînes, il déversait les infos sur

BFM TV et proposait une ceinture amincissante électrique sur M6 Boutique, il se trémoussait dans un clip de R'n'B vulgaire et s'endormait sur les bancs de l'assemblée, d'ailleurs il était député dans toutes les circonscriptions, il jouait à tous les postes au football, même les Teletubbies lui ressemblaient. Xavier zappait et le filet de bave qui lui coulait le long du menton atteignait son polo. La terreur le disputait à la curiosité ; jusqu'à quelle chaine de sa Freebox, qui en comptait 572, le phénomène allait-t-il s'étendre ? Il était partout, sur les chaînes chinoises et brésiliennes, sur les chaînes de jeu vidéo, sur la seule chaîne érotique à laquelle il était abonné. Fantasme ultime que de se voir baiseur et baisé. Xavier zappait à un rythme très régulier, c'était son doigt qui commandait. Son doigt commandait et ses yeux décryptaient des images de plus en plus folles où son visage se répétait comme dans un kaléidoscope. Les images défilèrent pendant de longues minutes avant que Xavier recommence à aligner deux pensées claires.

Il voulut tester la réalité avec un être proche. On aura changé les inconnus, les passants, le facteur, mais on n'aura pas touché à ses proches. Xavier composa le numéro d'Oscar son meilleur ami et quasi voisin. Il préférait se faire la main sur un ami plutôt que de risquer d'être déçu par la famille; et voir sa sœur avec sa tête lui paraissait le comble de l'ignominie. Oscar répondit à la deuxième sonnerie, sa voix était presque inchangée, hormis une petite inflexion qui parut familière à Xavier. « Viens vite, je deviens fou, il faut que tu me sortes de cette merde, j'ai besoin de te voir le plus vite possible...» ses propos durent paraitre suffisamment incohérents à Oscar qui lâcha un « Calme toi, j'arrive...»

En attendant Oscar, Xavier se remit à zapper, plus lentement cette fois, et en scrutant les images pour détecter la supercherie, pour voir les raccords et les traces de travail sur l'image. Il voulait encore croire à une machination, mais les images était parfaites, son visage était là, sous toutes les coutures, sur tous les corps. Il se voyait en danseuse étoile, occupant avec grâce l'écran dans une suite de mouvements maitrisés dont il ne se savait pas capable. Un reportage sur le 11 septembre, il était le

pompier qui émergeait blanchi et la virgule qui tombait, même si on ne voyait pas son visage, c'était lui, il en était persuadé. Il était mort tant de fois et en direct, et il était ressuscité pour participer aux anges de la téléréalité, les seins refaits. On sonna. Oscar.

Xavier répondit à l'interphone, ouvrit sa porte palière et retourna s'assoir dans le canapé. Oscar monta les escaliers rapidement, poussa le battant. Oscar avait le visage de Xavier. Xavier ne fut pas surpris mais déçu, il espérait encore une sortie mais il devait rester prisonnier de sa folie. Oscar le dévisagea en silence, il s'était arrêté après la porte.

—Qu'est-ce qu'il t'arrive, tu m'as fait flipper avec ton coup de fil, j'ai cru que t'étais blessé...

— Tu ne vois pas?

Xavier était pris de panique, Oscar n'avait pas cillé en le voyant assis sur le canapé, ses yeux avaient vite dérivé vers le reste de l'appartement, il cherchait un indice et n'était visiblement pas choqué d'être le clone de son ami. Si Oscar ne voyait rien, c'est que tout était normal. Il était

parfaitement normal que tout le monde ait le même visage, c'est-à-dire le sien. Il était tout à fait normal que jeunes, vieux, femmes et enfants aient le même visage, décliné aux âges et sexes de corps différents. Xavier était soudain très calme. Il comprit en un instant que la solution ne viendrait pas d'Oscar. Oscar faisait partie intégrante du problème. Il était un parmi d'autres, un parmi ses semblables.

Xavier sortit de sous le coussin le grand couteau qu'il avait cherché dans la cuisine pendant qu'Oscar montait. Il avança sans un mot et planta la lame dans le cœur de son ami. Son geste lui parut affreusement banal. Il n'avait pas l'impression de faire du mal à quelqu'un d'autre puisqu'Oscar avait le même visage que lui. La surprise la plus totale s'afficha dans les yeux de son double, un filet de sang apparut à sa lèvre. Oscar s'écroula, aussi mort que Xavier était vivant. Il se prit à détailler son visage sans vie, son visage après la mort, c'était vertigineux, une sorte de manifestation de l'immortalité ou plutôt le premier stade de la métempsychose, il était à la fois mort et vivant, dans

un état intermédiaire. Ailleurs, un autre lui était né alors qu'Oscar mourait.

Xavier laissa s'égoutter le couteau, se retourna, traversa le salon et avant de se précipiter par la fenêtre, prit le soin d'éteindre la télé.

Xavier tu es ici devant moi car tu as échoué. Nous t'avons mis à l'épreuve et tu nous as déçus. Loin de toi les 1000 vierges et l'herbe grasse, tu descends maintenant aux terres d'en bas où ton épreuve commencera et recommencera éternellement. Tu n'as pas pu te faire à tes semblables. Tu as suicidé ton image. Tu étais un parmi les tiens. Tu as cru que l'enfer était autour de toi, mais l'enfer c'était toi. Tu te croyais prisonnier, mais dans les terres du milieu, la prison est un délice à côté de ce qui t'attend aux terres d'en bas. Va, tombe, gémit sur ton sort et regrette tes gestes pour toujours. En bas ils sont légion et tu es seul.

Celui qui avait parlé n'avait pas le visage de Xavier. Il le poussa doucement, et Xavier chuta.

202

L'homme naît bon. Ça commence à se dégrader entre six et sept mois.

Georges Perros.





Il n'est nulle part fait mention de l'œilleton dans le code de procédure pénale. Il est simplement stipulé que la présence de chaque détenu doit être contrôlée au moment du lever et du coucher ainsi que deux fois par jour au moins, à des heures variables (art. D. 271). Des rondes sont effectuées après le coucher et au cours de la nuit selon un horaire fixé et quotidiennement modifié par le chef de détention (D. 272 CPP). La raison d'être de l'œilleton est de s'assurer de la présence des détenus en cellule, de détecter les évasions, les suicidés et les tentatives de suicide. Il permet

également, tout en apportant aux surveillants une protection physique. En service de nuit, la gradé est le seul à détenir les clés des cellules pour des raisons de sécurité («Sécurité des établissements pénitentiaires», administration pénitentiaire 1983). En effet, les équipes fonctionnent en effectif restreint. Les surveillants sont amenés à allumer la lumière de la cellule à plusieurs reprises. Tout doit être visible dans la cellule, notamment les toilettes situées en général dans le champ de vision de l'œilleton. Le comité européen de prévention de la torture (CPT), dans son rapport, recommande pourtant à la France de généraliser le cloisonnement des toilettes en cellule. Cette utilisation de l'œilleton fait naître chez les détenus un sentiment de persécution. L'individu garde constamment à l'esprit que le surveillant peut passer l'inspecter. Il est placé dans un état de qui-vive permanent, qui tend à renforcer les sentiments de paranoïa.

« Et tu vois, quand t'es aux chiottes, t'as un chiotte, t'es assise sur une chiotte, et en face du chiotte t'as un mur, t'as un œil. Tu peux être en train de chier, la gardienne elle regarde dans l'œil. T'as un lavabo, avec un œil. Tu vois, tu n'as plus rien. T'es surveillée tout le temps [...] Ben la mineure là elle y était depuis six mois. Des fois je lui disais " Oh mais habille toi ". Tu vois, elle faisait plus attention! Ah totalement, un oubli complet. Elle mettait un tampon devant nous, elle l'enlevait. Parce qu'elle avait plus de corps, elle n'avait plus rien. »

Témoignage d'une ex-détenue, in « Sexualités et violences en prison », OIP, 1996.

Le plus petit groupe non abélien est le groupe symétrique S3 qui possède 3! = 6 éléments. S6, avec 720 éléments, est le seul groupe symétrique fini qui possède un groupe d'automorphismes extérieurs non trivial.



C'était une journée d'avril froide et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais. Il passa rapidement la porte vitrée du bloc des « Maisons de la Victoire », pas assez rapidement cependant pour empêcher que s'engouffre en même temps que lui un tourbillon de poussière et de sable.

Le hall sentait le chou cuit et le vieux tapis. À l'une de ses extrémités, une affiche de couleur, trop vaste pour ce déploiement intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, à l'épaisse moustache noire, aux traits accentués et beaux.

Winston se dirigea vers l'escalier. Il était inutile d'essayer de prendre l'ascenseur. Même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement. Actuellement, d'ailleurs, le courant électrique était coupé dans la journée. C'était une des mesures d'économie prises en vue de la Semaine de la Haine.

Son appartement était au septième. Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux audessus de la cheville droite, montait lentement. Il s'arrêta plusieurs fois en chemin pour se reposer. À chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

À l'intérieur de l'appartement de Winston, une voix sucrée faisait entendre une série de nombres qui avaient trait à la production de la fonte. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue, miroir terne encastré dans le mur de droite. Winston tourna un bouton et la voix diminua de volume, mais les mots étaient encore distincts. Le son de l'appareil (du télécran, comme on disait) pouvait être assourdi, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement. Winston se dirigea vers la fenêtre. Il était de stature frêle, plutôt petite, et sa maigreur était soulignée par la combinaison bleue, uniforme du Parti. Il avait les cheveux très blonds, le visage naturellement sanguin, la peau durcie par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui venait de prendre fin.

Au-dehors, même à travers le carreau de la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits remous de vent faisaient tourner en spirale la poussière et le papier déchiré. Bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. De tous les carrefours importants, le visage à la

moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait les yeux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche, dont un angle était déchiré, battait par à-coups dans le vent, couvrant et découvrant alternativement un seul mot : ANGSOC. Au loin, un hélicoptère glissa entre les toits, plana un moment, telle une mouche bleue, puis repartit comme une flèche, dans un vol courbe. C'était une patrouille qui venait mettre le nez aux fenêtres des gens. Mais les patrouilles n'avaient pas d'importance. Seule comptait la Police de la Pensée.

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir

si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu. Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. À un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa-t-il avec une sorte de vague dégoût, Londres, capitale de la Première Région Aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania. Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIXe siècle en ruine, ces murs

étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Y avait-il eu toujours ces emplacements bombardés où la poussière de plâtre tourbillonnait, où l'épilobe grimpait sur des monceaux de décombres ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitacles en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

Le ministère de la Vérité —Miniver, en novlangue1— frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un blanc éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade l'inscription artistique des trois slogans du Parti :

LA GUERRE C'EST LA PAIX

LA LIBERTE C'EST L'ESCLAVAGE

L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

214

Maurétanie an 06 A.D : Le proconsul Cossus Cornelius Lentulus réprime la rébellion des nomades Gétules et de leurs alliés contre Juba II.



« Ghäyr äl-bâtin mâ vîh äl-'ayb « Gidd älli towkhaz Likrâmä « Tinzil Bu-'Ayyâsh u Ligläyb « Winkhal 'Irräyz u Kädâmä.»

« A la fin tu es las de ce monde ancien »

G. Apollinaire

215

Comme tous les hommes de la Ruritanie, j'ai été berger, j'ai été täkûsu, j'ai été Ministre ; comme tous, esclave du Sultan ; j'ai connu comme eux, les grands espaces démultipliés par de lointains mirages, les fétides marécages urbains de Mustikcity et les premiers frémissements de la religion du sac plastique, les sombres geôles de la Structure-boutique. J'ai esquissé, sans grande conviction, il faut bien le dire, une théorie du tube de l'été dans un pays

sans tube où l'embrasement estival n'épargne aucun mois de l'année. J'ai suggéré une méthode pour compter les pattes du mille pattes qui concluait, contre le bon sens le plus solidement établi, qu'il y en aurait en fait mille onze ou mille douze, suivant qu'on les regarde par le gros bout ou le petit bout. Ce qui me valut l'inimitié féroce de beaucoup de Ruritaniens — gros-boutiens comme petits-boutiens qui voyaient dans mon décompte une allusion sacrilège à un débat théologique meurtrier. Je me suis pris pour un chameau. On m'a apposé au fer rouge un älämâliv pointé qui me conférait, à moi et à mes contribules, le pouvoir sur porteurs d'al-laf'a durant les mois impairs de deux années bissextiles, et une soumission résignée aux caprices de ces derniers tout au long d'une période double. J'ai été déclaré disparu et inaudible pendant cinq mois : je gesticulais et on ne me voyait pas, je criais et on ne m'entendait pas, je volais quantité de verres de thé à la menthe sans être amputé du bout de la langue par les sicaires du Sultan, comme le veut la coutume en Ruritanie. On m'a déclaré Agent de l'Étranger pour cause de contrebande linguistique, donc d'idées douteuses. J'ai connu ce qu'ignorent les zélateurs du treizième imâm : le doute. Dans l'euphorie collective des Visitations du Sultan, m'est venu un infini dégoût, dans l'abattement des longues nuits de la Langue Arrière, j'ai tenté, mélancomique — si je puis oser ce mot-chimère — de faire sourire. J'ai procédé à des énumérations improbables, cultivé les anachronismes les plus extravagants et refait l'Histoire, j'ai multiplié les hypothèses suspectes et les interpolations coupables. Je dois cet enchevêtrement de destins à une institution que d'autres Sultanats ignorent ou qui ne fonctionne chez eux que de manière imparfaite et obscure : La Loterie. J'ai tenté, sans grand succès, il me faut le reconnaître, d'en retracer le cheminement. Je sais que les Grandes Voix du Mur Kaki sont unanimes sur le sujet, mais d'autres astrologues sont divisés. Elles prétendent, ces Grandes Voix, lui donner pour point de départ le 12 décembre 1984 («Le DouzeDouze » pour les mystiques) avant Jésus Christ, date qui aurait signé, selon eux, les débuts véritables de l'Univers, n'en déplaise aux imposteurs de l'antique Byzance qui faisaient dater La Création de 5535 avant la venue du Messie. Je confesse, pour ma part, n'avoir collecté à travers mes recherches que des bribes éparses et sans grande cohérence.

Seuls les astrologues appointés par le Sultan prétendent connaître les arcanes de La Loterie. Sachez en tout cas que j'appartiens à un pays chimérique où cette institution tentaculaire oriente et décide à peu près de tout. On peut même affirmer sans trop de risques qu'il n'y a guère de réalité ruritanienne en dehors de La Loterie. Elle suscite une énorme adhésion feinte et quantité de murmures blasphématoires proférés dans leurs hawlis par les sujets malchanceux du Sultan (il y en a pas mal) dans leurs mélancoliques déambulations nocturnes. Selon ce que rapportent certains Anciens, La Loterie était autrefois en Ruritanie un jeu réservé aux seuls a'bîd et hrâtîn. D'après leurs dires, les Boutiquiers délivraient, à cette époque lointaine, contre une journée de travail, des crottes de chameau et des bâtonnets d'une taille variable. Un tirage au sort public avait ensuite lieu, et selon la taille et la

couleur de leur lot, les joueurs gagnants recevaient une quantité déterminée de sucre et de thé vert. La coutume aurait voulu qu'ils cédassent une part significative de ce gain à des individus dénommés Facilitateurs de l'Au-Delà dont les pouvoirs obscurs passaient pour favoriser le succès au tirage suivant. Trop simple et sans grande valeur économique, cette version primitive et bien fruste de La Loterie n'aurait pas tenu longtemps, malgré la résistance obstinée et parfaitement compréhensible des Facilitateurs. Les Boutiquiers initiateurs auraient estimé leurs gains insuffisants et les femmes que ce jeu manquait de sel. Une réforme fut tentée dont la mise en œuvre fut confiée à un organisme corporatif, La Structure-Boutique, agissant pour le compte du Sultan. Connue dans l'histoire de la Ruritanie sous le nom de Grande Restructuration (certains historiens « présentistes » parlent de Rectification), cette réforme aurait été marquée par les innovations suivantes. Crottes et bâtonnets furent remplacés par des cartes blanches à diagonale bleue, réputées infalsifiables, portant des numéros volontairement miniaturisés à l'extrême et plus

ou moins déformés pour permettre à la Structure-Boutique de disposer d'une marge d'incertitude favorable à ses arbitrages orientés au moment des tirages. Ce coup de pouce donné au hasard se faisait du reste d'autant plus aisément que l'immense majorité de ce peuple rêveur et résigné était dotée par la nature d'une acuité visuelle très limitée. La Loterie quitta le gain unique constitué par les ingrédients de la boisson nationale des Ruritaniens pour diversifier progressivement les promesses de récompense proposées aux joueurs. Le champ desdites promesses ne tardera pas à embrasser tous les aspects de la vie des Ruritaniens. Mais la partie sans doute la plus audacieuse de cette réforme, celle qui valut, dit-on, à La Loterie l'adhésion enthousiaste des beaux quartiers —qui pensaient naturellement pouvoir y échapper— fut l'introduction de lots négatifs. Une gamme toujours plus étendue de châtiments allait en effet, au fil du temps, venir se mêler aux récompenses proposées par La Loterie. On pouvait gagner cinq kilogrammes de lihmâyrä, une darrâ'a usagée, un lotissement dans quelque quartier de Mustikcity (les plus prisés étaient ceux d'Âwkâr-Nord à cause de ses villaspâtisseries et de ses fragrances d'urine de chamelles, véritable madeleine olfactive pour tous ces anciens nomades), une place au premier rang dans les accueils du Sultan en déplacement, ou même un poste de Vizir. Mais on pouvait également, si l'on était attributaire d'un numéro funeste, être destitué, se voir infliger un séjour dans les prisons de la Structure-Boutique, un exil dans les chaînes à Biru dont on ne revient guère, une amputation (celle de la langue était parmi les plus pratiquées)... Parmi les supplices mineurs mais particulièrement redoutés (certains esprits un peu vifs n'y ont pas survécu) figurait la condamnation, généralement exécutée le douze décembre, à douze heures d'affilée devant la Télévision du Sultan (TVS) et son programme unique : le défilé muet et en plan fixe des visiteurs du Sultan, sur fond des trois invariables images : un chacal, une dune, un poisson sans queue ni tête.

Aux premiers temps de la Grande Restructuration, La Loterie, malgré l'engouement qu'elle suscita dans les rangs de toutes les couches de la société ruritanienne, ne toucha

qu'un public limité. Sur les conseils d'un Vizir avisé et surtout inquiet des rumeurs persistantes qui en faisaient un instrument des riches, le Sultan, après s'être publiquement fait connaître sous le surnom de « Sultan des Pauvres », décida que La Loterie sera dorénavant secrète, gratuite, universelle et obligatoire. Plus aucun ruritanien adulte libre ne devait y échapper. Restait à prouver le caractère aléatoire des tirages, restait à donner des gages de la place centrale du hasard dans le fonctionnement de La Loterie. Car sa généralisation ne vint pas à bout des ragots et des rumeurs malveillantes. On rapporta au Vizir, qui se dépêcha évidemment d'en faire part au Sultan, qu'un groupe de conspirateurs propageait le bruit selon lequel ce serait un comité occulte organisé autour du Grand Chambellan, du Cuisinier-goûteur principal du Palais Kaki, de la plus jeune des favorites du Harem et de son bouffon que s'organiserait la sélection des gagnants. On dit même que ce sont des Ministres redevenus simples täkûsu qui seraient derrière cette rumeur. L'un d'entre eux aurait été vu dans un cimetière en train d'exhumer, avec l'aide d'un Facilitateur

dévoyé, un cadavre pour une lustration suspecte. La Structure-Boutique, dûment chapitrée par le Sultan, décida, dans un premier temps, d'ignorer ces racontars hostiles. Il fallut cependant prendre des mesures face à l'inquiétante montée en prestige dans les rangs de la plèbe d'une théorie qui niait radicalement la prétendue place du hasard dans La Loterie et professait que même l'innovation récente du double tirage jointe à l'appel à des observateurs venus de Sultanats amis ne pouvaient assurer du caractère aléatoire du résultat du tirage. La Structure-Boutique, sortant de son indifférence habituelle aux récriminations des joueurs, dût faire appel à des théologiens chargés d'élever le statut de La Loterie et celui de la place que le hasard y occupe au rang de dogme religieux essentiel corroboré par des hadîth prémonitoires. Et de faire des preuves du hasard dans la glorieuse histoire du Sultanat une matière fondamentale d'enseignement. C'est depuis cette époque que l'école ruritanienne prit le nom d'Ecole du Hasard qu'elle garde encore de nos jours.



An 06 A.D, campagne de Tibère contre Marbod en Pannonie avec l'imperium proconsulaire. Il occupe cette magistrature jusqu'en 9.



Quand m'apparaît le lugubre tableau de cette nuit qui fut l'agonie de ma vie à Rome, quand je songe à cette nuit où je quittai tant d'objets si chers, maintenant encore des larmes s'échappent de mes yeux.

Déjà approchait le jour où je devais, d'après l'ordre de César, franchir les frontières de l'Ausonie : je n'avais ni le temps ni la liberté d'esprit suffisante pour faire mes préparatifs ; mon âme était restée engourdie dans une longue inaction ; je ne m'étais occupé ni du choix des esclaves qui devaient m'accompagner ni des vêtements et des autres nécessités de l'exil. Je n'étais pas moins étourdi de ce coup qu'un homme foudroyé par Jupiter, qui existe encore, mais sans avoir encore recouvré le sentiment de l'existence.

Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage qui enveloppait mon esprit, et que mes sens se furent un peu calmés, prêt à partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis consternés, naguère si nombreux, et dont je ne voyais plus que deux près de moi. Ma tendre épouse, me serrant dans ses bras, mêlait à mes pleurs ses pleurs plus abondants, ses pleurs qui coulaient à flots le long de son visage, indigné de cette souillure. Ma fille, alors absente et loin de moi, retenue en Libye, ne pouvait être informée de mon désastre.

De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des gens éplorés et sanglotant ; on eût dit des funérailles, de celles où la douleur n'est pas muette ; hommes, femmes, enfants même pleuraient comme si j'étais mort, et, dans toute la maison, il n'était pas une place qui ne fût arrosée

de larmes : tel, si l'on peut comparer de grandes scènes à des scènes moins imposantes, tel dut être l'aspect de Troie au moment de sa chute.

Déjà l'on n'entendait plus la voix de l'homme ni l'aboiement des chiens, et la lune guidait au haut des airs son char nocturne. Élevant mes regards jusqu'à elle, et les reportant de l'astre au Capitole, dont le voisinage, hélas! fut inutile au salut de mes pénates. « Divinités habitantes de ces demeures voisines, m'écriai-je, temples que désormais mes yeux ne verront plus ; dieux, à qui la noble ville de Quirinus dresse des autels qu'il me faut abandonner, salut pour toujours! Quoiqu'il soit trop tard de prendre le bouclier après la blessure, cependant déchargez-moi de la haine que m'impose mon exil ; dites à ce mortel céleste, à l'auteur de mon châtiment, quelle erreur m'aveugla, afin qu'il ne persiste pas à voir un crime là où il n'y a gu'une faute ; diteslui qu'il juge cette faute comme vous la jugez vous-mêmes. Ce dieu apaisé, je puis n'être pas malheureux.»

Ainsi je priai les dieux ; ma femme, dont les paroles étaient entrecoupées de sanglots, pria plus longuement. Ensuite, les cheveux en désordre, elle se prosterna devant nos Lares, baisa les foyers éteints de ses lèvres tremblantes, et prodigua aux pénates insensibles des supplications, hélas ! sans profit pour son époux infortuné.

Déjà la nuit se précipite et ne permet plus de retard : déjà l'Ourse de Parrhasie a détourné son char. Que faire ? J'étais retenu par le doux amour de la patrie ; mais cette nuit était la dernière qui précédât mon exil. Ah ! que de fois, en voyant l'empressement de mes compagnons, ne leur ai-je pas dit : "Pourquoi vous hâter ? Songez-donc aux lieux d'où vous partez, à ceux où vous allez si vite ! Que de fois ai-je feint d'avoir fixé d'avance, comme plus favorable, une heure à ce fatal départ ! Trois fois je touchai le seuil, et trois fois je reculai. Mes pieds, par leur lenteur, semblaient d'accord avec mon âme. Souvent, après un adieu, je parlai beaucoup encore ; souvent je donnai les derniers baisers, comme si je m'éloignais enfin ; souvent je réitérai les mêmes ordres et je m'abusai moi-même, reportant mes

regards sur les objets de ma tendresse. Enfin. Pourquoi me presser ? C'est en Scythie qu'on m'envoie, m'écriai-je, et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur ! Vivant, je perds à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison et les membres fidèles qui la composent ; et vous que j'aimai comme des frères, vous dont le cœur eut pour moi la fidélité de Thésée, que je vous embrasse quand je le puis encore, car peut-être ne le pourrai-je plus jamais ! L'heure qui me reste est une heure de grâce ; plus de retard ! Mes paroles restent inachevées, et j'embrasse ceux qui m'approchent de plus près.

Tandis que je parle et que nous pleurons, l'étoile importune du matin brille sur l'horizon; Lucifer se lève. Soudain je me sens déchiré comme si l'on m'arrachait quelque membre ou comme si une partie de mon corps était séparée de l'autre. Tel fut le supplice de Métius, quand des coursiers, vengeurs de sa trahison, l'écartelèrent. Ce n'est plus alors chez les miens qu'une explosion de cris et de gémissements : chacun se meurtrit le sein d'une main désespérée, et ma femme, suspendue à mon cou, mêla à ses sanglots ces

tristes paroles : « Non, tu ne peux m'être ravi : nous partirons ensemble ; je suivrai tes pas ; femme d'un exilé, je le serai moi-même, le chemin m'est aussi ouvert ; ma place est près de toi, à l'extrémité du monde. Je n'ajouterai pas beaucoup à la charge du vaisseau. La colère de César te force à quitter ta patrie ; moi, c'est la piété conjugale ; ses lois seront pour moi plus puissantes que les ordres de César. » Tels étaient ses efforts, efforts déjà tentés auparavant. À peine céda-t-elle aux importants motifs de notre intérêt commun.

Je sors (ou plutôt il semblait, moins le cérémonial, qu'on me portât au tombeau) tout en désordre, les cheveux épars et le visage hérissé de barbe. Pour elle, anéantie par la douleur, elle sentit sa vue s'obscurcir et tomba, comme je l'ai su depuis, à demi-morte, sur le carreau.

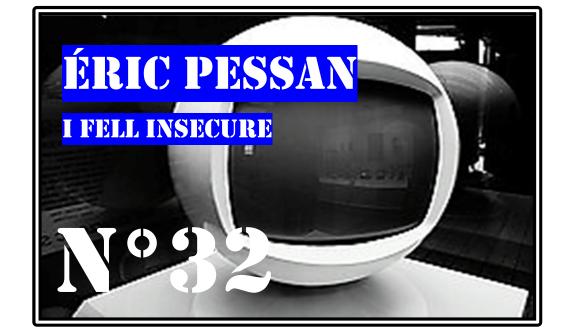
Quand elle fut revenue à elle, et que les cheveux souillés de poussière, elle eut soulevé son corps gisant sur le marbre glacé, elle pleura sur elle d'abord, et puis sur nos pénates abandonnés; elle prononça mille fois le nom de l'époux qu'elle perdait, et son désespoir ne fut pas moindre que si elle avait vu le bûcher recevoir le corps de sa fille ou le mien. Surtout elle voulut mourir et perdre le sentiment avec la vie ; elle ne consentit à vivre que pour moi.

Qu'elle vive donc pour l'exilé, puisque les dieux l'ont voulu ainsi, qu'elle vive et me continue ses soins bienveillants pendant mon absence!

233

La mode est une forme de laideur si intolérable qu'il faut en changer tous les six mois.

Oscar Wilde.



No !, elle crie dans les escaliers de la station Barbes-Rochechouart, No ! si fort que je me retourne, si fort que nous sommes nombreux à nous retourner vers elle dans un même mouvement inquiet : elle est belle et jeune, vingt ans disons, belle, très belle comme sont belles les jeunes filles, d'une beauté encore ronde de l'enfance, une beauté un peu molle qui peut s'affiner vers le splendide ou s'effondrer dans la graisse du commun ; elle est très blonde aussi, lumineusement blonde. Sans doute trop maquillée, sans

doute pense-t-elle trop aux photos des magazines lorsqu'elle s'apprête, le matin. Elle porte un tee-shirt orné d'un seul grand chiffre, le 6, en blanc sur fond bleu clair, tendu sur sa poitrine.

Fuck, enchaîne-t-elle, trois fois, fuck, très fort, sa voix trop haute, même pour une jeune femme, bien trop perchée et fragile. Un jeune homme s'approche d'elle, parle si bas que je ne l'entends pas. Les gens stoppés un instant par le cri ont été repris par la vitesse : ils filent vite, ne s'occupent plus que d'eux, de leurs rendez-vous, de leur journée loin d'être achevée.

La jeune fille regarde le jeune homme et j'aurais aimé faire une photo de son beau visage ravagé par la peur : elle est terrorisée, elle est absolument paniquée, à un pas de l'hystérie.

I really fell insecure, elle crie encore et elle éclate en sanglots, sa voix s'est brisée sur cette phrase, la tension se décharge en larmes, ses yeux roulent, cherchent une issue, une issue qui n'est pas là, dans l'escalier de la station de métro, à 20h, parmi les gens très nombreux qui se pressent, parmi les milliers de visages qui passent et jettent un coup d'œil à la dérobée.

Je regarde cette belle jeune fille et ne peux m'empêcher de sourire à l'ironie de son tee-shirt ; je l'imagine à l'hôtel ou dans sa famille d'accueil ce matin, choisir ce tee-shirt-là, celui avec le numéro 6 en grand, celui qui moule si bien sa poitrine ; je l'imagine trouver ce tee-shirt tellement cool, une référence à un vieux téléfilm, un truc européen — Paris et Londres se valent bien, un truc vintage, sixty et décalé. Un prisonnier.

Elle roule des yeux, elle cherche l'issue. Le jeune homme continue de lui parler à voix basse. L'issue est ailleurs, dans un autre pays, sans doute l'issue est-elle aux États-Unis, mettons, puisqu'il me semble avoir identifié l'accent ; l'issue est dans une chambre d'adolescente aux murs punaisés de posters, alors qu'en bas sa mère prépare le dîner; l'issue est dans le réconfort de la familiarité, dans les scènes d'enfances monotones et solides, rejouées jusqu'à

l'épuisement parfois ; l'issue n'est pas ici, à Paris, dans la foule.

La jeune femme pousse un long cri inarticulé, elle n'a plus la force de parler, les sanglots sont trop puissants, le pire à faire serait de m'approcher d'elle, de tenter de lui parler, de tenter de la rassurer : je ne peux qu'assister à son effondrement, à son éboulement, je ne suis ni sa mère ni sa chambre, je ne suis pas ses meubles, l'odeur du jardin par la fenêtre entrouverte, le poster usé au-dessus de son lit.

Elle est prisonnière, dans le village de Paris qui ne ressemble pas à ce qu'elle croyait, dans les odeurs et la promiscuité d'une heure de pointe à Barbès qui ne ressemblent en rien aux lumières de la tour Eiffel et aux froufrous du Moulin Rouge.

Le jeune homme ne la prend pas dans ses bras, il n'est pas un amoureux, il est peut-être simplement un camarade de voyage scolaire : j'imagine, ils ont perdu le groupe, ils ne sont là que pour glisser de la ligne 4 à la ligne 2, que pour continuer leur voyage, leur visite du beau Paris, celui qui évite les lieux insecure, qui reste conforme au rêve, à la grande beauté des cartes postales dont — certainement — quelques-unes finiront punaisés sur les murs d'une chambre américaine, lorsque le souvenir de l'escalier se sera tout à fait estompé.

La prisonnière peut s'évader à tout moment, elle n'est prisonnière que d'elle-même et des peurs qui se jouent en elle ; elle est prisonnière du pire des villages : celui qu'elle transporte partout dans ses craintes, ses a priori et ses fantasmes ; je la laisse sur ce palier de métro, j'ai à faire : un rapport à écrire, des ballons géants à lancer sur les flots, un tour de monocycle. La vie, dehors, m'attend.

239

L'évolution de notre glyphe moderne pour 6 apparaît plutôt simple comparée aux autres nombres



240



1/

Cela commence ainsi : « Vous allez avoir à construire un village. Pour construire le village, vous allez avoir un certain nombre de choses à respecter et de consignes à suivre. La moitié droite est la moitié droite du village. La moitié gauche est la moitié gauche du village. L'entrée est face à vous, la sortie est à l'opposé. » Puis, sont empruntées au fur et à mesure toutes les possibilités du langage pour manipuler son « auditoire » : l'affirmation, la démonstration, l'insinuation, la menace, la prédiction, la litanie, la répétition, la contradiction masquée, le non-sens.

L'exagération, l'exacerbation, l'emballement de tous ces moyens constituent une façon d'augmenter la pression, de poser aussi la question du langage et de retourner tous ces discours contre eux-mêmes ou contre ceux qui les emploient – jusqu'à une sorte de final qu'on voudrait paradoxalement libérateur. On reconnaît ainsi tout au long du texte les formes de discours du côté où la parole est pervertie – discours politiques, discours des sectes, slogans publicitaires, jargons divers, paroles spirituelles ou paroles de coach – où la réalité est prise chaque fois sous le prisme grâce auquel on entend la déformer selon les objectifs voulus – sciemment ou non. Pour notre plus grand bonheur possible dans le meilleur des mondes possibles...

2/

Vous devez dès le début veiller à faire une bonne impression. Aucune attitude ne pourra être prise comme modèle mais vous observerez avec avantage que le geste suit la pensée et que la pensée suit la respiration. Apprenez

à économiser votre air, à maîtriser votre souffle. Si vous respirez en ouvrant la bouche, dites quelque chose. Oui. N'hésitez pas à verbaliser certaines des tâches et des actions que vous êtes en train de réaliser. Parlez en respirant correctement: une main sur l'abdomen, l'autre sur la poitrine, vous inspirez. Vous inspirez trois secondes. Vous inspirez trois secondes par le ventre et vous continuez à inspirer trois secondes jusqu'à l'expansion com-plète du thorax. Vous inspirez bien, vous bloquez six secondes puis vous soufflez. Puis vous soufflez. Vous soufflez en vidant vos poumons puis votre ventre en contractant na-tu-rel-lement les abdominaux en parlant très len-te-ment et en veillant à main-te-nir des pauses entre les phrases. Vous devez être dé-ten-du, vous devez sentir votre corps s'apaiser, vous devez sentir votre respiration super-fluide. Vous devez prendre conscience de l'axe énergétique qui relie le sommet de votre tête à vos talons. L'axe é-ner-gétique qui re-lie le som-met de votre tête à vos ta-lons. Conviction / beauté / calme intérieur / pulsations du cœur. Conviction / beauté /calme intérieur / pulsations du cœur.

Clarté d'intention / bonheur véritable. Une main sur l'abdomen, l'autre sur la poitrine. L'axe é-ner-gé-tique qui re-lie le som-met de votre tête à vos ta-lons. L'axe é-ner-gétique qui. Conviction / beauté / calme intérieur / pulsations du cœur. Clarté d'intention / bonheur véritable. Vous inspirez, vous expirez, vous lâchez la pression, vous lâchez prise pour être totalement détendu. Vous vous sentez mieux. Beaucoup mieux. Grâce à cet exercice, vous vous sentez libre de respirer l'air que vous respirez, libre de penser ce que vous pensez, libre de ressentir ce que vous ressentez, libre de dire ce que vous dites en res-pi-rant profon-dé-ment, vous le dites, oui. Bien sûr, on n'effectue pas ces exercices pour eux-mêmes: on voit plus grand, on s'inscrit en respirant dans un immense champ de forces, dans un immense mouvement de flux et de reflux. Vous inspirez, vous expirez, vous ne cherchez pas à atteindre la performance. Non. Mais vous voyez grand. Vous ex-pi-rez. Oui. Ex-pi-rez. Oui. Oui. Dou-ce-ment. Voilà. Vous pouvez lever les pouces. Tout va bien.

Une attitude négative sera inscrite à votre débit.

Vous souriez : nous sourions. Nous levons le pouce : tout va bien. Yes. We swim. We swim together.

245

Ainsi, durant les six mille premières années du monde, l'architecture a été la grande écriture du genre humain.

Victor Hugo.



Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui y furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?

Si, certes.

Et s'ils se décernaient alors entre eux honneurs et louanges, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui avaient coutume de venir les premières ou les dernières, ou de marcher ensemble, et qui par-là était

le plus habile à deviner leur apparition, penses-tu que notre homme fût jaloux de ces distinctions, et qu'il portât envie à ceux qui, parmi les prisonniers, sont honorés et puissants ? Ou bien, comme le héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ? Je suis de ton avis, dit-il ; il préférera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon-là.

Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ?

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-

il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?

Sans aucun doute, répondit-il.

Maintenant, mon cher Glaucon, repris-je, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvre la vue au séjour de la prison, et la lumière du feu qui l'éclaire à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l'ascension de l'âme vers le lieu intelligible tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible l'idée du bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de

tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses; qu'elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le souverain de la lumière ; que, dans le monde intelligible, c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence; et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique.

Je partage ton opinion, dit-il, autant que je le puis.

Eh bien! partage-la encore sur ce point, et ne t'étonnes pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s'occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut. Cela est bien naturel si notre allégorie est exacte.

C'est, en effet, bien naturel, dit-il.

Mais quoi? penses-tu qu'il soit étonnant qu'un homme qui passe des contemplations divines aux misérables choses humaines ait mauvaise grâce et paraisse tout à fait ridicule, lorsque, ayant encore la vue troublée et n'étant pas suffisamment accoutumé aux ténèbres environnantes, il est obligé d'entrer en dispute, devant les tribunaux ou

ailleurs, sur des ombres de justice ou sur les images qui projettent ces ombres, et de combattre les interprétations qu'en donnent ceux qui n'ont jamais vu la justice ellemême?

Il n'y a là rien d'étonnant.

En effet, repris-je, un homme sensé se rappellera que les yeux peuvent être troublés de deux manières et par deux causes opposées : par le passage de la lumière à l'obscurité, et par celui de l'obscurité à la lumière; et ayant réfléchi qu'il en est de même pour l'âme, quand il en verra une troublée et embarrassée pour discerner certains objets, il n'en rira pas sottement, mais examinera plutôt si, venant d'une vie plus lumineuse, elle est, faute d'habitude, offusquée par les ténèbres, ou si, passant de l'ignorance à la lumière, elle est éblouie de son trop vif éclat; dans le premier cas il l'estimera heureuse en raison de ce qu'elle éprouve et de la vie qu'elle mène; dans le second, il la plaindra, et s'il voulait rire à ses dépens, ses moqueries seraient moins ridicules

que si elles s'adressaient à l'âme qui redescend du séjour de la lumière.

C'est parler, dit-il, avec beaucoup de sagesse.

Il nous faut donc, si tout cela est vrai, en conclure ceci; l'éducation n'est point ce que certains proclament qu'elle est; car ils prétendent l'introduire dans l'âme, où elle n'est point, comme on donnerait la vue à des yeux aveugles

252

Le genre humain, qui devrait avoir six mille ans de sagesse, retombe en enfance à chaque nouvelle génération.

Tristan Bernard.



Nous étions arrivés devant la porte. Je descendis de voiture pour donner au cocher l'adresse de Brichot. Du trottoir je voyais la fenêtre de la chambre d'Albertine, cette fenêtre, autrefois toujours noire, le soir, quand elle n'habitait pas la maison, que la lumière électrique de l'intérieur, segmentée par les pleins des volets, striait de haut en bas de barres d'or parallèles. Ce grimoire magique, autant il était clair pour moi et dessinait devant mon esprit calme des images précises, toutes proches et en possession desquelles j'allais

entrer tout à l'heure, autant il était invisible pour Brichot resté dans la voiture, presque aveugle, et autant il eût, d'ailleurs, été incompréhensible pour lui, même voyant, puisque, comme les amis qui venaient me voir avant le dîner quand Albertine était rentrée de promenade, le professeur ignorait qu'une jeune fille toute à moi m'attendait dans une chambre voisine de la mienne. La voiture partit. Je restai un instant seul sur le trottoir. Certes, ces lumineuses rayures que j'apercevais d'en bas et qui à un autre eussent semblé toutes superficielles, je leur donnais une consistance, une plénitude, une solidité extrêmes, à cause de toute la signification que je mettais derrière elles, en un trésor insoupçonné des autres que j'avais caché là et dont émanaient ces rayons horizontaux, trésor si l'on veut, mais trésor en échange duquel j'avais aliéné la liberté, la solitude, la pensée. Si Albertine n'avait pas été là-haut, et même si je n'avais voulu qu'avoir du plaisir, j'aurais été le demander à des femmes inconnues, dont j'eusse essayé de pénétrer la vie, à Venise peut-être, à tout le moins dans quelque coin de Paris nocturne. Mais

maintenant, ce qu'il me fallait faire quand venait pour moi l'heure des caresses, ce n'était pas partir en voyage, ce n'était même plus sortir, c'était rentrer. Et rentrer non pas pour se trouver seul, et, après avoir quitté les autres qui vous fournissaient du dehors l'aliment de votre pensée, se trouver au moins forcé de la chercher en soi-même, mais, au contraire, moins seul que quand j'étais chez les Verdurin, reçu que j'allais être par la personne en qui j'abdiquais, en qui je remettais le plus complètement la mienne, sans que j'eusse un instant le loisir de penser à moi, ni même la peine, puisqu'elle serait auprès de moi, de penser à elle. De sorte qu'en levant une dernière fois mes veux du dehors vers la fenêtre de la chambre dans laquelle je serais tout à l'heure, il me sembla voir le lumineux grillage qui allait se refermer sur moi et dont j'avais forgé moi-même, pour une servitude éternelle, les inflexibles barreaux d'or.

Nos fiançailles avaient pris une allure de procès et donnaient à Albertine la timidité d'une coupable. Maintenant elle changeait la conversation quand il

s'agissait de personnes, hommes ou femmes, qui ne fussent pas de vieilles gens. C'est quand elle ne soupçonnait pas encore que j'étais jaloux d'elle que j'aurais dû lui demander ce que je voulais savoir. Il faut profiter de ce temps-là. C'est alors que notre amie nous dit ses plaisirs, et même les moyens à l'aide desquels elle les dissimule aux autres. Elle ne m'eût plus avoué maintenant, comme elle avait fait à Balbec (moitié parce que c'était vrai, moitié pour s'excuser de ne pas laisser voir davantage sa tendresse pour moi, car je la fatiguais déjà alors, et elle avait vu, par ma gentillesse pour elle, qu'elle n'avait pas besoin de m'en montrer autant qu'aux autres pour en obtenir plus que d'eux), elle ne m'aurait plus avoué maintenant comme alors : « Je trouve ça stupide de laisser voir qu'on aime ; moi, c'est le contraire, dès qu'une personne me plaît, j'ai l'air de ne pas y faire attention. Comme ça personne ne sait rien.»

Comment, c'était la même Albertine d'aujourd'hui, avec ses prétentions à la franchise et d'être indifférente à tous, qui m'avait dit cela! Elle ne m'eût plus énoncé cette règle maintenant! Elle se contentait, quand elle causait avec moi, de l'appliquer en me disant de telle ou telle personne qui pouvait m'inquiéter : « Ah ! je ne sais pas, je ne l'ai pas regardée, elle est trop insignifiante. » Et de temps en temps, pour aller au-devant des choses que je pourrais apprendre, elle faisait de ces aveux que leur accent, avant que l'on connaisse la réalité qu'ils sont chargés de dénaturer, d'innocenter, dénonce déjà comme étant des mensonges.

Un groupe de six musiciens est appelé un sextet.



Je n'ai rien à penser. Pas la moindre idée neuve. Des os déjà rongés. C'est à toi que je parle, blanc ballon, lune pâle, lune pleine qui occupe toute ma tête et qui mange mon air. Me laisseras-tu un jour tracer mon horizon ? L'oxygène me manque car toujours tu m'étouffes. Que fais-tu donc làhaut pendant que je m'assèche ? Tu flottes lourdement sur cette vie nouvelle que je ne comprends pas. Je te vois je t'entends palpiter comme un cœur. Tu m'ôtes le reste de mes nerfs, tu me prives d'images et de sens. Tu creuses des galeries dans le dédale bulbeux qui me remplit la tête et me

sert de cervelle. Et moi je cours toujours, de circonvolutions en circonvolutions. Rends-moi fou si tu veux après tout ça m'arrange. Las sur la plage blonde, du sable dans les poumons - fond azur écœurant -, tu me plaques à la terre, moi l'homme horizontal, et je plie et me ploie quand toujours tu déploies ta sphère d'arrogance, ton contrôle permanent. Retenu par le vide, je ne connais plus mon sang quand sur moi tu bondis. J'ai perdu mes empreintes. On ne peut plus me lire. Un prélèvement sanguin ne servirait à rien car je n'ai plus de groupe.

Globe unique, œil vierge sans pupille et pourtant tu me scrutes. Chaque jour tu me perces, tu obstrues mes possibles; tu bouches les interstices, les vaines lacérations qui viennent de mes entrailles, qui viennent de mes entailles comme autant de questions : Où suis-je ? Que voulez-vous ? Dans quel camp êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Qui est le numéro 1 ?

Je suis au purgatoire pour des fautes inconnues, dans une salle d'attente où personne ne dit mot. Chacun tourne des

pages ; on entend mouche qui vole. Le silence m'oppresse. Par pitié que quelqu'un fasse un pas dans la pièce. Qu'on s'assoie traîne des pieds dise bonjour tousse un peu. Du vacarme s'il vous plaît!

Avez-vous vu ces faces dès le petit matin traversant le Village ? Faces de coquilles de moules à ouvrir au couteau. Faces qui baillent et se plient, qui déchirent leur *je suis* dans une grimace ou deux. Faces planes faces volumes qui crawlent dans leurs pensées. Des oreilles et des bouches ouvertes comme mon attente.

Mais il me semble que je perds mon fil.

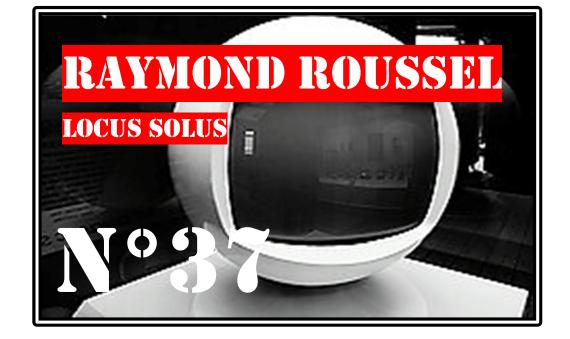
Je dois me ressaisir et ne pas enrager. Au nom de moi, je me le jure! Je m'échapperai et vogue la galère! Je les planterai tous dans leur vie farineuse. Ma voix ira jusqu'au dehors et racontera toute cette vie à l'étroit. Je courrai jusqu'au lever du jour ; jusqu'à ce que la lumière soit.

Blanc ballon, lune pâle, lune pleine qui occupe toute ma tête et qui mange mon air... Repose-toi un peu, cesse de faire des bonds. Ton allure de ressort n'est pas de tout repos.

Je crève et je te crève. Je t'espère en lambeaux. Je rêve ton éclatement.

Mais une fois déchiré te transformeras-tu en un linceul blanc ?

Un hexapode — par exemple un insecte — est un animal à six pattes.



Le vent avait changé pendant notre station par-delà l'obstacle de la corde, et la demoiselle fut ramenée vers le tableau dentaire ; mais ce second trajet formait un angle assez ouvert avec le premier, et c'était sur le plus sombre coin de la crypte où sommeillait le reître que l'instrument se dirigeait.

En bas, pendant le vol, une des griffes s'allongea d'ellemême grâce à une aiguille interne qui descendit d'un demicentimètre.

Bientôt le ballon se dégonfla sensiblement, et l'appareil, s'abaissant, établit ses deux griffes sans rallonge sur un ensemble de dents foncées appartenant à l'une des berges de l'étang souterrain, tandis que l'aiguille révélée depuis peu s'installait à même le sol au milieu d'un espace reste vide. Au moment de l'atterrissage nous avions vu, sur le sommet de l'aérostat, la soupape encore béante, qui, ayant laissé fuir la quantité de gaz voulue, se refermait sans bruit à l'aide de son obturateur, simple disque d'aluminium capable tour à tour de se cacher puis de réapparaître en tournant, sans changer de plan, sur certain intéressant un point de son bord extrême. Par déduction analogique nous comprenions maintenant comment le premier voyage de la hie s'était perpétré au moyen de la lentille et de la soupape, dont les agissements respectifs avaient alors échappé à nos yeux novices. Entre les trois griffes la rondelle grise venait de se relever, entraînée par sa tige, et de nouveau un millimètre d'écart la séparait de la bleue. Aussitôt, prouvant que de ce fait l'aimantation était détruite, la dent chargée de nicotine qui avait suivi

l'appareil dans les airs quitta le revers de la rondelle bleue et tomba sur le sol, où elle combla en partie un point inachevé de la mosaïque. La teinte de la nouvelle débarquée s'harmonisait avec celle des dents voisines, et le tableau se trouvait un peu avancé par ce minime apport remisé en bonne place.

La lentille exécuta un quart de tour dans le sens habituel, et les émanations de la substance ocreuse, lumineusement échauffée, enflèrent la baudruche. Le ballon s'enleva, pendant que la lentille pivotait derechef et que l'aiguille-rallonge réintégrait la griffe qui lui tenait lieu d'étui. La brise avait gardé son dernier cap, et la *demoiselle* poursuivit sa course en ligne droite jusqu'à une solitaire et lointaine racine rose, fine et pointue, sur laquelle une manœuvre de la soupape la fit descendre et se poser.

Canterel prit alors la parole pour nous expliquer la raison d'être de l'étrange véhicule aérien.

Le maître avait poussé jusqu'aux dernières limites du possible l'art de prédire le temps. L'examen d'une foule d'instruments prodigieusement sensibles et précis lui faisait connaître dix jours à l'avance, pour un endroit déterminé, la direction et la puissance de tout souffle d'air ainsi que la venue, les dimensions, l'opacité et le potentiel de condensation du moindre nuage.

Pour mettre en saisissant relief l'extrême perfection de ses pronostics, Canterel imagina un appareil capable de créer une œuvre esthétique due aux seuls efforts combinés du soleil et du vent.

Il construisit la *demoiselle* que nous avions sous les yeux et la pourvut des cinq chronomètres supérieurs chargés d'en régler toutes les évolutions — le plus haut ouvrant ou refermant la soupape, tandis que les autres, en actionnant les miroirs et la lentille, s'occupaient de gonfler avec les feux solaires l'enveloppe de l'aérostat, grâce à la substance jaune, qui, due à une préparation spéciale, exhalait sous tout ascendant calorique une certaine quantité d'hydrogène. C'était le maître lui-même qui avait inventé la composition ocreuse, dont les effluences allégeantes se

produisaient seulement quand la lentille concentrait sur elle les rayons de l'astre radieux.

De cette manière, Canterel avait un instrument qui, sans aucune autre aide que celle du soleil plus ou moins dégagé, pouvait, en profitant de tel courant atmosphérique prévu longtemps d'avance, accomplir un trajet précis.

Le maître chercha dès lors quelle matière employer pour l'enfantement de son œuvre d'art. Seule une fine mosaïque lui semblait apte à provoquer un difficultueux et fréquent va-et-vient de l'appareil. Or il fallait que les fragments multicolores, au moyen de quelque aimantation intermittente, puissent être tour à tour attirés puis laissés par la portion inférieure de la hie. Canterel, finalement, résolut d'utiliser une découverte qui, faite par lui seul quelques années auparavant, avait toujours donné dans la pratique d'excellents résultats.

Il s'agissait d'un curieux système permettant d'extraire les dents sans aucune souffrance, en évitant l'emploi dangereux et nocif de tout anesthésiant. À la suite de longues recherches, Canterel avait obtenu deux métaux fort complexes, qui rapprochés l'un de l'autre créaient à l'instant même une aimantation irrésistible et spéciale, dont le pouvoir s'exerçait uniquement sur l'élément calcaire composant les dents humaines.

Qui s'enrichit en six mois se fait quelquefois prendre au bout de l'an.



Il se balade toujours une balle dans le pied ou le canon sur la tempe

Des éclairs jaillissent
de son colt
ne foudroient que le ciel
les buissons
le vide
Il n'a jamais su viser

ni avec les flingues ni avec les femmes

Il trouvera le dernier trou avant d'avoir percé les autres un trou assez grand pour toute sa solitude

Il louche
une de ses jambes
l'empêche de marcher droit
Pourtant quand il boit
il pourrait presque courir
après un lièvre
lui envoyer un pruneau
entre les pattes

Il n'est pas beau pas musclé allergique aux œufs végétarien
(sauf pour le poulet)
Il vit à 50 à l'heure
sur l'autoroute
des autres

Il est une armée
désarmée
une pustule
sur le sexe du monde
il dort comme il se réveille
dans le brouillard
des cervelles

Dans ses rêves
Jolly Jumper
monte Lucky Luke
et Rantanplan
lèche ses babines
Il est un western érotique

inachevé

Vivre d'une vie ratée sur le dos des souvenirs la seule chose encore envisageable

Il va aux putes
baise le cœur
des femmes de joie
vide son chargeur
plus vite que
son ombre

Il n'imagine pas le monde sans animaux devient sauvage un des leurs

Il creuse

dans les jours
de quoi ranger les nuits
la pelle des forçats
la pioche des évadés

Il pense à viser juste
bientôt
une balle au-dessus de son nez
une flaque de Whisky
Il pleuvra du sang
les flocons de neige
de ses larmes
dans le froid

Six Feet Under ou Six pieds sous terre, est une série télévisée américaine en 63 épisodes.



« Regardez bien mon visage, enregistrer tous les détails et surtout ne dissimulez pas les preuves. Que l'on se souvienne de mon regard inquiet, de la sueur sur mon front, de la mesure de mes pas, de ce corps en fuite, tentatives répétées d'échapper à la surveillance. Que l'on se souvienne de l'homme, peu importe le numéro. Que l'on se souvienne de la trajectoire, peu importe les fausses routes. Que l'on se souvienne des efforts, peu importe le résultat. Que l'on se souvienne des interrogations, peu importe les réponses. Que l'on se souvienne de l'histoire, peu importe la fiction. Désormais je ne quitterai plus votre esprit, j'échapperai enfin à tout contrôle. »



La télévision poursuit ses programmes, boucle ininterrompue. Il se réveille. Les images affluent au fond de sa rétine. L'esprit en court-circuit, il ne peut pas repousser l'invasion seulement la recevoir. Il a rêvé sans pouvoir l'affirmer, mais la voix d'un homme lui tourne en tête. Il devrait pouvoir se rappeler. Il devrait pouvoir s'arracher au canapé, couper le poste et se coucher. Il devrait, mais l'écran a repris son pouvoir hypnotique.

La phrase remonte soudain. Il ne reconnaît pas le timbre de la voix. L'homme ne se réduit pas à un numéro. Pourtant son identité tout entière tient dans une série de chiffres qui lui assure son existence sociale. Il est répertorié. On sait de lui son état intérieur et extérieur, comment il gagne sa vie et comment il la dépense, ses goûts, moins ses répulsions. On sait, on le suit.

La fatigue s'empare de lui sans merci. Il aimerait se souvenir de l'homme au bout de la voix. Il aimerait se réfugier dans un coin reculé de lui-même où il échapperait à tout contrôle. L'endroit ressemblerait à un passage sombre mais ouvert sur la lumière. « La sortie est au bout », se dit-il.

279



La lumière de l'écran l'aveugle, les sons le saturent. Il y a sans doute mieux à faire que de s'abrutir devant la télévision. Il y a sans doute mieux à faire que de se perdre dans des pensées sans issues. Il reprend sa position avachie et résignée. Il y a sans doute mieux à faire, mais la série *Le Prisonnier* continue. Il reconnaît la voix de l'homme, presque rassuré. Il y a sans doute mieux à faire...

Sixte, est un prénom.





Elle a un numéro comme les autres, une petite maison comme chacun. Sur la cheminée, deux « sujets » (comme disait ma grand-mère de ses statuettes en Lalique). Ce sont des anges en faïence bleue. Elle s'imagine qu'ils la protègent contre les emmerdements, les rôdeurs et les moustiques aussi. Les caméras qui leur font les yeux vifs la suivent, quoiqu'elle fasse. Elle, qui a pourtant le don de double vue — ce qui la rend redoutable aux cartes—, ne le sait pas ou alors s'en fiche, ou même s'en amuse.

un pantalon beige. L'un ou l'autre a pouffé bêtement en constatant que les élastiques de la culotte lui coupent verticalement les fesses en deux, ce qui lui en fait quatre et c'est deux de trop.

Il se trouve que la petite culotte qui ne fait pas de marques disgracieuses sous le pantalon n'existe pas encore, voilà

Au service du tri des images quelques numéros ont

remarqué que ce matin elle a mis sa culotte à l'envers, et

comme, visiblement, ce n'était pas du tout confortable, elle

l'a remise à l'endroit. Bleue, mais un peu moins que les

anges et on l'espère un peu moins angélique. Par-dessus :

disgracieuses sous le pantalon n'existe pas encore, voilà pourquoi ce quelque chose de désuet dans cet épisode, dont on peine à se remettre. Ça tient à peu, parce que pour le design c'était beaucoup mieux que Derrick (le prisonnier du fil du téléphone). Elle a mis un pull large, rouge et beige à rayures.

Dans cet épisode une tache à la base d'un ongle du N°6 (la faute d'Alison qui le draguant avec le primesaut de la presque vieille fille anglaise l'a blessé d'un renversement de bouteille) met comme tous les hématomes ici situés un millimètre par mois à grimper au sommet. Mais ça se passe un 10 février : c'est de là qu'on part et c'est là qu'on revient, il y a donc, en plus, le mystère de l'accident domestique. Donc le 10 février en pantalon beige et pull rayé, sa culotte faisant des marques, Alison avec son innocent visage va trahir le N°6 qui n'est peut-être que le N°12, qui est parfois gaucher parfois pas, qui fume des cigarettes françaises mais pas toujours et qui ne sait plus s'il met des glaçons dans son whisky. Les cartes qui changent de main, puis n'en changent plus, puis en changent à nouveau, elle les truque comme elle respire.

Au matin de l'épisode, en s'habillant, Alison chantait cette chanson :

The prisoner meets the muppet hi-fi
north of watford junction
we get in but we don't have fun
an' we leave before the truncheons
so it's back to watch the day to day
saga of working people
hanging out the washing and clipping coupons
and generally being decent

in the charing cross road
that's the only thing that happened today
says the west end jungle code
and all the germans and all the french
jam themselves down the tube
and re-enact the second world war
while the rude boys get rude!

johnny too bad meets johnny be good

and i look to my left and i look to my right

and i'm looking for a man
i'm looking for a sign
i don't wanna be the prisoner

the prisoner lives in camden town selling revolution
the prisoner loads his tracking arm up with self-disillusion
your mother does the washing up your old man digs the garden you're only free to dodge the cops an' bunk the train to stardom

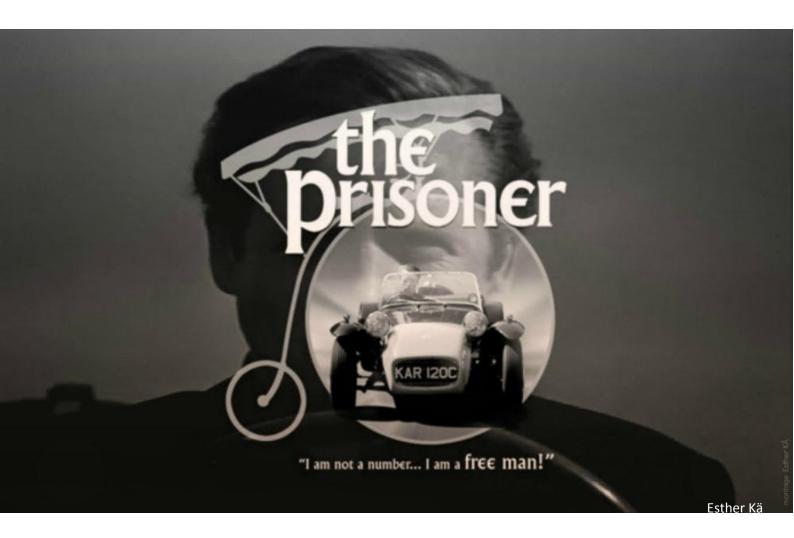
Cette séquence a été coupée au montage : les acteurs de la série avaient parfois des velléités de prendre le pouvoir que le rôdeur étouffait dans son œuf.

Les parents de Jane Merrow habitaient à Camden Town. Quand elle reverra l'épisode très longtemps après, la tache

sur l'ongle prendra presque tout l'écran et elle verra trois bandes onduler.

http://vatzhol.perso.neuf.fr/pagesFZ/prisonnierepisodes0 5.html

http://www.youtube.com/watch?v=YqQ4RnzwY4o



Il serait malséant de tenir trop ardente rancune au bon Dieu. Songez, Messieurs, qu'il n'a mis que six jours pour créer l'Univers. Et, six jours pour venir à bout d'une tâche de cette importance, c'est un tantinet court!

Alphonse Allais.



1/ Synopsis

Une vie, un show. Truman Burbank, la trentaine « middle class », vit une vie parfaite à Seaheaven : les couleurs, le climat, les gens, sa femme... Tout y est parfait. Pourtant, à partir de la chute d'un objet insolite, le doute s'installe dans la conscience de Truman : que cache l'apparente réalité autour de lui ? Le film est donc le récit de son cheminement, alors que le spectateur a toujours une longueur d'avance. En « réalité », nous assistons à la fin du Truman Show... qui durait pourtant depuis 10 000 jours...

290 🄏

2/Générique

Réalisation: Peter Weir

Production: Scott Ruder, Andrew Nicoll, E. Feldman et

A. Schroeder pour Paramount Pictures

Scénario: Andrew Nicoll

Directeur de la photo : Peter Biziou

Son: Art Rochester

Montage: William Anderson et Lee Smith

Effets spéciaux : Michael J. Mc Alister

Musique: Burkhard Dallwitz et Philip Glass

Décors : Denis Gassner

3/Distribution

Jim Carrey / Truman Burbank

Laura Linney / Meryl

Noah Emmerich / Marlon

Natasha Mc Elhone / Lauren/Sylvia

Ed Harris / Cristof

Brian Delate Kirk / le père de Truman

Paul Giamatti / Le réalisateur

Holland Taylor / La mère de Truman

291

Budget: 60 millions de dollars

Durée: 1h43mn

Sortie en France : 28/10/1998

Entrées France : 1,2 million.

293

L'instrument de mesure appelé sextant a reçu son nom car sa forme donne un sixième sur un cercle entier.



On n'a jamais vu dans les siècles passés de souverain si absolu et si puissant qui ait entrepris d'administrer par luimême, et sans les secours de pouvoirs secondaires, toutes les parties d'un grand empire; il n'y en a point qui ait tenté d'assujettir indistinctement tous ses sujets aux détails d'une règle uniforme, ni qui soit descendu à côté de chacun d'eux pour le régenter et le conduire. L'idée d'une pareille entreprise ne s'était jamais présentée à l'esprit humain, et, s'il était arrivé à un homme de la concevoir, l'insuffisance des lumières, l'imperfection des procédés administratifs, et

surtout les obstacles naturels que suscitait l'inégalité des conditions l'auraient bientôt arrêté dans l'exécution d'un si vaste dessein.

On voit qu'au temps de la plus grande puissance des Césars, les différents peuples qui habitaient le monde romain avaient encore conservé des coutumes et des mœurs diverses: quoique soumises au même monarque, la plupart des provinces étaient administrées à part; elles étaient remplies de municipalités puissantes et actives, et, quoique tout le gouvernement de l'empire fût concentré dans les seules mains de l'empereur, et qu'il restât toujours, au besoin, l'arbitre de toutes choses, les détails de la vie individuelle sociale et de l'existence échappaient d'ordinaire à son contrôle.

Les empereurs possédaient, il est vrai, un pouvoir immense et sans contrepoids, qui leur permettait de se livrer librement à la bizarrerie de leurs penchants et d'employer à les satisfaire la force entière de l'État ; il leur est arrivé souvent d'abuser de ce pouvoir pour enlever arbitrairement à un citoyen ses biens ou sa vie: leur tyrannie pesait prodigieusement sur quelques-uns ; mais elle ne s'étendait pas sur un grand nombre; elle s'attachait à quelques grands objets principaux, et négligeait le reste ; elle était violente et restreinte.

Il semble que, si le despotisme venait à s'établir chez les nations démocratiques de nos jours, il aurait d'autres caractères : il serait plus étendu et plus doux, et il dégraderait les hommes sans les tourmenter.

Je ne doute pas que, dans des siècles de lumières et d'égalité comme les nôtres, les souverains ne parvinssent plus aisément à réunir tous les pouvoirs publics dans leurs seules mains, et à pénétrer plus habituellement et plus profondément dans le cercle des intérêts privés, que n'a jamais pu le faire aucun de ceux de l'Antiquité. Mais cette même égalité, qui facilite le despotisme, le tempéré ; nous avons vu comment, à mesure que les hommes sont plus semblables et plus égaux, les mœurs publiques deviennent plus humaines et plus douces; quand aucun citoyen n'a un

grand pouvoir ni de grandes richesses, la tyrannie manque, en quelque sorte, d'occasion et de théâtre. Toutes les fortunes étant médiocres, les passions sont naturellement contenues, l'imagination bornée, les plaisirs simples. Cette modération universelle modère le souverain lui-même et arrête dans de certaines limites l'élan désordonné de ses désirs.

Indépendamment de ces raisons puisées dans la nature même de l'état social, je pourrais en ajouter beaucoup d'autres que je prendrais en dehors de mon sujet; mais je veux me tenir dans les bornes que je me suis posées.

Les gouvernements démocratiques pourront devenir violents et même cruels dans certains moments de grande effervescence et de grands périls; mais ces crises seront rares et passagères.

298

Au baseball, le six représente la position dite de « l'arrêt-court. »



Mais revenons à l'ameublement. J'en avais omis, une pièce, et non la moins importante. Je veux parler de l'adjudant ou gardien-chef de l'aile où j'étais alors (les gardiens subalternes avaient le titre de sergent, je l'ai dit déjà). Cet adjudant, dis-je, ne m'avait pas pris en affection, et s'il me visitait souvent, ce n'était pas pour me voir, mais bel et bien pour m'inspecter. Et s'ensuivaient des observations sans nombre, voire des menaces de cachot, à propos d'un grain de poussière, d'un pli mal fait à la couverte repliée dans mon lit-table, lorsque le lit redevenait table, même de

quelque chose, à son sens, d'irrégulier sur ma personne, mon tour de cou pas à l'ordonnance, tel bouton de ma veste branlant, etc. Ce qu'il m'a fait souffrir cet animal-là avec ses féroces minuties! D'ailleurs bon diable et qui devait s'humaniser un peu plus tard, à mon égard du moins.

La nourriture ? Eh, parbleu toujours de la soupe... à l'orge, et les dimanches la purée de pois. Pain de munition, eau à discrétion.

Le dimanche, messe, vêpres et salut chantés par des détenus. Harmonium tenu par une dame de la ville, sermons bien faits par l'aumônier, homme charmant dont j'ai gardé le meilleur et le plus reconnaissant souvenir.

La chapelle, très extraordinaire : au contraire de ce qui a lieu dans la plupart des prisons cellulaires, l'autel et ses accessoires se trouvent au milieu naturellement des *boxes* destinés aux « fidèles » mais très élevés sur une plate-forme aux quatre coins de quoi se tiennent les gardiens chargés de la bonne tenue et du respect dû au Lieu saint...

C'est même à quoi font allusion mes vers de Parallèlement.

Vois s'allumer les saluts

Du fond d'un trou.

Les préaux forment une roue dont une rotonde centrale est le moyeu d'où rayonnent en V une dizaine de murs enserrant autant de petits jardinets, assez funèbres, qu'il y a de V en maçonnerie. Un gardien se tient dans la rotonde et donne du feu aux prisonniers, qui ont une heure pour fumer une pipe et se promener en loups dans chacun son préau. Après quoi retour aux cellules, en file indienne, cagoules en tête — et en voilà pour jusqu'au lendemain, à la même heure.

Mais au bout de huit ou dix jours de ce régime peu agréable, si confortable et suffisant, au fond ! je suis appelé chez le Directeur, encore un homme charmant, déjà blanchissant, très bienveillant et à qui je devins sympathique du premier coup.

Veine! il s'agissait de ma mise en pistole.

Je fus mené dans un autre corps de bâtiment. Ma nouvelle cellule, un peu plus grande que l'autre, mais meublée de même, sauf le lit, bon, large, et permettant cette fraîcheur de s'étirer enfin, me plut dès l'abord.

Elle n'était pourtant qu'au juste confortable. Et surtout cet éclairage, d'ailleurs suffisant, filtrant à travers des barreaux horizontaux mais venu de trop haut et barrant, — c'est le cas de le dire au risque de deux répétitions — l'horizon. Mais quel bonheur d'enfin coucher dans un lit proprement dit! Mais quelle félicité que ce semblant plus que modeste, de l'ancienne modeste, mais commode chambre, naguère hélas! conjugale, avec son lit « de milieu ».

Il faut savoir se contenter de peu, surtout en prison, et comme toute idée de femme m'était interdite de par la force, force me fut donc de me résigne. Ce que je fis.

Je demandai des livres. On me permit d'avoir toute une bibliothèque. Dictionnaires, classiques, un Shakespeare en anglais, que je lus en entier (j'avais tant de temps, pensez!) De précieuses notes d'après Johnson et tous

commentateurs anglais, allemands et autres, m'aidèrent à bien comprendre l'immense poète, qui néanmoins ne me fit jamais oublier Racine non plus que Fénelon ni que La Fontaine, sans compter Corneille et Victor Hugo, Lamartine et Musset. Et pas de journaux!

Ces diversions néanmoins n'étaient pas mes seules.

J'inventai un jeu.

Ça consistait à mâcher du papier en deux boulettes, à supposer deux adversaires, A et B, à lancer ces projectiles alternativement vers un but qui était le judas de la cellule et à marquer *loyalement* les coups.

Double plaisir. D'abord de perdre ou de gagner. Ce que A détestait B, B le lui rendait si bien! Puis de redouter le passage de l'adjudant ou d'un sergent. Ou, alors! du Directeur lui-même.

Il est vrai que c'est celui-ci que je redoutais le moins.

304

La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines, elle n'est plus rien pour le possesseur.

Jean-Jacques Rousseau.



À ces mots, l'homme couché se releva, et son visage apparut en pleine lumière : tête magnifique, front haut, regard fier, barbe blanche, chevelure abondante et rejetée en arrière.

Cet homme s'appuya de la main sur le dossier du divan qu'il venait de quitter. Son regard était calme. On voyait qu'une maladie lente l'avait miné peu à peu, mais sa voix parut forte encore, quand il dit en anglais, et d'un ton qui annonçait une extrême surprise :

- « Je n'ai pas de nom, monsieur.
- Je vous connais! » répondit Cyrus Smith.

Le capitaine Nemo fixa un regard ardent sur l'ingénieur, comme s'il eût voulu l'anéantir.

Puis, retombant sur les oreillers du divan :

« Qu'importe, après tout, murmura-t-il, je vais mourir! »

Cyrus Smith s'approcha du capitaine Nemo, et Gédéon Spilett prit sa main, qu'il trouva brûlante. Ayrton, Pencroff, Harbert et Nab se tenaient respectueusement à l'écart dans un angle de ce magnifique salon, dont l'air était saturé d'effluences électriques.

Cependant, le capitaine Nemo avait aussitôt retiré sa main, et d'un signe il pria l'ingénieur et le reporter de s'asseoir.

Tous le regardaient avec une émotion véritable. Il était donc là celui qu'ils appelaient le « génie de l'île », l'être puissant dont l'intervention, en tant de circonstances, avait été si efficace, ce bienfaiteur auquel ils devaient une si large part de reconnaissance! Devant les yeux, ils n'avaient

qu'un homme, là où Pencroff et Nab croyaient trouver presque un dieu, et cet homme était prêt à mourir!

Mais comment se faisait-il que Cyrus Smith connût le capitaine Nemo ? Pourquoi celui-ci s'était-il si vivement relevé en entendant prononcer ce nom, qu'il devait croire ignoré de tous ?...

Le capitaine avait repris place sur le divan, et, appuyé sur son bras, il regardait l'ingénieur, placé près de lui.

« Vous savez le nom que j'ai porté, monsieur ? demanda-t-il.

- Je le sais, répondit Cyrus Smith, comme je sais le nom de cet admirable appareil sous-marin...
- Le *Nautilus* ? dit en souriant à demi le capitaine.
- Le Nautilus.
- Mais savez-vous... savez-vous qui je suis?
- Je le sais.

- Il y a pourtant trente années que je n'ai plus aucune communication avec le monde habité, trente ans que je vis dans les profondeurs de la mer, le seul milieu où j'aie trouvé l'indépendance! Qui donc a pu trahir mon secret?
- Un homme qui n'avait jamais pris d'engagement envers vous, capitaine Nemo, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de trahison.
- Ce Français que le hasard jeta à mon bord il y a seize ans?
- Lui-même.
- Cet homme et ses deux compagnons n'ont donc pas péri dans le Maëlstrom, où le *Nautilus* s'était engagé ?
- Ils n'ont pas péri, et il a paru, sous le titre de *Vingt mille Lieues sous les mers*, un ouvrage qui contient votre histoire.
- Mon histoire de quelques mois seulement, monsieur !
 répondit vivement le capitaine.
- Il est vrai, reprit Cyrus Smith, mais quelques mois de cette vie étrange ont suffi à vous faire connaître...

— Comme un grand coupable, sans doute ? répondit le capitaine Nemo, en laissant passer sur ses lèvres un sourire hautain. Oui, un révolté, mis peut-être au ban de l'humanité! »

L'ingénieur ne répondit pas.

« Eh bien, monsieur?

- Je n'ai point à juger le capitaine Nemo, répondit Cyrus Smith, du moins en ce qui concerne sa vie passée. J'ignore, comme tout le monde, quels ont été les mobiles de cette étrange existence, et je ne puis juger des effets sans connaître les causes ; mais ce que je sais, c'est qu'une main bienfaisante s'est constamment étendue sur nous depuis notre arrivée à l'île Lincoln, c'est que tous nous devons la vie à un être bon, généreux, puissant, et que cet être puissant, généreux et bon, c'est vous, capitaine Nemo!
- C'est moi, » répondit simplement le capitaine.

L'ingénieur et le reporter s'étaient levés. Leurs compagnons s'étaient rapprochés, et la reconnaissance qui

débordait de leurs cœurs allait se traduire par les gestes, par les paroles...

Le capitaine Nemo les arrêta d'un signe, et d'une voix plus émue qu'il ne l'eût voulu sans doute :

« Quand vous m'aurez entendu », dit-il.

Et le capitaine, en quelques phrases nettes et pressées, fit connaître sa vie tout entière.

311

Un hexamètre est une forme poétique constituée de six pieds par vers.



Rôdeur

Je n'ai jamais compris pourquoi les habitants du Village s'ingénient à m'appeler le rôdeur... pourquoi pas veilleur, ou traqueur ? Mais cela n'a aucune espèce d'importance. Si j'ai opté pour cet avatar en forme de grosse bulle, c'est tout simplement parce que molle et souple, je m'adapte parfaitement à toutes les formes de terrain, et malgré les apparences, je suis très véloce. J'ai la couleur de la semence, du lait nourricier, de la vie à venir, et pourtant je n'ai rien d'une matrice. Bien au contraire.

312

Numéro 2

La nomination au poste de numéro 2 ? Une véritable consécration pour moi. Amplement méritée du reste. Enfin bon... Je dois quand même avouer que l'euphorie fut brève. La fierté initiale qui s'était emparée de moi m'a quitté. Depuis longtemps. Un souvenir. J'aurais dû refuser. Mais non, quel idiot, on ne peut rien refuser. Même moi. Bon, quoi encore! Allo? Comment ça, numéro 6 n'est plus dans le champ des caméras? Vous êtes sûr?

Numéro 74

Mon Dieu qu'il est beau ! J'ai juste eu le temps d'entrevoir son numéro, le 6 je crois. Où courait-il donc comme ça ? C'est la première fois que je le vois au Village. Mais qu'il est beau ! Il faut absolument que je lui parle il a l'air tellement différent ! Je suis certaine que cet homme pourra me sortir de l'ennui qui m'accable, je ne sais même pas pourquoi je

suis ici. Il aurait pu me dire bonjour quand même... ou au moins me regarder!

Numéro 6

J'ai les poumons en feu, sans compter ce violent vent froid qui me ralentit! Mais j'irai jusqu'au bout de cette plage quoi qu'il advienne. Et puis cet orage qui gronde au loin comme une surenchère au cauchemar maintenant! Allez courage! Souviens-toi de tes heures d'entraînement pour le marathon de Londres, tu as de l'endurance, ils ne te rattraperont pas de sitôt, il faut simplement que tu allonges la foulée, que tu foutes le camp d'ici au plus vite et trouves un abri avant la tombée de la nuit. Il y a forcément une route derrière ces collines. Fonce!

Rôdeur

Grâce à moi chaque tentative d'évasion est vouée à l'échec, et à force, les habitants du Village se résignent et me

Numéro 2

vent..... Tiens! Une alerte.

Quel imbécile! J'en étais sûr... Je ne lui donne pas une heure. L'insolence de ce numéro 6 était par trop flagrante. Comme si je n'avais pas assez de soucis! Je le convoque demain. Il faut absolument qu'il parle sinon... Sinon quoi? Rien justement. En plus, aucune nouvelle des numéros 2 qui m'ont précédé. Ça m'inquiète quand même. Et avec tout ça j'ai à peine le temps de profiter de mes privilèges.

donnent de moins en moins l'occasion de me divertir.

Quelle ingratitude tout de même, comme si je ne leur

offrais pas le plus grand des services en leur ôtant la vie ! Je

me demande d'ailleurs ce que l'on peut ressentir quand on

est mortel... Quoi qu'il en soit c'est toujours aussi agréable

d'avaler quelques grammes d'air, d'aspirer leur cri

d'horreur puis de savourer leur dernier souffle avant une

petite promenade sur la plage, rouler, nonchalant au gré du

Oui, ça m'inquiète. Mais bon. Il parlera. Demain. Foi de numéro 2.

Numéro 74

Décidément, quelle agitation cet après-midi... Oh mon Dieu ! C'est lui là-bas sur la civière, que s'est-il passé ? Ouf ! Tout va bien il a l'air en vie, il a dû s'évanouir en tombant, quelle idée aussi de courir comme un fou ! A moins qu'il n'ait tenté de s'évader ? Mais non, il serait mort à l'heure qu'il est, bien sûr. Quelle drôle de pensée, on ne s'évade pas du Village. Oh la la, il est encore plus beau endormi... Comme j'aimerais me réveiller auprès de lui !

Numéro 6

Humpf... ce mal de tête... Toujours cette odieuse petite musique en sourdine dans la chambre et cette horrible odeur de moquette neuve, inutile d'ouvrir les yeux pour savoir que je suis encore ici! Je ne me souviens que de cette course folle, de la sphère qui fond sur moi et m'étouffe, de mon impuissance face à ce monstre insaisissable, et puis plus rien, un grand vide. Mais d'où peut donc sortir ce gadget ? Il faut que j'élabore un plan, et trouve une aiguille aussi, et ciao la compagnie.

Rôdeur

Une aiguille ? Ah ah ! Ce numéro 6 remplit son rôle à merveille, j'ai bien fait de le faire venir au Village, ce qu'il m'amuse ! Je sens qu'il va beaucoup me distraire, un bel exemple de rébellion face à la soumission ambiante. S'il pouvait de surcroît faire un peu de prosélytisme, ce serait parfait pour que je reprenne un peu d'exercice, ça ne me ferait pas de mal d'ailleurs, il faut que je surveille ma circonférence, ce n'est pas le tout de rouler, il faut savoir aussi bien rebondir.

Numéro 2

L'arrivée surprise de ce numéro 6 au Village est une catastrophe. Je ne m'en sors pas. Et il n'y a rien de rien à en tirer. On ne m'avait jamais toisé comme ça. Il est coriace le bougre. Au point d'en devenir idiot. En attendant, moi j'ai des comptes à rendre. J'ai remarqué le sourire en coin du numéro 3 hier. Il boit du petit lait et s'y voit déjà cet imbécile. Quel ambitieux ! Mais bon... Vous ne perdez rien pour attendre mes gaillards.

Numéro 74

Je l'ai revu ! Il est rétabli, quelle allure ! Et puis il n'est sans doute pas le numéro 6 pour rien, il venait juste de sortir de chez numéro 2... Ça doit être un personnage important ! Je l'ai reconnu dans le journal, j'ai même découpé sa photo, mais il portait un autre blazer. Je me demande de quand date ce portrait que j'ai accroché au-dessus de mon lit, je ne l'ai encore jamais vu sourire comme ça. Il a tout le temps l'air contrarié.

Numéro 6

J'en ai marre des "Bonjour chez vous!". Sûr que numéro 2 trompe tout son petit monde, il doit certainement nous droguer, ajouter un produit dans l'eau ou la nourriture. Sans doute la cause de mes rêves étranges depuis que je suis arrivé ici, Dieu sait comment d'ailleurs. Ils sont tous complètement givrés. Ou alors c'est la peur qui les paralyse ? Cette putain de peur qui les détruit tous et les force à marcher au pas ? Il faudrait que je trouve un complice, quelqu'un d'arrivé récemment et d'un tant soit peu récupérable avant qu'il ne soit trop tard. Ce serait peut-être plus facile de s'évader à deux.

Rôdeur

Mauvaise idée numéro 6. Mais puisque cela semble te tenir à cœur, je vais faire en sorte que numéro 74 croise ton chemin. A toi de jouer très cher, elle te plaira sûrement cette prisonnière-là, un beau petit numéro. Qui sait si avec un peu plus d'imagination tu sauras tenter d'autres styles

d'évasions autrement plus agréables ! Nous verrons. Combien de temps va-t-il te falloir pour comprendre ? A bientôt mon ami.

Numéro 2

J'espère qu'il a compris. On ne sait jamais avec lui. Il a complètement changé d'attitude ces derniers jours. Je le trouve trop souriant. Cela n'augure rien de bon à mon avis. Il doit fomenter quelque chose. Je n'ai toujours pas avancé d'un iota au fait. Aucune information. Pas un mot. Il n'est pas du tout impressionné. Ni par le décorum du Q.G, ni par les pressions psychologiques, ni par... rien d'autre! Moi par contre... C'est bien ma veine! Mais bon. Il ne s'agit pas de moi. Enfin, pour l'instant.

Numéro 74

Il m'a parlé! Il est très attentionné et m'a même offert le thé devant le petit port. Ensuite il m'a emmenée faire une promenade au sommet du Village, et nous sommes montés tout en haut du clocher! Quelle jolie vue, je n'aurais jamais osé le faire sans lui. Il fallait voir avec quelle intensité il fixait l'horizon! Ensuite il m'a demandé si je savais naviguer, et par chance oui, je sais! Il m'a promis une balade en bateau bientôt! Plus que trois jours, vivement dimanche!

Numéro 6

Cela paraîtra plus naturel si je m'approche du port avec cette fille à mon bras. Numéro74 n'a pas l'air d'avoir toute sa tête mais tout ce que je lui demande c'est d'assurer les quarts. Je vais longer la côte, puis cap au sud vers la pointe et de là, je rejoindrai le continent, je ne sais pas pourquoi j'ai ce sentiment étrange d'être sur une île. La fanfare joue à onze heures dimanche matin, cette diversion nous laissera une petite heure pour appareiller et prendre le large. Je n'ai pas vu d'autres embarcations amarrées, et donc si on réussit à prendre le large, à nous la liberté!

Rôdeur

Pas très original numéro 6, mais je te laisserai quelques miles d'avance pour que tu puisses goûter un peu à ton évasion. Une fin joliment romantique du reste que de sombrer dans les abysses d'une mer sombre et glacée... cela devrait plaire à ton Ophélie. Quelle différence fais-tu entre le Village et la ville que tu rêves de rejoindre ? Tu sais bien que les règles établies sont partout les mêmes, ici ou ailleurs, ta liberté est illusoire, tu croyais vraiment à ton libre arbitre ? Subordonné à ce mensonge, tu cours aveuglément derrière un vieux concept tellement galvaudé... Je suis un homme libre! Ah ah ah ! Dommage, tu aurais pu faire un bon numéro 1. Mais puisque tu n'arrives pas à comprendre, je vais t'aider, inutile de courir davantage, tu seras libéré une fois pour toutes dès dimanche. Définitivement.

Numéro 2. RIP

Comme dans une suite algébrique, les numéros se suivent et se ressemblent. Sous leur autorité d'apparat, il faut toujours qu'ils faillissent à leur mission, gonflés d'orgueil, sans même savoir ni comprendre qui les a placés là, ni pourquoi. Le nouveau numéro 2 arrive aujourd'hui. Il ne fera sans doute pas mieux que ses prédécesseurs, mais lui au moins n'a jamais entendu parler de l'existence d'un quelconque numéro 6. Le village continuera de ronronner, ses habitants à dormir paisiblement, et la Vérité ne fera qu'attendre l'arrivée d'un hypothétique numéro UN.

Numéro 74

Je l'ai embrassé, et pour la première fois je l'ai vu sourire. Je suis si amoureuse... On se voit chaque jour depuis. Il m'a enfin expliqué son plan, il va m'emmener avec lui. Nous allons partir pour de bon tous les deux, loin, très loin! Je n'arrive pas à dormir, dans quelques heures nous prendrons la mer. Je n'ai jamais été aussi heureuse, quelle

324

chance que l'on m'ait amenée ici ! Je sais enfin pourquoi je suis au Village, c'est pour Lui !

Numéro 6

J'ai toujours près de moi six fidèles amis C'est à eux que je dois tout ce que j'ai appris Leurs noms sont Quand, Où, Quoi, Comment et Qui.

Rudyard Kipling.



Le Prisonnier est une série culte dont le tournage démarra en 1966. Interprétée et produite par Patrick McGoohan, [1] scénarisée en 17 aventures dont il réalisera cinq épisodes, elle retrace le parcours d'un homme seul. L'histoire : un agent secret démissionne. Alors qu'il boucle ses valises, un gaz s'échappe. Endormi, il se réveille prisonnier du « village ». Il s'agit d'un lieu aux apparences idylliques mais l'envers du décor est le suivant : personne n'a de noms, ce sont tous des numéros. Mélangé avec des prisonniers et des gardiens que rien ne permet de distinguer, à chaque

épisode le protagoniste affronte l'impensable interrogatoire comme un procès kafkaïen fondé sur la fameuse réplique : « Nous voulons des renseignements.» Il tentera de s'échapper 17 fois. Seule, la dernière sera la bonne mais avant de réussir cet exercice périlleux, le numéro 6 jouera métaphoriquement une partie d'échec contre l'énigmatique numéro 1 via le numéro 2. Ce n'est pas sans rappeler le chevalier du Septième Sceau qui combat la mort sur l'échiquier de la vie.

Cet agent du gouvernement britannique qui agit habituellement dans l'ombre du quotidien, est cette fois-ci exhibé, testé, torturé dans un univers carcéral, sans barrière apparente. La liberté est illusoire et curieusement, seul, le numéro 6 tente de s'enfuir. Il existe une véritable phénoménologie de la fuite qui repose sur le non-sens faisant écho à : « Je ne suis pas un numéro, je suis un être libre ! » À savoir, il se dégage de cette série une philosophie qui vise à saisir les enjeux d'un système [2] absurde par un retour aux données immédiates de la conscience du spectateur. Celle-ci met en évidence l'essence même de

l'être. Ici, il s'agit du numéro 6 un double du numéro 1 (pouvoir absolu), l'ensemble stigmatisé par le numéro 2 (pouvoir temporaire).

Cette machination aux beaux décors, aux gestes et attitudes calculées est une réflexion sur la fuite. Pour le numéro 6, la cause principale de l'angoisse repose sur l'impossibilité d'agir dans ce système absurde. Il faut préciser que cette liberté acquise par la fuite et par la lutte, l'une étant la corrélation de l'autre, est aussi une façon de se gratifier, donc d'échapper à l'angoisse. Même en écarquillant les yeux Patrick McGoohan ne voit rien : « Il tâtonne en trébuchant sur la route obscure de la vie, dont il ne sait ni d'où elle vient, ni où elle va. » [3] Cette fuite se produit en trois phases : échapper au système, le transcender pour en sortir libre et victorieux. Enfin, il faut le recréer à la conscience du spectateur : sensibilisation et non-sens du système.

1/ Echapper au système : La fuite

Traumatisme des régimes totalitaires, cette série incarne non seulement l'homme qui essaye de maîtriser son destin, mais aussi celui qui en est victime : « Le drame cinématographique a, pour ainsi dire, un grain plus serré que les drames de la vie réelle, il se passe dans un monde plus exact que le monde réel. » [4] Plongé au cours d'un cauchemar surréaliste, le numéro 6 se complaît dans un univers où il essaye de déjouer les règles tout en les respectant pour mieux les pervertir. Le numéro 6 n'est que l'envers du numéro 1, un double, une sorte de « Horla » qui nous pousse à sortir d'un cocon alors que toute fuite est impossible. « Le village », aux décors kitsch et ludiques avec les images lénifiantes de la publicité, demeure une environnement métaphore de notre quotidien « L'objectivité des formes apparentes fait donc rayonner le naturel dans tout l'univers du film de fiction. » [5] Cette société semble fonctionner comme la nôtre avec en plus une forme de caricature qui la montre sans nuance. Il y a d'une part l'autorité représentée par le numéro 2 sorte de pouvoir exécutif, [6] qui d'ailleurs change à chaque épisode. D'autre part, il y a l'ordre symbolisé par la boule blanche : véritable milice impersonnelle sans numéro à l'image d'un mirador concentrationnaire. Nommée « le rôdeur » une seule fois dans la série, cette sphère demeure la représentation la plus étrange : ni humaine, ni végétale, ni animale, anonyme, elle reste inquiétante. C'est finalement un trope de la bureaucratie étouffante qui laisse sans voix. Sous l'apparence d'un " club méditerranéen " anglo-saxon, à l'architecture éclectique, « le village » reste une cage dorée, un laboratoire d'expériences dans lequel Patrick McGoohan subit toutes sortes de tests de personnalité en passant par la manipulation psycho-visuelle. [7] « Le village » devient un cabinet de recrutement façon Blade Runner. À l'image des prisonniers du Cube qui tentent de trouver le fonctionnement de cette machine infernale pour se libérer, le numéro 6 est paradoxalement le condamné et le geôlier de cette prison à la Truman Show. Le costume noir de Patrick McGoohan fait écho à son éducation catholique, dès l'âge de dix ans l'acteur voulait être réellement prêtre. Le vêtement représente non seulement une réminiscence des uniformes fascistes mais encore il évoque la fuite d'un homme qui refusa de rentrer dans les Ordres : « comme tout signe de la représentation, le costume est à la fois signifiant (pure matérialité) et signifié (élément intégré à un système de sens). » [8] Le Prisonnier traduit l'émergence d'une « secte sans nom » qui se construit sur cette esthétique techno-psychédélique des années 60-70. Tous les villageois ont des toilettes bigarrées et leurs comportements excentriques, dignes d'une « fête des fous », masquent à peine la misère affective : univers sans sentiment. En effet, dès la tombée de la nuit le couvrefeu propage sa voix féminine et froide : « Plus que cinq minutes avant l'extinction des lumières. »

Le protagoniste est celui qu'on surveille à l'aide d'un observatoire souterrain truffé de caméras, loft à la 1984 construit sur un complexe « militaro-industriel ». Mais le numéro 6 représente aussi celui qui défie tous les pièges. A

la fin, il sera le vainqueur d'un labyrinthe sans nom. Il n'y a pas plus impersonnel que le substantif « village », sorte de signifiant zéro pour un signifié polysémique vu le nombre d'interrogations et d'interprétations que soulève cet étrange lieu. Nul ne sait où il se trouve, il pourrait être en Lituanie sur la Baltique ou bien sur les côtes marocaines. [9] Le terme « village « ressemble à l'absence de nomination des personnages du nouveau roman. Il existe une volonté de déstructuration de la réalité afin de briser l'individu : « Le village est un petit monde organisé dans ses moindres détails. Rien n'y manque, ni l'épicerie, ni l'hôpital : une forteresse où l'on normalise plus qu'on ne soigne. » [10] Sous le couvert d'une technologie qui se veut pratique et amusante, téléphone sans fil, porte automatique, carte de crédits à l'utilisation enfantine, l'autorité impersonnelle cherche à obtenir des renseignements : pourquoi le numéro 6 a-t-il démissionné de son poste d'agent secret ? Cet abandon est le point d'ancrage de chaque épisode, et ce, dès le générique. « Le village », aux allures d'une maison de retraite pour personnes qui en savent trop, devient un

asile d'aliénés où règne la paranoïa. Ce lieu absurde développe chez le prisonnier cette volonté de puissance reposant paradoxalement sur la lutte, la fuite et l'indépendance. Il s'agit d'une liberté perdue à reconquérir et le symbole de la Lotus Seven dans le générique en reste la manifestation la plus dynamique : la trajectoire de la fuite et de la démission demeure linéaire. Le comportement du numéro 6, à bord de son automobile, est déterminé (...)

Suite du texte :

http://www.cadrage.net/dossier/prisonnier/prisonnier.ht

Notes:

- 1. L'acteur a été également l'agent secret John Drake dans la série Destination danger. Notons que lors de sa sortie en 1968, Le Prisonnier fut un échec commercial.
- 2. On entend par "système ", et ce de manière sommaire, le fonctionnement et les enjeux socio-politiques d'une communauté avec l'individu qui essaye de s'adapter à ce qu'il lui est imposé.
- 3. LABORIT (H.).- Eloge de la fuite, Paris : Gallimard, 2003, p. 45.
- 4. MERLEAU-PONTY (M.) Sens et non-sens, Paris : Gallimard, 1996, p. 73-74.
- 5. MORIN (E.).- Le cinéma ou l'homme imaginaire, Paris : Editions de Minuit, 1956, p. 165.

- 6. Notons que le numéro 6 pourrait représenter le peuple, le numéro 2 traduirait effectivement l'exécutif et le numéro 1 serait en quelque sorte le parlement. Le peuple demande finalement des règles par la voix d'une simili démocratie symbolisée par le numéro 1, celui qui établit les lois du système. En fait, ce dernier est une émanation du numéro 6 qui exige des règles du peuple. La trichotomie 1,2, 6 serait les fondements du système de société du Prisonnier.
- 7. Cf. épisode n° 6: Le Général.
- 8. PAVIS (P.).- L'analyse des spectacles, Paris : Nathan, 1996, p. 161.
- 9. En réalité « le village « s'appelle Portmerion, c'est un hôtel situé au nord-ouest du pays de Galle construit par un architecte visionnaire, Sir Clough Williams-Ellis. Tous les styles sont représentés : espagnols, autrichiens, italiens et grecs.
- 10. BAUDOU (J.) et PETIT (C.).- Les grandes séries britanniques, Paris, Huitième Art, 1994, p.90.

Dans le scoutisme, le nombre théorique de louveteaux est d'une sizaine. Le groupe est dirigé par un chef du nom de Sizenier.





L'Ingénu débarque en pot de chambre dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez, tout comme avait fait l'amiral anglais. Il les traita de même, il les battit ; ils voulurent le lui rendre, et la scène allait être sanglante s'il n'eût passé un garde du corps, gentilhomme breton, qui écarta la canaille. « Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissez un brave homme ; je suis le neveu de M. le prieur de Notre-Dame de la Montagne ; j'ai tué des Anglais, je

viens parler au roi ; je vous prie de me mener dans sa chambre. » Le garde, ravi de trouver un brave de sa province, qui ne paraissait pas au fait des usages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au roi, et qu'il fallait être présenté par monseigneur de Louvois. « Eh bien! menezmoi donc chez ce monseigneur de Louvois, qui sans doute me conduira chez Sa Majesté. — Il est encore plus difficile, répliqua le garde, de parler à monseigneur de Louvois qu'à Sa Majesté ; mais je vais vous conduire chez M. Alexandre, le premier commis de la guerre : c'est comme si vous parliez au ministre. » Ils vont donc chez ce M. Alexandre, premier commis, et ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une dame de la cour, et il y avait ordre de ne laisser entrer personne. « Eh bien! dit le garde, il n'y a rien de perdu ; allons chez le premier commis de M. Alexandre : c'est comme si vous parliez à M. Alexandre lui-même. »

Le Huron, tout étonné, le suit ; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite antichambre. « Qu'est-ce donc

Enfin le patron parut. « Monsieur, lui dit l'Ingénu, si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la Basse-Bretagne tout à leur aise. » Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au Breton : « Que demandez-vous ? — Récompense, dit l'autre ; voici mes titres. » Il lui étala tous ses certificats. Le commis lut, et lui

dit que probablement on lui accorderait la permission

que tout ceci? dit l'Ingénu; est-ce que tout le monde est

invisible dans ce pays-ci? Il est bien plus aisé de se battre

en Basse-Bretagne contre des Anglais que de rencontrer à

Versailles les gens à qui on a affaire. » Il se désennuya en

racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en

sonnant rappela le garde du corps à son poste. Ils se

promirent de se revoir le lendemain, et l'Ingénu resta

encore une autre demi-heure dans l'antichambre, en

rêvant à Mlle de Saint-Yves, et à la difficulté de parler aux

rois et aux premiers commis.

— Comment vous nommez-vous, monsieur, qui parlez si haut ?

m'avance.

d'acheter une lieutenance. « Moi ! que je donne de l'argent

pour avoir repoussé les Anglais ? que je paye le droit de me

faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos

audiences tranquillement? Je crois que vous voulez rire. Je

veux une compagnie de cavalerie pour rien ; je veux que le

roi fasse sortir Mlle de Saint-Yves du couvent, et qu'il me la

donne par mariage ; je veux parler au roi en faveur de

cinquante mille familles que je prétends lui rendre ; en un

mot, je veux être utile : qu'on m'emploie et qu'on

— Oh! oh! reprit l'Ingénu, vous n'avez donc pas lu mes certificats? C'est donc ainsi qu'on en use? Je m'appelle Hercule de Kerkabon; je suis baptisé, je loge au Cadran bleu, et je me plaindrai de vous au roi. » Le commis conclut, comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien saine, et n'y fit pas grande attention.

Ce même jour, le révérend P. La Chaise, confesseur de Louis XIV, avait reçu la lettre de son espion, qui accusait le Breton Kerkabon de favoriser dans son cœur les huguenots, et de condamner la conduite des jésuites. M. de Louvois, de son côté, avait reçu une lettre de l'interrogeant bailli, qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait brûler les couvents et enlever les filles.

L'Ingénu, après s'être promené dans les jardins de Versailles, où il s'ennuya, après avoir soupé en Huron et en Bas-Breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir Mlle de Saint-Yves en mariage ; d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, et de faire cesser la persécution contre les huguenots. Il se berçait de ces flatteuses idées, quand la maréchaussée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups et de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, et on le mena dans le château que fit construire le roi Charles V, fils de Jean II, auprès de la rue Saint-Antoine, à la porte des Tournelles.

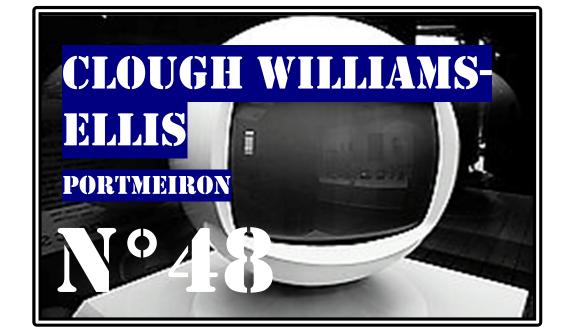
Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu! je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement, puis tout à coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs, qui étaient avec lui dans le carrosse, les jette par la portière, se jette après eux, et entraîne le troisième, qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. « Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la Basse-Bretagne! Que dirais-tu, belle Saint-Yves, si tu me voyais dans cet état? »

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme

un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-Royal, nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. « Tenez, lui dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène » ; et sur-le-champ on referma les énormes verrous de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'univers entier.

L'Asie est le chaudron des civilisations. Rien qu'en Extrême-Orient, on trouve des sociétés qui appartiennent à six civilisations : japonaise, chinoise, orthodoxe, bouddhiste, musulmane et occidentale

Samuel Huntington.



Welcome to Portmeirion

Portmeirion was created by the architect Clough Williams-Ellis from 1925 to 1976.

He wanted to show how a naturally beautiful site could be developed without spoiling it.

He hoped the village would make people to think about buildings in the landscape.



The village was built as a place people could enjoy for its own sake. It was supposed to be a place where events, concerts and exhibitions could take place.

Children under 5 years old go free

We do not charge admission for children under 5 years of age. We charge the adult rate for anyone over 16 years of age, however we can offer a concession rate for students or those attending full time education.

Save up to 30% off on late afternoon visits

You can save on the full admission ticket price if you visit after 3.30pm. The grounds are open until 7.30pm every day so you will have plenty of time to see the village, gardens and woods. Please note that the last free guided tour of the village starts just after 3.30pm from near the entrance so



please arrive at 3.30 pm or just before if you would like to take part. The last Forest Train tour leaves the Salutation Square at 4.30pm. The Town Hall Cafe closes at 5pm and the shops and Angel Ices close at 5.30pm. Caffi Glas freshly made pizzas stays open until 7.30pm during the main school holidays (Easter, Whitsun and mid July to end August).

Free entry after lunch at castell deudraeth

A two course lunch at Castell Deudraeth (or three courses if you prefer) includes a free entry voucher to Portmeirion for use after lunch. Lunch bookings can be made on 01766 772400 but are not essential, however you may have to wait for a table if you arrive without a booking (...)

Continuez la visite : http://www.portmeirion-village.com/

An 06 A.D, accession au trône de Liu Ying, un enfant choisi par Wang Mang1, qui règne sous le nom de Ruzi Ying.



Mon sujet principal est la vie dans les villes chinoises. Photographe Français d'origine chinoise résidant en Chine depuis la fin de l'année 2008, j'y mène un travail de longue haleine à vocation documentaire. Outre la photographie de paysages urbains, l'architecture est un autre objet de mon travail, moyen pour moi de montrer à une autre échelle l'espace contemporain. chinois J'insiste tout particulièrement les l'architecture sur espaces et vernaculaires, reflétant en creux la vie de la majorité des Chinois, les Laobaixing.











Livre ! Qu'est-ce qu'un livre qui ne sait même pas nous emporter audelà de tous les livres ?

Friedrich Nietzsche.

AUTEURS & CONTRIBUTEURS

- 00. ESTHER KÄ: http://esther-ka.tumblr.com/
- 01. JULIAN ASSANGE: https://en.wikipedia.org/wiki/Julian Assange
- 02. SRI AUROBINDO: http://www.auroville.org/
- 03. JACQUES BAINVILLE : http://www.academie-francaise.fr/les-immor-tels/jacques-bainville

04. CESARE BECCARIA : http://www.treccani.it/enciclopedia/cesare-beccaria (Dizionario Biografico)/

- 05. WILLIAM THOMAS BECKFORD : http://www.janeausten.co.uk/william-tho-mas-beckford-author-architect-and-rogue/
- 06. JEREMY BENTHAM: http://www.centrebentham.fr/

- 08. SAMUEL TAYLOR COLERIDGE : http://www.poets.org/poetsorg/poet/sa-muel-taylor-coleridge
- 09. DANTE ALIGHIERI : http://www.larousse.fr/encyclopedie/person-nage/Dante_Alighieri/115628
- 10. GILLES DELEUZE: http://www.webdeleuze.com/php/index.html
- 11. TANNEGUY DUCHÂTEL : http://www.assemblee-nationale.fr/syco-more/fiche.asp?num_dept=14131

- 12. ALEXANDRE DUMAS: http://amisdumas.com/
- 13. LA FATALITÉ: http://www.espacefrancais.com/la-fatalite/
- 14. MICHEL FENIOUX: http://www.imdb.com/name/nm3441574/
- 15. FRÉDÉRIC FIOLOF: http://la-marche-aux-pages.blogspot.fr/

http://lamoitiedufourbi.org/

- 16. MICHEL FOUCAULT: http://portail-michel-foucault.org/
- 17. GUILLAUME FOUGERAT : http://papiergachette.blogspot.fr/p/livres-dispo-nibles.html
- 18. LA GENÈSE : http://www.lirelabible.net/
- 19. ANTONIO GRAMSCI: http://www.internationalgramscisociety.org/

- 20. ANTHONY HOPE: https://en.wikipedia.org/wiki/Anthony Hope
- 21. CARLY RAE JEPSEN: https://instagram.com/carlyraejepsen/
- 22. ALAIN LAVERSNE: http://www.alainlasverne.fr/
- 23. GEORGES MARKSTEIN : http://www.histoire-du-polar.com/au-teurs/george-markstein-6552.html

- 24. PATRICK McGOOHAN: http://www.jesuismort.com/biographie-cele-brite-cher/biographie-patrick-mcgoohan-13362.php
- 25. DANIÈLE MOMONT : http://lescargotfaitdutrapeze.blogspot.fr/
 http://remue.net/spip.php?article2422
- 26. THOMAS MORE: http://expositions.bnf.fr/utopie/cabinets/rep/bio/2.htm
- 27. FRÉDÉRIC MULLER: http://www.mw-architectes.fr/infos/ff-muller/
- 28. O.I.P : http://www.oip.org/
- 29. GEORGES ORWELL : http://global.britannica.com/biography/George-Orwell

- 30. ABDEL WEDOUD OULD CHEIKH: http://kassataya.com/portraits/12808-pr-abdel-wedoud-ould-cheikh-l-humilite-d-un-homme-de-science
- 31. OVIDE: http://remacle.org/bloodwolf/auteurs/Ovide.htm

- 32. ÉRIC PESSAN : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ric Pessan
- 33. PASCALE PETIT: http://www.m-e-l.fr/pascale-petit,ec,199
- 34. PLATON: http://plato-dialogues.org/fr/plato.htm
- 35. MARCEL PROUST : http://marcelproust.pagesperso-orange.fr/som-maire-marcel-proust.htm
- 36. CÉLINE RIGHI : http://www.odonata-music.com/
- 37. RAYMOND ROUSSEL : http://homepage.univie.ac.at/manuel.chemi-neau/Texte/roussel.html
- 38. GUILLAUME SIAUDEAU: http://lameduseetlerenard.blogspot.fr/
- 39. ÉRIC ET VALÉRIE SOURDIEUX : http://lesperseides.fr/?s=val%C3%A9rie+sourdieux

http://valeriesourdieux.blogspot.fr/

http://regarts-ericzs.blogspot.fr/

- 40. HÉLÈNE STURM : http://www.joellelosfeld.fr/liste des ouvrages de lauteur-79216-sturm.html
- 41. THE TRUMAN SHOW: http://www.imdb.com/title/tt0120382/combined
- 42. ALEXIS DE TOCQUEVILLE : http://www.tocqueville.culture.fr/fr/
- 43. PAUL VERLAINE: http://www.poetes.com/verlaine/
- 44. JULES VERNE: http://www.jules-verne.net/
- 45. ALIAS VILLINGS: https://lejourdenude.wordpress.com/tag/alias-villings/

358

46.GILLES VISY: http://www.kinok.com/index.php?option=com_con-tent&view=article&id=480:critique-de-livre-titre-du-livre-de-nom-auteur-edi-teur&catid=40:livres

http://gvisy.free.fr/

47.VOLTAIRE : http://www.larousse.fr/encyclopedie/person-nage/Fran%C3%A7ois Marie Arouet dit Voltaire/149270

48. CLOUGH WILLIAMS ELLIS : http://www.portmeirion-village.com/visit/clough-williams-ellis/

49. YVES CHAN YOU: http://www.yveschanyou.com/

REMERCIEMENTS

- Merci à mes proches de bien vouloir/pouvoir me supporter en période de bouclage de la revue
- Merci aux auteurs-contributeurs pour leur confiance, leur fidélité, et leur longue patience dans l'azur prométhéen qui précéda ce numéro 6
- Merci à Aby Warburg, Walter Benjamin et Georges Bataille, pour l'esprit
- Merci à Philippe Remacle et à ses collaborateurs pour la mise en ligne des classiques grecs et latins
- **9 Merci à Anne-Françoise Kavauvea et à Céline Righi pour** leur indéfectible soutien.
- ว Merci à Acrobat Reader
- Merci aux ingénieurs système de l'Internet dont on ne connaîtra jamais l'identité
- Merci à l'inventeur du Copié/Collé
- Merci aux anges & aux ondes qui nous aident à percevoir, parfois, des embryons d'âme dans le tohubohu biblique de l'internet



À La Dérive... est une revue biannuelle, numérique

et téléchargeable au format PDF sur le site de la revue :

ou consultable via le système Calameo.

Elle est animée, maquettée et mise en page par Alain Giorgetti

Achevé d'imprimer numérique du Numéro 6
Juillet 2016

Prochain numéro prévu

Hiver 2017

Inch'Allah